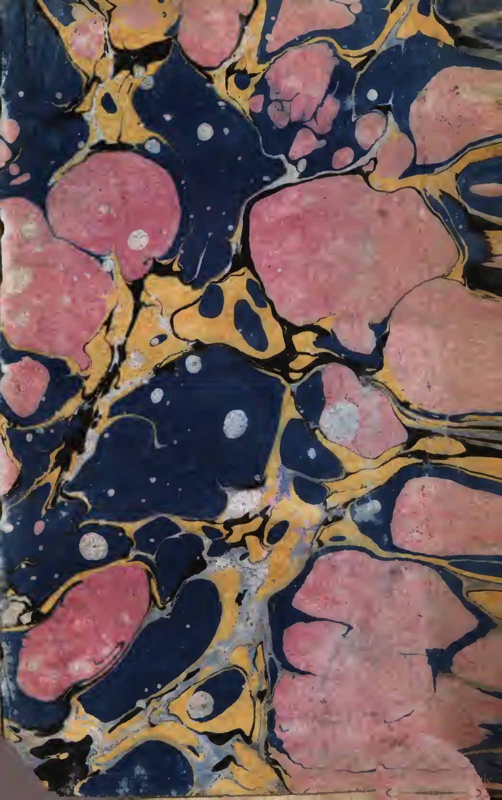



FONDO PIZZOFALCONE





NOUVEAU

VOYAGE

EN ESPAGNE.

E

:L

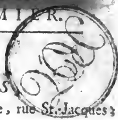
;

la
n,
es
&
es
es
it
a
e
e
c
,
,



TOME PREMIER.





A PARIS,

[ch]ez REGNAULT, Libraire, rue St.-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE,

OU

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL DE CETTE MONARCHIE;

CONTENANT les détails les plus récens sur la Constitution politique, les Tribunaux, l'Inquisition, les Forces de terre & de mer, le Commerce & les Manufactures, principalement celles de soieries & de draps; sur les nouveaux établissemens, telles que la Banque de Saint-Charles, la Compagnie des Philippines, & les autres institutions qui tendent à régénérer l'Espagne; enfin, sur les Mœurs, la Littérature, les Spectacles, sur le dernier siége de Gibraltar & le voyage de Monseigneur Comte d'Artois; Ouvrage dans lequel on a présenté avec impartialité tout ce qu'on peut dire de plus neuf, de plus avéré & de plus intéressant sur l'Espagne, depuis 1782 jusqu'à présent;

Avec une Carte enluminée, des Plans & des Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez REGNAULT, Libraire, rue St.-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVANT-PROPOS
DE L'ÉDITEUR.

S'IL eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, à un Hiſtorien, même impartial, de rencontrer toujours la vérité, ſoit dans les détails ſouvent compliqués, ſoit dans la cauſe quelquefois douteuſe des faits qu'il raconte & dont il a pu être le témoin, que d'erreurs n'a pas à éviter, que de préjugés n'a pas à combattre l'Ecrivain voyageur, qui, parcourant pour l'ordinaire à la hâte un pays qui lui eſt étranger, entreprend de rendre un compte fidele des mœurs, des arts, des vertus, des vices, & de mille autres objets phyſiques & moraux qui diſtinguent un peuple dont il ignore d'ailleurs, ou ne connoît qu'imparfaitement la langue?

Plusieurs descriptions de l'Espagne ont paru depuis quelques années ; il y a sans doute des détails intéressans & beaucoup de vérités dans les Essais de Peyron, dans le Voyage de M. Twiss, & sur-tout dans celui de M. Swinburn. Mais en rendant hommage à leurs talens, l'Editeur de ce nouveau Voyage, qui a fait un assez long séjour en Espagne, osera dire que la pénétration de ces Ecrivains n'a pu suppléer à la brièveté de leur séjour dans cette contrée. Celui qui traça le tableau que l'on offre au public, & qui ne lui étoit pas destiné, ayant sur eux l'avantage d'une permanence de plusieurs années, dans un Royaume qu'on ne peut gueres connoître qu'à la suite de longues relations avec les différentes classes de ses habitans ; qu'après une étude approfondie de leur langue & de leurs mœurs ; qu'après avoir été à

portée de les obſerver ſous divers aſpects & dans différentes circonſtances, doit, avec des talens qui, pour être juſqu'à préſent peu connus, n'en ſont pas moins réels, avoir mieux rempli que ſes devanciers une tâche auſſi difficile.

On juge preſque par-tout les Eſpagnols avec une ſévérité révoltante pour qui les connoît & ſait les apprécier. Que cette aſſertion cependant ne faſſe pas préſumer que cet Ouvrage ſoit un éloge ou une apologie; l'un & l'autre a des inconvéniens. Le ton de l'éloge eſt toujours ſuſpect. On ſait d'avance qu'il y a beaucoup à rabattre de tout ce qui ſe préſente ſous cette livrée; il eſt ſouvent le tribut exagéré de la reconnoiſſance, ou le tribut aviliſſant de l'intérêt. A la vérité, l'Auteur a été obligé de ſe tenir en garde contre le premier de ces mobiles; le ſecond ne peut exiſter,

puisqu'il a rompu toute relation avec ceux dont il parle. Quant à l'apologie, il a senti qu'elle ne persuaderoit pas la malveillance, & qu'elle est inutile pour les Lecteurs raisonnables, qui n'établissent leur jugement que sur des faits authentiques.

Ce n'est donc ni à louer, ni à défendre l'Espagne & les Espagnols que l'on s'est attaché dans cet Ouvrage. Encore une fois, il n'étoit pas d'abord destiné à paroître au grand jour de l'impression. Des motifs qu'il est inutile d'apprendre au Public, ont déterminé l'Auteur à l'accorder aux sollicitations de l'amitié. Ainsi, l'on peut espérer d'y trouver la vérité, autant néanmoins qu'il a été donné à l'Auteur de la découvrir lui-même.

NOUVEAU



NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE.



DANS le courant de 1782, je conçus le projet de visiter un pays sur lequel j'entendois débiter depuis long-tems des relations contradictoires; un pays qui a joué jadis un si grand rôle en Europe, & qui compte encore pour beaucoup dans la balance de cette partie du monde; un pays si intéressant à connoître & si peu connu. En passant la Bidassoa, je laissai sur sa rive droite mes préjugés de nation & d'individu, mes notions vagues, &, autant qu'il me fut possible, le souvenir même de ce que j'avois lu & entendu sur l'Espagne; &, ma tête, en arrivant à Irun, premier bourg Espagnol, étoit une table rase. Je vais conter

Objet de mon voyage.

naïvement, ſans aigreur comme ſans entouſiaſme, les traits dont elle a conſervé l'empreinte. Arrivé à Bayonne, au lieu de continuer à prendre la poſte juſqu'à Orogne, qui eſt à cinq lieues de cette ville, & à deux lieues de la frontiere, j'échangeai, comme font preſque tous les voyageurs, ma chaiſe contre un équipage peu élégant, que les Eſpagnols nomment *Coche de Colleras*, & dont l'apprentiſſage coûte quelques momens de frayeur. C'eſt une voiture plus ſolide que commode, attelée de ſix mules, qui n'ont d'autre éperon & d'autre frein que la voix de leurs conducteurs. A les voir attachées entr'elles & au timon par de ſimples cordes, errer, comme à l'aventure ſur les routes tortueuſes, raboteuſes & quelquefois peu frayées de l'Eſpagne, le voyageur ſe croit abandonné aux ſeuls ſoins de la providence; mais, à l'apparence du moindre danger, un cri du Muletier en chef, qui ſe nomme *Mayoral*, ſuffit pour contenir & diriger ces dociles animaux;

leur ardeur se rallentit-elle, le *Zagal*, qui est comme son postillon, s'élance du brancard de la voiture, d'où il est en sentinelle, les presse, les anime de la voix & du fouet, les suit quelque tems à la course, & retourne à son poste jusqu'à une nouvelle crise. Cette vigilance continuelle des deux conducteurs, rassure bientôt le voyageur, qui reste cependant étonné qu'une maniere de voyager si hasardeuse, n'entraîne pas de fréquens accidens; mais ce à quoi il s'accoutume moins facilement, ce sont les auberges de l'Espagne. L'humeur a peut-être un peu exagéré leurs inconvéniens, comme elle exagere tout: mais la vérité est qu'elles sont en général dépourvues de toutes ressources; qu'on y est mal logé, mal couché, mal servi; que pour s'y procurer un repas très-médiocre, il faut aller soi-même solliciter les secours du boucher, du boulanger, de l'épicier. On apperçoit cependant, depuis quelques années, un changement à cet égard:

j'en ai déja rencontré quelques-unes de très-passables, sur-tout dans les villes principales. Le ministere actuel, dont l'activité bienfaisante embrasse tout, forme en ce moment, pour l'amélioration des auberges, un plan dont on attend l'accomplissement avec impatience. Elle sera plus difficile à opérer en Espagne qu'ailleurs, parce que les abus qu'elle doit faire disparoître, tiennent aux mœurs, aux usages, aux préjugés, & en quelque sorte à la constitution du pays. Ces obstacles n'ont point effrayé le zele de M. le Comte de Florida Blanca : ils rendront ses succès plus glorieux. La guerre a retardé, de quelques années, l'exécution de son plan : il va y consacrer les loisirs & les économies de la paix.

Ce préambule sur les auberges, suffira au Lecteur. Je ne le fatiguerai pas de déclamations sur ce sujet rebattu.

J'étois déja familiarisé avec mon périlleux attelage, lorsque j'arrivai à la frontiere des deux Royaumes. On sait que de ce

côté elle est marquée par la Bidassoa ; riviere fameuse dans l'Histoire politique de Louis XIV, par l'isle qu'elle forme très-près & à droite de l'endroit où on la passe : elle se nommoit isle des Faisans. L'entrevue importante du Cardinal Mazarin & de Don Louis de Haro, lui fit donner le nom d'isle de la Conférence : elle n'a pas un quart de lieue de circuit. Tout-à-fait inhabitée, & presque entiement stérile, elle n'a dû sa renommée, comme tant de personnes médiocres qui font du bruit dans le monde, qu'à une heureuse circonstance. Isle de la Conférence.

Aussi-tôt qu'on l'a passée, on se trouve en Espagne. Quelque patriote enthousiaste vous dira que déja sur l'autre bord, l'horison, le sol changent ; qu'un autre air agite ses poumons ; qu'il sent l'influence d'un climat étranger. Pardonnez-lui son illusion ; la nature qui se joue de nos divisions géographiques, lorsqu'elles sont marquées par de grands fleuves ou même par des détroits, qui, en dépit du chan- Entrée en Espagne.

gement de domination, conſerve une ſimilitude frappante entre les deux rives oppoſées; la nature oublie le ruiſſeau de la Bidaſſoa, comme s'il traverſoit la prairie d'un particulier. Les deux bords ſe reſſemblent; ſi vous vous en écartez de quelques lieues dans les deux ſens, vous aurez beau être François, vous préférerez le canton qui vous éloigne de Bayonne à celui qui vous en rapproche. De même la différence entre les derniers chemins de France & les premiers de l'Eſpagne, eſt tout à l'avantage de ceux-ci. Les chemins de la Biſcaye peuvent être cités parmi les plus beaux de l'Europe; peu de pays offroient plus de difficultés à cet égard. La Biſcaye qui touche aux Pyrénées, ſemble une vaſte prolongation de ces montagnes, juſqu'aux bornes de la Caſtille. Pour y tracer une route, il y avoit des deſcentes trop rapides à adoucir, des précipices à éviter, des croupes eſcarpées à tourner avec adreſſe. Un pareil terrein néceſſitoit le

Tableau de la Biſcaye.

déploiement de tout l'art de la conſtruction des chemins. Les trois provinces dont la Biſcaye eſt compoſée (*Guipuſcoa*, *Vizcaya & Alava*) & qui pour leurs affaires particulieres forment trois petits états diſtincts, ont réuni leurs ſoins pour cet objet, comme elles le font dès qu'il s'agit de l'intérêt commun : elles ont été médiocrement traitées par la nature. Guipuſcoa & Vizcaya manquent de grains, & en ſont approviſionnées par Alava, qui, avec cette ſeule reſſource, n'eſt guères moins peuplée que les deux autres. La grande cauſe de cette proſpérité commune, c'eſt que les trois provinces de Biſcaye ſont l'aſyle de l'induſtrie & de la liberté, & l'on ſait quelles merveilles peuvent enfanter ces deux ſœurs, qui marchent ordinairement enſemble. En traverſant la Biſcaye, on obſerve que tout y eſt animé par leur préſence : rien de plus riant que ſes côteaux, rien de plus brillant que la culture de ſes vallées. Pen-

dant près de trente lieues qu'on parcourt depuis la Bidassoa jusqu'à Vittoria, on n'est pas un quart-d'heure sans appercevoir quelque village, ou du moins quelque hameau. Les bourgs de Villafranca, de Villareal & de Mondragon, respirent l'aisance. Quelle différence de l'aspect de ce pays à celui du pays qui l'avoisine! Je suis loin de vouloir jetter un ridicule sur les Castillans, dont j'estime les vertus; mais ils sont silentieux & tristes: ils portent sur leurs visages austeres & rembrunis, l'image de l'ennui & de la pauvreté. En Biscaye, c'est un autre teint, une autre physionomie, un autre caractere: libres, gais & hospitaliers, ils paroissent sentir leur bonheur & vouloir le faire partager à ceux qui en sont témoins. Je me rappellerai long-tems ce qui nous arriva à Villafranca. Arrivés de bonne heure & par un beau tems, nous errions dans les environs de ce bourg; nous nous plaisions à observer la variété de sa culture. Plusieurs grouppes

de payſans éparpillés dans des vergers, fixerent notre attention : nous éveillâmes la leur. Un inſtant de curioſité mutuelle nous rapprocha. Mon compagnon de voyage parloit parfaitement Eſpagnol; il ſavoit, comme moi, que cette langue n'a aucun rapport avec celle des Biſcayens ; mais nous ne pouvions nous figurer que dans une province depuis ſi long-tems ſoumiſe à l'Eſpagne, on ignorât abſolument le langage du Souverain : il fallut donc recourir au langage primitif. Nous fîmes entendre à ces bonnes gens que nous deſirions goûter de leurs fruits. Ils nous en apporterent à l'envi ; nos mains en étoient pleines ; ils vouloient en charger nos poches. Quelques-uns ſe détacherent pour aller nous chercher des œufs frais & de la volaille : nous eûmes beaucoup de peine à nous faire pardonner nos refus. Nous regrettions de n'avoir que nos regards & nos geſtes pour interprêtes. Il fallut ſe ſéparer. Nous avions erré à l'aventure. Nous ne pouvions ſeuls

regagner notre auberge. Nos bienfaiteurs devinerent notre embarras ; c'étoit à qui nous ferviroit de guide. Ceux qui ne nous accompagnerent pas, nous fuivirent long-tems des yeux. Ils lurent facilement dans les nôtres, que nous étions étonnés de leur hofpitalité. Nous leur laiffâmes quelques marques de notre reconnoiffance ; ils les reçurent de maniere à nous prouver que leur accueil étoit défintéreffé. Il nous fembloit que nous quittions les aimables infulaires que M. de Bougainville & Cook nous ont appris à aimer, & nous n'étions pas à vingt lieues de Bayonne.

Ces Bifcayens, fi différens des Caftillans par leur extérieur & par leur langage, ne le font pas moins par la conftitution de leur pays. Leur province eft cenfée, à plufieurs égards, au-delà des frontieres de l'Efpagne. A quelques reftrictions près, toutes les marchandifes du dehors y entrent, & ne font vifitées qu'à fa limite intérieure. Elle a encore

Privilege de la Bifcaye.

d'autres privileges qu'elle défend avec chaleur; mais qui, dans ces derniers tems, ont éprouvé plus d'une atteinte, tant la liberté est par-tout un bien précaire: tant les Gouvernemens, même les plus modérés, s'indignent aisément des entraves qu'elle met à leur autorité. Les Biscayens ont du moins conservé, à quelques égards, la forme de cette précieuse liberté. Le Roi a-t-il besoin d'un certain nombre d'hommes pour ses troupes, de matelots pour sa marine? il le fait savoir à la province, qui avise elle-même aux moyens les moins vexatoires de fournir son contingent. Les impôts qu'elle paye ont la forme & le nom d'un *don gratuit* (*donativo*). Le Roi, par l'organe de son Ministre des finances, lui demande-t-il une certaine somme? la demande est discutée par les Etats; &, comme on le pense bien, toujours agréée. Alors ils repartissent à leur gré, entre les villes & les communautés, la somme accordée, d'après un cadastre, qui, comme celui

de nos tailles en France, éprouve de fréquentes modifications. Ce qu'il y a au moins d'avantageux dans cette forme de recouvrement, c'eſt que l'impôt ſe payant ſur les octrois des villes, les particuliers ne ſont jamais expoſés ni aux ſaiſies ni aux contraintes : il ſemble donc, au premier aſpect, que la Biſcaye ſe taxe elle-même; & au défaut de la réalité, ſes habitans embraſſent encore cette ombre avec tranſport : ils lui ſont depuis quelques années un véritable ſacrifice. Le commerce libre de l'Amérique Eſpagnole pourroit s'étendre à leurs ports, s'ils vouloient y admettre les douanes; mais ils croient voir dans les maltôtiers, les ſatellites du deſpotiſme, & leur méfiance repouſſe les bienfaits du Souverain. Ils ne peuvent faire d'expéditions pour l'Amérique, qu'en les préparant dans les ports voiſins; & le peuple d'Eſpagne le plus induſtrieux, le plus verſé dans la navigation, le mieux ſitué pour ce commerce, immole une partie de ces avan-

Son commerce avec l'Amérique.

tages à celui de conserver au moins un reste de liberté. C'est ainsi qu'on a vu, avant la guerre qui a rendu indépendante l'Amérique Angloise, tous les habitans d'une de ses provinces s'engager par serment à ne pas manger d'agneaux, afin de multiplier la laine qui devoit leur rendre inutiles les fabriques de la Métropole.

A la vérité, les Biscayens avoient depuis le commencement de ce siecle un avantage sur tous les Espagnols, relativement au commerce de l'Amérique. On sait que la Compagnie de Caracas, connue aussi sous le nom de Guipuscoa, avoit ses magasins sur leurs côtes, & faisoit ses expéditions de l'un de ses ports; mais elle a éprouvé récemment des désastres, qui ont déterminé le Gouvernement à la soulager d'un fardeau que les circonstances avoient rendu onéreux. Dispensée des frais d'administration, elle peut cependant encore commercer avec la colonie de Caracas, sans

redouter de long-tems les concurrens auxquels on a permis de lutter avec elle.

La Bifcaye, remarquable par fes chemins, par fa culture, par fes priviléges, l'eft fur-tout par l'induftrie de fes habitans. Elle s'exerce fur le fer, principale production de cette province. On a recours, pour en perfectionner l'exploitation, aux correfpondances chez l'étranger, aux leçons, aux voyages. Il y a à Bergara une école patriotique, où la métallurgie eft enfeignée par les plus habiles maîtres. De jeunes Chymiftes ont été envoyés en Suede, en Allemagne, & ont été puifer dans les atteliers, dans les entrailles de la terre, des lumieres qui ont déja tourné au profit de leur patrie; car ce mot n'eft pas un vain fon en Bifcaye. Ces habitans isolés par leur fituation, par leur langage, par leur priviléges, tout affoiblis qu'ils font, circonfcrits dans des bornes étroites, font appellés par la nature & la politique à

Son induftrie.

éprouver le patriotifme, & font fideles à leur vocation. C'eft ce fentiment refpectable qui a enfanté l'école de Bergara, où la nobleffe du pays eft élevée aux dépens des états ; c'eft lui qui a ouvert tout récemment un nouveau débouché à l'induftrie des Bifcayens, en creufant le port de Deva.

Il en eft plufieurs fur leurs côtes qui méritent de fixer l'attention du voyageur. Bilbao, la capitale de la Bifcaye proprement dite, en a un, où le commerce brille dans toute fon activité, & met cette province en relation avec la France, la Hollande & l'Angleterre. Je ne vis pas cette ville qui eft trop éloignée de la grande route de Bayonne à Madrid ; mais je m'en détournai un peu pour aller voir deux autres ports beaucoup plus voifins. Je la quittai à Arnani, pour traverfer par un très-beau chemin la croupe de montagnes qui la fépare de la mer. De leur fommet, on apperçoit à vol d'oifeau la petite ville de St.-Sébaftien,

qui ne tient au continent que par une
Ses ports. langue de terre basse & étroite. Le port, si l'on peut appeller ainsi un abri artificiel, est très-étroit, formé par des jettées pour quinze ou vingt bâtimens, qui y sont rangés comme dans des tiroirs ;
Saint-Sébastien. le port est protégé par une éminence où l'on voit les ruines d'un vieux château. La petitesse du port est sur-tout sensible, des différents points d'une rampe en forme de spirale qui conduit à ce château. La ville est petite, assez joliment bâtie, & il y regne une grande activité. De Saint-Sébastien, je côtoyai la mer, en franchissant les montagnes, au sein desquelles s'enfonce une baie, qu'on nomme le
Port du passage. *port du passage*, & qui ressemble plutôt à un grand étang au milieu des terres, qu'à un golfe de l'Océan. Arrivé à son bord intérieur, je me vis assailli par une nuée de Biscayennes qui me parloient avec chaleur, sans que je pusse comprendre un mot de ce qu'elles me disoient. Je fus quelque tems à deviner quel pouvoit être

être le but de cet eſpece de guet-à-pens; & j'avoue, que ſans un peu de honte, j'aurois eu un peu de peur. L'orage ſe calma cependant ; & par quelque mots preſque françois, je compris que ces rivales ſe diſputoient l'avantage de me paſſer de l'autre côté du port. Je me raſſurai, & adjugeai la pomme à la plus jolie. Ce ne fut pas une pomme de diſcorde : la préférée jouit de ſon triomphe modeſtement, & ſans exciter l'envie. Malgré la préſence de mon aimable bateliere, le trajet me parut être d'une demi-lieue ; j'abordai enfin à la petite ville du paſſage, bâtie dans l'eſpace très-reſſerré, qui eſt entre le pied des montagnes & le port. Je grimpai au château qui domine ſon étroite entrée. De ce château, on a la vue d'un côté ſur le vaſte baſſin qui forme le port, & de l'autre ſur la pleine mer.

C'eſt du port du paſſage, que la Compagnie de Guipuſcoa fait ſes expéditions pour les côtes de Caracas. Après avoir

admiré la force singuliere de ce port, l'un des plus grands, & peut-être le plus sûr qu'il y ait en Europe, je retournai à Saint-Sébastien, & rentrai dans la route de Vittoria.

En sortant des montagnes on apperçoit cette ville, capitale de la province d'Alava, l'une des trois de la Biscaye ; elle est au milieu d'une plaine cultivée où les villages abondent : elle est mal bâtie & mal percée ; mais on y observe les traces de l'activité & de l'industrie. On y commençoit alors une place, que je trouvai achevée à mon retour. C'est un quarré d'ordre Toscan, dont chaque côté à dix-neuf arcades, & dont une façade est destinée à l'Hôtel-de-ville. Ce monument, malgré quelques défectuosités, décoreroit une ville plus considérable que Vittoria : il n'est point dû à une main étrangere. C'est M. Olarvide, natif de Vittoria même, qui en a tracé le plan. On aime à voir un citoyen consacrer ses talens à l'embellissement du

Vittoria.

pays qui les a vus naître, & qui les a formés. Cela paroît si doux, si naturel! pourquoi faut-il que ce soit un phénomene?

Cinq lieues plus loin que Vittoria, on rencontre l'Ebre qui partage le bourg de Miranda en deux parties inégales, dont la principale est sur la rive gauche. L'Ebre est encore un de ces objets aggrandis par la magie de l'histoire, qu'on trouve fort inférieurs à leur réputation. Il est vrai qu'à Miranda il est encore près de son berceau, placé au pied des montagnes du royaume de Léon; mais ce fleuve qui servit jadis de bornes aux conquêtes de Charlemagne, a été jusqu'à nos jours stérile pour la navigation. Il appartenoit au Ministere actuel de réaliser un projet, dont l'exécution doit vivifier la Navarre, l'Arragon & la Catalogne. Dans le courant de 1785, le fameux canal d'Arragon a commencé enfin à confirmer les espérances qu'il avoit fait concevoir depuis le regne de Charles-Quint.

Premier aspect de l'Ebre.

Des barques parties de Tudela ſont venues aborder à Saragoſſe, où elles ont été reçues avec les témoignages les plus vifs de la joie & de la reconnoiſſance. Dom Ramon Pignatelli n'a pas cru déroger à la dignité de ſon état de Prêtre, ni à celle de ſon illuſtre naiſſance, en conſacrant ſes veilles à la proſpérité de ſon pays. C'eſt lui qui préſide à la confection de cet ouvrage, qui doit aſſurer un débouché aux productions de l'Arragon, une des provinces d'Eſpagne les plus favoriſées de la nature, & cependant une des moins productives, relativement à ſon étendue. Deux canaux, qui commencent tous deux en Navarre, & ont une priſe d'eau commune, celui de Tauſte & le canal Impérial, en ſerpentant dans l'Arragon, tour-à-tour s'éloignent, ſe rapprochent de l'Ebre; s'identifient avec lui; portent dans tous les cantons qu'ils traverſent, l'activité, la vie, & fécondent leurs rives par des arroſemens combinés. Déja ils répetent

Canal d'Arragon.

l'image des milliers d'oliviers & autres arbres qui ombragent enfin le sol de l'Arragon. Déja ils abreuvent, ils nourrissent de leurs poissons les villes, les bourgs, & les villages condamnés jusqu'à nos jours à l'aridité & à une frugalité peu méritoire. Déja ils meuvent dans leur cours diverses usines, enfans & instrumens de l'industrie. Les rivieres, qui, du nord de la Navarre & de l'Arragon, venoient perdre leurs ondes dans l'Ebre, vont bientôt contribuer à la prospérité des pays qu'elles arrosoient jusqu'à présent sans fruits, dès que l'Ebre se chargera des marchandises qu'elles porteront jusqu'à lui. Cette entreprise a nécessité des travaux qu'on peut encore admirer, après les merveilles du canal de Languedoc; outre les digues, les chaussées, les écluses, les ponts grands & petits, que les deux canaux ont enfantés sur leur passage, on a construit dans la vallée du Riojalon un aqueduc qui a 710 toises de long, &

17 pieds d'épaiſſeur à ſa baſe, & dans lequel coule cette petite riviere. Mais quittons les rives de l'Ebre, pour entrer dans la Caſtille. Nous ne ſommes pas encore dans ſes vaſtes plaines. Au ſortir de Miranda j'apperçois les rochers de *Pancorvo*, grouppés d'une maniere pittoreſque, qui a déja exercé le crayon de plus d'un voyageur. Le village de Pancorvo, qui eſt à trois lieues de Miranda, eſt comme enterré dans leur ſein. Ils laiſſent à peine un intervalle étroit pour la grande route, qu'ils ombragent de leur cîme menaçante. Cinq lieues plus loin on traverſe la petite ville de Bribieſca, fermée par une enceinte de murs que traverſent quatre portes ſymmétriquement placées. Le peuple n'y eſt pas opulent, mais paroît aſſez actif. En ſortant de Bribieſca pour aller à Burgos, on franchit deux côteaux aſſez eſcarpés; & pour être bien à ſon aiſe, il faut avoir une confiance aveugle dans la docilité & la ſûreté de ſes mules, &

Rochers de Pancorvo.

Bribieſca.

dans la vigilance de leurs conducteurs. A l'approche de Burgos, le chemin redevient très-passable. Cette ville, capitale de la vieille-Castille, est très-agréablement située ; sa plus grande portion est sur la rive droite de l'Arlançon, qu'on y passe sur trois ponts. Il décrit autour de Burgos un arc de cercle ; & de l'autre côté s'éleve une colline sur laquelle on voit encore les vestiges d'un vieux fort. L'Arlançon embellit & fertilise tous les environs ; il vivifie des plantations très-soignées qui servent de promenades ; il arrose de vertes prairies ; il baigne les murs de deux édifices remarquables, situés plus bas que la ville, l'un est le Monastere de *las Huelgas*, couvent de filles, dont l'Abbesse a des privileges fort considérables, & l'*Hôpital del Rey*, remarquable par son extrême propreté & par la salubrité qui y regne ; car les Espagnols pourroient donner des leçons aux nations les plus policées sur ces monu- Burgos.

B 4

mens de charité. Une cruelle prévoyance ne leur a pas encore fait craindre que les malheureux s'y trouvassent assez bien, pour voir sans répugnance cet asyle s'ouvrir à leur misere.

L'intérieur de Burgos n'a d'ailleurs rien de remarquable que sa Cathédrale, l'un des monumens gothiques les plus magnifiques & les mieux conservés. On n'est pas peu étonné de trouver dans une de ses chapelles, un tableau de Michel-Ange Buonarotti ; il représente la Vierge habillant l'Enfant-Jesus, qui est debout sur une table. On y reconnoît facilement l'air de noblesse que Michel-Ange savoit donner à ses figures ; cette vigueur & cette correction de dessins auxquelles il a trop souvent sacrifié la grace. La Cathédrale est à une des extrémités de la Ville, presque vis-à-vis un des trois ponts sur lesquels on passe l'Arlançon. De l'autre côté de ce pont, est un fauxbourg où l'on trouve une image miraculeuse, comme dans

toute l'Eſpagne, ſous le nom de *Santo Chriſto de Burgos*. Elle eſt conſervée dans une chapelle obſcure, enfumée, remplie *d'Ex voto* & de lampes d'argent, dans laquelle on eſt introduit avec un appareil myſtérieux, qui a quelque choſe d'impoſant, même pour les gens les moins enclins à la ſuperſtition. Dès que les curieux ſont entrés & à genoux, on allume les cierges de l'Autel où repoſe le Crucifix vénéré. Il eſt caché derriere trois rideaux que l'on tire l'un après l'autre, avec une lenteur affectée, qui ajoute encore au reſpect religieux. Les gens ſimples croient que la barbe lui pouſſe Les dévots lui attribuent beaucoup de miracles. Les yeux non prévenus n'y voient rien d'extraordinaire.

Son Crucifix miraculeux.

On retrouve l'Arlançon au ſortir de Burgos, & on ne le perd guere de vue juſqu'à Villadrigo, village très-agréablement ſitué ſur ſa rive droite, au fond d'une plaine vaſte, aſſez bien cultivée, & moins dénuée d'arbres que le reſte

de la Castille. On rencontre ensuite le Pisuerga, petite riviere qui coule du nord au midi, & dont les eaux devoient servir à ce canal de Castille, projetté & commencé sous le regne précédent. Il a depuis été comme abandonné, au grand préjudice de la vieille-Castille, qui n'attend que ce débouché pour l'écoulement & la multiplication de ses denrées. Ce canal devoit commencer à Ségovie, côtoyer l'Eresma qui se rend dans le Duero, & remonter vers le nord jusqu'à Reynosa, en exigeant des petites rivieres qu'il eût trouvées sur sa route, le tribut de leurs eaux. Il n'y a plus qu'une vingtaine de lieues de Reynosa à Saint-Ander, port de mer où vient aboutir ce que la vieille-Castille envoie à l'étranger. On avoit fait, pour la commodité de cette communication par terre, un beau chemin, qui sera ruiné avant que le canal de Castille soit achevé.

Canal de Castille.

Toujours en côtoyant la Pisuerga, qui nous a conduit à cette digression, &

après avoir franchi deux côteaux escarpés, dont cette riviere baigne le pied, on trouve *Quintana de la Puente*, près d'un pont de dix-huit arches, & *Torquemada*, une des villes les plus salles & les plus misérables de l'Espagne, où l'on passe encore la Pisuerga sur un pont de vingt-six arches, reconstruit à neuf en grande partie. Sans cette riviere, dont les bords sont assez rians, & dont le cours est marqué de loin en loin par quelques bouquets d'arbres, il y auroit peu de passages plus tristes & plus monotones que ceux qu'on passe en revue depuis Villadrigo jusqu'à Duennas. Avant d'arriver à ce bourg, situé sur une colline, dont la pente est assez roide, & au bord de la Pisuerga, qui reçoit en cet endroit la riviere de Carrion, on remarque à gauche le gros Monastere de St.-Isidro, & tout vis-à-vis un chemin neuf, commencé en 1784 par l'Intendant de Palencia, dont la résidence n'est qu'à deux lieues de Duennas. Il a été

Chemin de Palencia.

conſtruit aux frais des Communautés circonvoiſines, & peut ſervir de modele dans tous les pays. Il prouve, comme beaucoup d'autres travaux modernes, qu'en Eſpagne comme ailleurs, avec l'amour du bien & une volonté bien active, on peut tout entreprendre, lorſque le but eſt indiqué par l'utilité publique, & que pour l'atteindre, on ne recourt pas à des moyens oppreſſifs.

Après avoir deſcendu les côteaux de Duennas, on parcourt le pays le plus uni & le plus nud juſqu'à Valladolid, aſſez grande ville près de la Piſuerga, au bord de l'Eſquava, petite riviere ſur laquelle ſont établis quelques lavoirs pour les laines des environs. Valladolid eſt peuplée & ne manque pas d'activité, ſur-tout à l'époque de la foire qui s'y tient vers la fin de Septembre; mais il y regne une mal-propreté qui frappe & rebute les yeux & l'odorat : ſans doute on ſe fait à la longue à cet inconvénient comme à tous les autres.

Mal-propreté de Valladolid.

Plusieurs Eglises de Valladolid, celles sur-tout des Dominicains & de *San-Benito* sont belles à la maniere Espagnole, c'est-à-dire gracieuses, remplies d'Autels richement dorés. Elles contiennent d'ailleurs quelques tombeaux de marbre blanc, sculptés avec un soin qu'on ne peut trop admirer. Les ouvrages de sculpture, tant en bois coloré qu'en marbre, tant en grouppes détachés qu'en bas-reliefs, remontent à l'époque de la renaissance des Arts en Espagne; époque qui produisit les Juan de Juni, les Berruguete, les Becerra & autres, dont s'honoreroient des siécles plus éclairés. La Cathédrale de Valladolid fixa aussi mon attention. Elle n'étoit encore (même vers la fin de 1785) qu'une énorme masse de pierres noirâtres, sans aucun ornement. Un ordre dorique des plus séveres regne en pilastres autour de la nef. L'art pourra embellir cette Cathédrale avec le tems, mais n'en fera pas disparoître un défaut

Eglises de Valladolid.

frappant : c'est qu'en entrant on a en perspective une haute muraille qui forme le derriere du chœur, & dérobe la vue du reste de l'Eglise. Je fus plus choqué encore de ne pas retrouver dans Valladolid, grande ville, résidence d'un Evêque & de son Chapitre, siége d'une Université, d'un des six grands Colléges du Royaume, de l'un des deux Tribunaux suprêmes de l'Espagne, une seule carte de géographie à acheter, un seul exemplaire de Don-Quichotte. En revanche, on y trouve des Couvens à chaque pas. Il y a au sortir de Valladolid, une place d'une grandeur démesurée, qu'on appelle le *Campo-Grande*, & sur laquelle on en compte treize. Valladolid n'est pas cependant tout-à-fait sans industrie, on y fabrique quelques étamines, quelques draps grossiers avec la laine des moutons permanens, qui paissent dans son voisinage. On y travaille l'or & l'argent ; il y a une rue en-

Industrie de cette Ville.

tiere qui eſt remplie d'Orfevres. Elle eſt très-vivante, ainſi que les autres qui aboutiſſent à la grande place.

Huit lieues d'un terrein ſabloneux ſéparent Olmedo de Valladolid. Dans ce trajet on ne trouve d'autre verdure que celle d'une triſte forêt de pins, qu'on a d'abord à gauche, & qu'enſuite on traverſe. A moitié chemin on rencontre le bourg de Valdeſtillas; & une lieue plus loin on paſſe le Duero ſur un aſſez beau pont, auquel on voit à droite quelques maiſons bâties ſous terre, ainſi que des caves iſolées, où ſe garde le vin qu'on recueille dans ce canton. Valdeſtillas.

Olmedo eſt ſitué ſur une éminence au milieu d'une plaine ſans bornes de tous côtés, ſi ce n'eſt vers le nord-eſt que s'élevent quelques collines pelées. Cette ville, qui a été forte autrefois, conſerve encore une enceinte d'épaiſſes murailles, qui a près de trois quarts de lieues. Son intérieur annonce une ville ruinée, ſans population & ſans induſtrie. Pauvreté d'Olmedo.

Nous ne citerons qu'une des causes & une des preuves de son état actuel. On y compte encore sept Paroisses & sept Couvens : on y fait un peu de briques ; on y engraisse des cochons & des dindons. On trouve quelques vignes à l'approche d'Olmedo, quelques potagers à l'ombre de ses vieilles murailles. Voilà toute la fortune de ses habitans.

D'Olmedo à Ségovie on compte onze lieues ; c'est la partie la plus nue, la plus pauvre, la plus dépeuplée de toute la Castille. On traverse quelques gros Bourgs, comme *Santa Maria de Nieva* & Giusti. On apperçoit de loin les tours du château de Ségovie & le clocher de sa Cathédrale. L'impatience du voyageur est long-tems fatiguée avant qu'il arrive au but : que de circuits, que d'efforts lents & pénibles avant d'avoir gravi presque sur la place de Ségovie ! En s'en approchant, il voit à droite un vieux château, placé au sommet d'un rocher escarpé ; à gauche, il plonge dans une

Approches de Ségovie.

une vallée qu'une petite riviere arrofe & garnit de verdure. Son imagination tour-à-tour s'exalte & fourit. En faveur des points-de-vue pittorefques qui l'entourent, il pardonne au pays aride & nud qu'il vient de parcourir, & qu'il va retrouver au fortir de Ségovie.

Mais entrons avec lui dans cette ville, jadis fameufe à plus d'un titre, & qui, même à préfent, malgré fa faleté & fa dépopulation, n'eft pas indigne de l'attention du voyageur. Ses principaux édifices font fa Cathédrale, & fon château ou Alcazar.

La Cathédrale de Ségovie offre un mélange du goût gothique & de celui des Arabes. Son vaiffeau eft vafte, affez éclairé & d'une fimplicité majeftueufe; fon maître-Autel a été récemment décoré des plus beaux marbres de Grenade. Un regret que l'on forme en voyant cette Cathédrale, comme prefque toutes celles d'Efpagne, c'eft que le chœur y foit placé au milieu de la Nef.

L'Alcazar de Ségovie, jadis habité par les Rois Goths, eſt un édifice très-bien conſervé. Depuis quelques années, on y a établi une Ecole Militaire pour les jeunes Gentilshommes qui ſe deſtinent à l'Artillerie. Leur éducation, ſous tous les rapports, fait beaucoup d'honneur à la perſonne qui y préſide en chef, M. le Comte de Lacy, Inſpecteur Général de ce département.

L'Alcazar a ſervi long-tems de priſon aux corſaires Barbareſques qui tomboient entre les mains des Eſpagnols. On ne pouvoit s'empêcher d'y voir avec quelque intérêt, ces robuſtes Muſulmans condamnés à une oiſiveté qui leur peſoit plus encore que leur captivité, ſe vouer à des travaux ſédentaires, dont leurs mains vigoureuſes ſembloient s'indigner. Jamais cependant ils n'ont été traités avec rigueur; & la Cour d'Eſpagne les a rendus à leur patrie, depuis qu'elle a formé des liaiſons avec l'Empereur de Maroc.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI



ʼe del Azoguejo.

Ce que Ségovie contient au reste de plus remarquable, c'est son aqueduc, auquel a donné lieu sa situation singuliere. Cette ville est bâtie sur deux collines & sur la vallée qui les sépare; elle s'étend, outre cela, en tous sens sur les terreins adjacents. Cette position rendoit une partie de ses citoyens très-difficile à approvisionner d'eau. On y a suppléé à une époque reculée, que la plupart des savans fixent au regne de Trajan, par un aqueduc, qui est encore à présent un des ouvrages Romains les plus étonnans & les mieux conservés. De niveau à sa naissance avec le ruisseau qu'il reçoit, & soutenu d'abord par un seul étage d'arches qui n'ont pas trois pieds de haut, il court par une pente douce gagner le sommet de la colline, qui est de l'autre côté de la ville, & paroît s'élever à mesure que le terrein qu'il parcourt s'abaisse. Dans sa partie la plus haute, on croit voir un pont jetté par une main hardie sur un abîme.

Son aqueduc,

Il a deux branches qui forment un angle aſſez obtus, relativement à la ville. C'eſt à commencer à cet angle, qu'il devient réellement impoſant. Ses deux rangs d'arcades s'élevent majeſtueuſement l'une au-deſſus de l'autre ; & l'on eſt effrayé, en comparant leur peu de baſe avec leur hauteur. Sa ſolidité qui a bravé les efforts de plus de ſeize ſiecles, paroît inexplicable, lorſqu'on obſerve de près la ſimplicité de ſa conſtruction. Il n'eſt compoſé que de pierres taillées quarrément, & poſées les unes ſur les autres, ſans apparence extérieure de ciment, ſoit que réellement elles ayent été unies ſans ce ſecours, & par le ſeul art avec lequel elles ſont taillées & placées, ſoit que le tems les ait déchauſſées de ce ciment en émouſſant leurs angles. On gémit en voyant de chétives maiſons accollées aux jambages de ces arcades, cherchant dans ces robuſtes débris des appuis pour leur foibleſſe, & payant ce bienfait par la dégradation d'un monu-

nent que le tems même a respecté ; mais elles s'élevent à peine au tiers de sa hauteur, & servent du moins à faire ressortir encore plus son imposante masse. Un petit Couvent a osé adosser sa mesquine architecture à l'angle que forment ses deux branches. Mais quel pays ne s'est pas rendu coupable de semblables profanations ? François, qui serez révoltés de celle-ci, rappellez-vous l'amphitéâtre de Nîmes.

Il est inutile de dire que les maisons à portée desquelles passe l'aqueduc bienfaisant, le mettent à contribution, en payant un certain droit, & qu'il étoit sur-tout d'une grande ressource aux maisons, jadis bien plus nombreuses qu'à présent, où l'on lavoit & où l'on teignoit les laines de Ségovie.

Les laines n'ont toutefois rien perdu de leur mérite. Les meilleures laines d'Espagnes sont celles des cantons de Ségovie, de la terre de Buytrago à 7 ou 8 lieues au levant de Ségovie ; de Pedraza au nord ; & en tirant vers le Douro,

celles d'Avilla & celles de Léon. Les relations que je me suis faites en Espagne pendant les huit ou dix ans que j'y ai séjourné, m'ont mis à même de recueillir bien des notions sur les laines. Je ne vais présenter à mes Lecteurs que les résultats les plus intéressans.

Détails sur les laines d'Espagne.

D'abord, c'est une opinion accréditée en général, quoique combattue par plusieurs personnes fort éclairées, que ce qui donne aux laines d'Espagne la finesse & la bonté, ce n'est pas tant la température du climat, la qualité du sol que foulent les moutons, que l'usage où l'on est de les faire voyager. Deux observations bien constatées, suffisent peut-être pour infirmer cette assertion. La premiere, c'est qu'il y a dans l'Estramadure des troupeaux permanens, dont la laine ne differe pas sensiblement de la meilleure laine des moutons voyageurs ; la seconde, c'est qu'aux environs de Ségovie même, il y a des petits troupeaux qui

ne s'en écartent jamais, & dont la laine eſt auſſi fine que celles des troupeaux errans. On m'a aſſuré dans ce canton, que ſur vingt mille arrobes de laine fine qu'on y recueille, il y en a près d'un tiers que fourniſſent les troupeaux permanens. A quoi tient donc l'uſage, d'ailleurs ſi fâcheux à d'autres égards, de faire parcourir l'Eſpagne à pluſieurs millions de bêtes à laine? (1) Il tient à tout ce qui cauſe, propage & conſolide les abus, à l'intérêt perſonnel des puiſſans, qui, en Eſpagne, a enfanté les privileges ruineux de la Meſta. C'eſt une ſociété

(1) Dans le ſeizieme ſiecle, on comptoit juſqu'à ſept millions de moutons voyageurs : ſous Philippe III ce nombre étoit tombé à deux millions & demi. Uſtariz, qui a écrit au commencement de ce ſiecle, le portoit à quatre millions. L'opinion générale eſt qu'à préſent il ne paſſe pas cinq millions. Si on y ajoute les huit millions de moutons permanens, on aura près de treize millions d'animaux conjurés contre la proſpérité de l'Eſpagne, pour l'avantage d'un petit nombre de particuliers; car même les propriétaires des troupeaux permanens ont des privileges à-peu-près ſemblables aux membres de la Meſta.

de grands propriétaires de troupeaux, composée de riches Monasteres, de Grands d'Espagne, d'opulens particuliers, qui trouvent leur compte à faire nourrir leurs moutons aux dépens du public dans toutes les saisons de l'année, & qui ont fait sanctionner par des Ordonnances peu réfléchies, un usage introduit d'abord par la nécessité. Dans les tems reculés, les montagnes de Soria & de Ségovie, vouées par leur escarpement, leur climat & leur sol à la stérilité, étoient pendant l'été l'asyle de quelques troupeaux du voisinage. A l'approche de l'hiver, la place n'étoit plus tenable pour ces animaux délicats. Ils allerent chercher dans les plaines circonvoisines, une température plus douce. Leurs maîtres firent convertir bientôt cette convenance en droit, & se réunirent en communauté. Avec le tems elle s'augmenta de tous ceux qui, acquérant des troupeaux, desiroient jouir des mêmes prérogatives. Le théâtre s'étendit à mesure que les acteurs

devinrent plus nombreux ; &, de proche en proche, les excursions périodiques des troupeaux se porterent jusqu'aux plaines de l'Estramadure, où ils trouvoient un climat tempéré, & d'abondans pâturages. Lorsque l'abus commença à paroître intolérable, il avoit jetté de profondes racines, & il intéressoit tout ce qu'il y avoit de puissant dans le Royaume. Il en est résulté, depuis plus d'un siecle, une lutte continuelle entre les Associés de la Mesta d'un côté, & les amateurs du bien public de l'autre. Qu'un voyageur traverse l'Espagne au mois d'Octobre, époque à laquelle les moutons *tras humantes* (1) refluent vers les plaines d'Estramadure & d'Andalousie, ou au mois de Mai, qu'ils remontent vers les montagnes de la vieille-Castille ; qu'il apprenne que ces animaux ont le droit de paître le long de leur route dans toutes les communes ; que les Ordonnances fixent une largeur

(1) C'est le nom Espagnol des moutons voyageurs.

de 90 vares (1) au chemin par où ils paſſent ; que les pâturages qui les attendent en Eſtramadure leur ſont affermés à un prix très-modique, dont les propriétaires ſollicitent depuis longtems le hauſſement ſans fruit ; le voyageur, ſur-tout s'il eſt François, & s'il ſe pique de philoſophie, criera à l'aveuglement, à l'ignorance, à la barbarie, & il oubliera que dans ſon pays, un voyageur Eſpagnol auroit lieu de s'étonner davantage de la multiplicité de nos Coutumes, de l'effrayante complication de notre adminiſtration des Finances, de l'inégalité choquante qui ſubſiſte entre deux de nos provinces voiſines, dont l'une, par exemple, paye un prix énorme la livre de ſel, tandis que l'autre l'a preſque pour rien. Celui-ci prononcera du haut de ſa chaiſe-de poſte : comme cette nation vaine & légere eſt encore

(1) La vare d'Eſpagne eſt à l'aune de France comme cinq eſt a ſept ; ainſi quatre-vingt-dix vares ſont près de quarante toiſes.

peu avancée en adminiſtration ! Comment n'a-t-elle pas par-tout mêmes poids, mêmes meſures, mêmes Loix ? Comment n'établit-elle pas un impôt unique ? Cela ſeroit ſi facile ! Un Miniſtre n'auroit qu'à bien le vouloir. De ſon côté le François dira : comment ne pas diminuer cette quantité dévorante de bêtes à laine ? ou du moins la circonſcrire dans des bornes beaucoup plus reſſerrées ? O mon cher concitoyen, n'épuiſez pas votre imagination à chercher un moyen d'arracher nos alliés à ce fleau. Les gens éclairés de leur nation (car il y en a, & beaucoup, quoique vous en diſiez) s'en ſont occupés avant vous. Liſez ce qu'ont écrit là-deſſus, de nos jours, MM. le Comte de Campomanes, Don Antonio Ponz, & plus anciennement Arriquibar, Lernela, Uſtariz, & même ce Philoſophe enjoué Cervantes, qui, ſous l'enveloppe de la plaiſanterie, a donné de ſi ſages leçons aux hommes & à ſes concitoyens. Mais ce qui vous paroît ſi facile à dé-

raciner, tient à une foule de circonſtances qui vous ſont inconnues. Sans répéter ce que nous avons dit du crédit des gens puiſſans qui, dans tous les pays, a été le plus grand obſtacle qu'on ait oppoſé aux réformes utiles, obſervez que de nos jours même, ce qui fait encore préférer la nourriture des bêtes à laine à l'agriculture, c'eſt que depuis cent ans la laine a doublé de valeur, tandis que les grains, dont la culture eſt ſi pénible, ſi précaire, ont peu augmenté de prix. Dix mille têtes peuvent donner, année commune, deux mille arrobes ou cinq cens quintaux de laine. En évaluant l'arrobe de laine à cent réaux ou vingt-cinq livres, ces dix mille têtes, produiront cinquante mille livres, dont il faudra déduire à la vérité leur nourriture, les frais de leur voyage, le loyer de leur pâturage d'hiver, le ſalaire des bergers, & autres menues dépenſes ; ce qui laiſſe toutefois un *produit net* ſuffiſant pour rendre ce genre de propriété très-précieux.

Quant à l'uſage de faire voyager les moutons, obſervez qu'outre qu'il eſt conſacré par les Loix, par la poſſeſſion, & qu'il tient par conſéquent à la propriété, il eſt encore excuſé, néceſſité même par les circonſtances. Ou il faut diminuer le nombre des bêtes à laine, ou il faut qu'il en voyage une partie. Celles qui paiſſent pendant la belle ſaiſon ſur les montagnes de Ségovie, de Soria, de Cuenca & de Buytrago, y mourroient de faim pendant l'hiver. Et où peuvent-elles mieux trouver un aſyle qu'en Eſtramadure, province mal peuplée, très-peu riche, & dont les pâturages ſont la ſeule reſſource ?

Comment déterminer les propriétaires des troupeaux à renoncer volontairement à un bien dont la régie n'eſt ni très-compliquée, ni très-coûteuſe, dont la récolte eſt à-peu-près certaine, & dont le produit a un débouché preſque inépuiſable, dans l'avidité avec laquelle les laines d'Eſpagne ſont recherchées

par les nations fabriquantes? Il faut convenir toutefois qu'ils n'en tirent pas tout le parti qu'ils pourroient en tirer. Les François, les Hollandois, les Anglois viennent prendre les laines Ségoviennes & Léonines à Bilbao & à Saint-Ander. Ils ne leur laiſſent pas même la commiſſion de la vente. Ils les achetent dans la main même du berger, & font le lavage à leur compte. Sur un million d'arrobes (1) que l'Eſpagne récolte de laines fines, il en ſort plus de cinq cens mille lavées & une bien moindre quantité en Suin. On calcule que les droits ſur cette extraction, que juſqu'à préſent on n'a pas cru devoir limiter, produiſent au Roi d'Eſpagne près de cinq millions: nouvelle raiſon pour ne pas attaquer bruſquement l'abus dont les patriotes ſe

(1) Un arrobe eſt vingt-cinq livres peſant. Le prix moyen des meilleures laines eſt de vingt-trois à vingt-pt livres, l'arrobe en Suin, qui paye cinq livres dix ſols de droits d'extraction. L'arrobe lavé paye le double.

plaignent. On ne tarit pas impunément une pareille ſource, ſans avoir à la main un moyen bien ſûr & bien prompt d'y ſuppléer. Mais du moins le Gouvernement s'occupe & de rendre l'extraction de ces laines plus fructueuſe pour le fiſc, & d'en employer une plus grande quantité dans le pays. Déja, depuis longtems, toutes les laines communes ſont fabriquées en Eſpagne, pour en habiller les ſoldats & les gens du peuple, & l'exportation en eſt prohibée. Quant aux laines fines, elles ſont employées en pluſieurs endroits, mais nulle part mieux qu'à Guadalaxara, dont je viſitai les fabriques en détail vers la fin de 1783. J'y obſervai, avec ſurpriſe, que l'art de la Fabrication y étoit très-avancé à beaucoup d'égards. Je dis, *avec ſurpriſe*, parce que j'avois entendu répéter juſqu'à la ſatiété, que les Eſpagnols n'entendoient rien à ces opérations ; qu'ils ne ſavoient ni carder, ni filer, ni tiſtre, ni teindre, ni fouler, ni calandrer ; que leurs draps

Fabrique de Guadalaxara.

s'avachiſſoient & ne duroient pas ; qu'ils étoient d'un prix exhorbitant , &c. Combien de préjugés du même genre s'évanouiroient devant un examen impartial & réfléchi ! Je ne citerai qu'un trait, pour prouver qu'au moins les reproches faits aux Eſpagnols ſur la qualité de leurs draps, ne ſont pas applicables à tous, & qu'ils ſont ſur la voie de s'en laver entierement. On me montra à Guadalaxara du drap d'écarlate, qui, pour la teinture comme pour la fineſſe, me parut comparable aux meilleurs draps de Julienne. Or, ceux-ci valent dans la fabrique juſqu'à trente-neuf livres l'aune ; & d'après le tarif affiché dans celle de Guadalaxara , je vis que ſon plus beau drap d'écarlate n'étoit taxé que de trente-une à trente-deux livres l'aune. La comparaiſon que je fis des autres articles du tarif, me convainquit qu'il y avoit à-peu-près la même différence entre le prix des draps Eſpagnols & celui des nôtres, à l'avantage de ceux-

là.

là. Ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, que les fabriques qui travaillent pour le compte du Souverain, sont ordinairement administrées avec peu d'économie, & que celle de Guadalaxara l'étoit alors fort mal. Depuis la visite que j'y ai faite, elle a pris une nouvelle forme, qui ajoutera à la bonté de ses opérations, & permettra de diminuer encore le prix de ses productions. Cette fabrique étoit cependant alors une des plus complettes qu'on puisse voir nullepart : elle réunissoit dans une enceinte peu considérable, toutes les machines & tous les instrumens nécessaires à la fabrication des draps, excepté les cartons minces & polis qu'on met entre les plis d'une piece de drap, en la passant à la presse : on les faisoit encore venir d'Angleterre ; tout le reste se préparoit sur les lieux, jusqu'aux grands ciseaux avec lesquels on tond les draps. Il y avoit quatre-vingt métiers pour ceux de la premiere qualité, appellés proprement

draps de *San-Fernando*, du lieu où on les fabriquoit d'abord, cent de la seconde qualité, & cinq cens six pour les *Serges*, avec lesquelles on espere, avec le tems, se passer de celles d'Angleterre. (1) Tous ces métiers repartis entre deux édifices, occupoient trois mille huit cens vingt-cinq personnes, tous salariés (2) par le Roi, sans compter près de quarante mille répandues dans la campagne de la Manche & des Castilles, qui filent la laine destinée à être manufacturée à Guadalaxara. A l'administration économique près, je crois qu'il est difficile de voir nulle part une fabrique mieux organisée. Aussi la ville où elle est située, contraste-t-elle d'une maniere frappante avec celles qui l'avoi-

(1) On avoit calculé à cette époque, que l'Espagne payoit annuellement aux Anglois deux millions de livres sterlings, pour le seul article de leurs laineries.

(2) S. M. C. fournissoit de son trésor pour l'entretien de cette fabrique, cent cinquante mille livres par mois : somme exorbitante qui pouvoit bien n'être pas couverte par la vente des draps.

ſinent. Je ne remarquai pas un mendiant, pas un fainéant parmi ces quinze à ſeize mille habitans qu'elle contient. Tel eſt l'avantage des manufactures, & ſur-tout de celles de draps, qu'elles ont beaucoup d'opérations de détail, dont ſont capables les enfans, les vieillards, les infirmes. C'eſt un ſupplément que les arts ont donné en faveur de l'humanité foible ou ſouffrante, à la nature qui ſembloit l'avoir condamnée à languir inutile & onéreuſe. Avouons tout cependant; les Eſpagnols en général, de leur propre aveu, ſont encore un peu arriérés quant à l'art de teindre & à celui de fouler leurs draps; mais quand on a comme eux les matieres premieres, tant pour la fabrication que pour la teinture, quelques ſujets habiles dans ces deux arts ſuffiſent pour porter pluſieurs manufactures à leur perfection; or, le Gouvernement actuel ne néglige rien pour s'en procurer. Guadalaxara eſt auſſi le ſeul endroit de l'Eſpagne ou l'on fabri- Draps de Vigogne.

que le fameux drap de Vigogne ; production précieuse que le reste du Globe doit envier à l'Amérique Espagnole. (1) Comme son usage n'est pas encore fort répandu, on n'y travaille pas continuellement. Il est même assez difficile de s'en procurer quelques aunes, sans les avoir commandées quelques mois d'avance. Il s'en fabrique aussi pour le compte du Roi d'Espagne, qui en fait des cadeaux à plusieurs Souverains. En 1782, il en envoya vingt pieces au Grand-Seigneur, à la suite du Traité qu'il venoit de conclure avec la Porte ; elles furent fort bien accueillies. On a prétendu à cette occasion que l'Espagne ne seroit pas fâchée de donner aux Turcs le goût de ses draps ; les nations fabricantes en ont déja même conçu quelques alarmes, peut-être un peu gratuites. Le Gouver-

(1) On la tire de la Province de Buenos-Ayres & du Perou ; la premiere est plus longue, mais la seconde plus soyeuse.

nement Espagnol est trop sage pour entreprendre un pareil commerce en concurrence avec ces nations, tant qu'il ne sera pas parvenu à approvisionner entierement du produit de ses fabriques, les vingt-deux millions d'hommes qui vivent sous sa domination. Or, il sait trop combien elles sont encore loin de cet état de prospérité. Celle de Guadalaxara a dans celle de Brissüega, située quatre lieues plus loin, une espece de fabrique succursale, qui a une centaine de métiers, tous consacrés aux draps de la premiere qualité.

Ségovie, fameuse en tout tems par la bonté de ses laines, ne l'étoit pas moins autrefois par le nombre & la perfection de ses fabriques. Elle est déchue de son ancienne splendeur, d'une maniere affligeante pour tout bon patriote. En 1785 elle avoit tout au plus deux cens cinquante métiers. La plus considérable de ses fabriques, étoit celle d'Or- Fabrique de Ségovie.

tiz, fondée en 1779 ſous le nom de *Fabrique royale* : le Roi y eſt intéreſſé pour une certaine ſomme. Ortiz occupoit déja en 1785 trois mille ames, tant à Ségovie que dans les environs, & avoit ſoixante-trois métiers battans, où il fabriquoit des draps de toutes les qualités, depuis les pieces qui, d'après les Ordonnances, contiennent deux mille fils, juſqu'à ceux qui doivent en avoir quatre mille. La fainéantiſe des habitans de cette ville mettoit ſeule des bornes à ſon activité. Les privileges dont le Miniſtere a voulu encourager ſes premiers eſſais, n'ont rien d'onéreux pour les autres fabricans. Ils vendent tous en concurrence, à un prix qui n'eſt pas exhorbitant. Les draps les plus chers au mois de Septembre 1785, n'y coûtoient pas plus de quatre-vingt-dix réaux la vare; c'eſt à-peu-près trente-une livres dix ſols l'aune.

On peut, ſans s'éloigner beaucoup de

Ségovie, prendre des notions ſur tout ce qui a rapport aux moutons, & à leur précieuſe dépouille.

C'eſt dans les montagnes qui avoiſinent cette ville, qu'errent pendant la belle ſaiſon une partie des troupeaux voyageurs. On les en voit deſcendre dans le courant d'Octobre, franchir celles qui ſéparent les deux Caſtilles ; & à travers la Caſtille neuve, ſe diſperſer dans les plaines de l'Eſtramadure & de l'Andalouſie. Depuis quelques années, ceux des deux Caſtilles qui ſont à portée de la Sierra-Morena, viennent y paſſer l'hiver qui y eſt bien plus tempéré : la longueur de leurs journées eſt proportionnée à la pâture qu'ils rencontrent. Ils voyagent en troupeaux de mille à douze cens, ſous la conduite de deux paſteurs, dont l'un ſe nomme le *Mayoral*, & le ſecond le *Zagal*. Rendus à leurs deſtinations, ils ſont diſtribués dans les pâturages qui leur ſont aſſignés. Ils ſe remettent en route dans le courant d'Avril ; & ſoit ha- Voyages des moutons.

bitude, soit qu'un instinct naturel les pousse vers le climat qui leur devient propre à cette époque, l'inquiétude qui les agite pourroit, au défaut, servir de calendrier à leurs conducteurs.

Leur tonte.

C'est pendant ce voyage de retour, au mois de Mai, que se fait la tonte; opération principale en Espagne, parce qu'elle s'y fait en grand, dans de vastes édifices disposés pour recevoir des troupeaux entiers de quarante, cinquante & jusqu'à soixante mille moutons (1): la moisson & les vendanges n'ont rien de plus solemnel dans les pays à bled & dans ceux de vignobles. C'est une époque de récréa-

(1) Chaque troupeau appartenant à un seul maître s'appelle une *cavana*, qu'on prononce *cavagna*; elles prennent le nom de leurs propriétaires. Les *cavanas* les plus nombreuses sont celles de Bejar & de Negretti, qui sont composées chacune de soixante mille têtes. Celle de l'Escurial, une des plus renommées, en a cinquante mille. Le préjugé ou la routine met en vogue la laine de telle cavana, de préférence à celle de telle autre. Ainsi, par exemple, on n'emploie à Guadalaxara que la laine des *cavanas* de Negretti, de l'Escurial & du Paular.

tion pour les propriétaires, comme pour les ouvriers qu'ils occupent. Ceux-ci font divifés en différentes claffes, dont chacune a fon emploi : il en faut cent vingt-cinq pour chaque millier de moutons. Chaque brebis donne de la laine de quatre efpeces, plus ou moins fines, fuivant la partie d'où on la tire. Il y a dans les environs de Ségovie plufieurs de ces édifices à tondre (Efquileos). Un des plus remarquables eft celui d'Iturvieta.

La tonte finie, on recueille fon produit en ballots, qui font conduits aux ports de mer, où on les embarque fans autre opération, ou aux lavoirs diftribués dans la Caftille. Il y en a auffi plufieurs dans le canton de Ségovie. Je vifitai en détail un des plus confidérables, celui d'Ortijofa, qui eft à trois lieues de St.-Ildefonfe. Je m'y convainquis que cette opération, toute imparfaite qu'elle paroît au premier coup d'œil, parce que les fabricans étrangers la recommencent avant d'avoir employé la laine, remplit

complétement le but qu'elle a, celui de conserver la laine sans que les plus longs trajets en alterent la qualité. On y lave toutes celles qu'emploie la fabrique royale de Guadalaxara. Année commune, il passe par ce lavoir environ quarante mille arrobes (ou dix mille quintaux) de laine en Juin, qui, par cette opération, est réduite à la moitié. L'emplacement ne pouvoit être mieux choisi : il est vaste, & forme une espece de bassin, dont les parois intérieurs sont des prairies doucement inclinées qui, aboutissant à un centre commun, voient le soleil sous tous les aspects.

Lavage des laines d'Espagne.

La laine arrive telle que le mouton l'a livrée, chaque toison étant encore en son entier. On la donne sous cette forme aux *Apartadores*, qui la partagent en trois parties de qualités différentes. Ils sont tellement exercés à ce métier, qui demande un assez long apprentissage, qu'au premier coup d'œil ils voient à quelle partie de l'animal appartient le flocon de laine

qu'on leur préſente. Ces trois qualités ainſi ſéparées, on les étend ſur des claies de bois, on les éparpille, on les bat pour les purger de la pouſſiere & des ordures qui s'y attachent; on les porte enſuite au lavoir

Il ſort d'une grande chaudiere, où l'eau s'échauffe preſqu'au point d'entrer en éblution, deux gros robinets, qui s'épanchent par des tuyaux dans trois puits quarrés, revêtus en pierres de taille, & profonds de trois à quatre pieds ſeulement. L'eau chaude tombe ſur une couche de laine qui en occupe le fond. Trois hommes l'y foulent en la remuant dans tous les ſens; chaque qualité de laine ſe lave à part, & demande de l'eau plus ou moins chaude, ſuivant ſon degré de fineſſe.

Après cette premiere opération, la laine eſt de nouveau étendue ſur des claies, pour s'eſſuyer & ſe dégager des ordures que l'eau a commencé à diſſoudre. On en détache auſſi à la main les morceaux

les plus grossiers qu'on met à part, & qu'on vend pour le compte des ames du Purgatoire : car en Espagne, la religion se mêle à tout. Les Espagnols veulent sanctifier par cette association, quelquefois bisarre, leurs occupations, leurs richesses & jusqu'à leurs plaisirs. Le principe, fût-il chimérique, est précieux à conserver : le but est louable. Que ne peut-on en dire toujours autant des moyens ? Mais revenons à nos moutons.

Les claies où sont étalées leurs dépouilles, sont placées dans l'intervalle large de trois à quatre pieds, qui sépare les puits de pierres d'un aqueduc étroit, aussi de pierres, où l'on introduit un courant d'eau froide. Un homme placé à l'entrée de cet aqueduc, reçoit la laine, & l'y jette : elle est arrêtée par cinq hommes placés à la file au-dessous de lui, qui frottent la laine avec leurs pieds, & se la renvoient de l'un à l'autre. Plus bas sont d'autres ouvriers qui l'arrêtent au passage, & la jettent sur un talus en

pierres, où elle s'essuye, & au bas duquel regne une rigole. Un filet placé à l'extrémité du petit aqueduc, retient la laine qui peut leur échapper, entraînée par la rapidité du courant.

Quand la laine s'est bien essuyée, on la déploie sur le penchant de ces prairies dont nous avons parlé plus haut, & où quatre jours d'un beau soleil suffisent à peine pour la sécher entierement : quant elle est bien séche, on la remet dans de grands sacs pour l'emporter. Des lettres initiales marquées sur ces sacs, indiquent l'espece de laine que chacun contient ; & ils portent outre cela une marque qui désigne le troupeau qui l'a fournie ; si bien qu'avec ces deux indications, un connoisseur qui voit passer des ballots de laine, dira : c'est de la laine fine ou superfine des troupeaux de l'Escurial, ou de Negretti, ou de Bejar.

Je ne demande pas grace pour ces détails. Ils peuvent fournir des lumieres utiles à nos propriétaires de moutons, à nos fa-

bricans ſur le lavage, ſur l'emploi de nos laines, ou du moins leur inſpirer l'envie, & leur indiquer les moyens d'en acquérir. Ils ſervent d'ailleurs à venger les Eſpagnols de l'inculpation très-gratuite à beaucoup d'égards, dont leur pareſſe & leur ignorance prétendues ſont l'objet. C'eſt par conſéquent un tribut que je paye à l'équité.

Mais il eſt tems de quitter Ségovie & ſes environs, pour conduire mes Lecteurs au château de Saint-Ildefonſe, qui n'en eſt qu'à deux lieues. On apperçoit de très-loin les hautes montagnes qui le dominent ; & à peine eſt-on hors de Ségovie, qu'on diſtingue le château lui-même, que les inégalités du terrein qu'on parcourt font paroître & diſparoître à pluſieurs repriſes. Ce terrein n'annonce nullement le ſéjour d'une grande Cour. On traverſe la campagne la plus aride. Quelques miſérables hameaux ſemés de diſtance en diſtance, ne permettent pas de ſoupçonner la préſence vivifiante du

Premiere vue de St.-Ildefonſe.

Monarque. On eſt loin de ſoupçonner que dans cet horizon vaſte & nud, ſont répandues pluſieurs fabriques de différens genres, des papeteries, des manufactures de draps, une de glaces, des ruiſſeaux, des champs cultivés, des prairies & des bouquets de chênes verds à l'approche de Saint-Ildefonſe; & après avoir vu de près tous ces détails, on ne peut concevoir qu'il en réſulte un enſemble auſſi triſte & auſſi pauvre. Il faut d'abord en accuſer la nature du terrein, la ſituation de cette partie de la Caſtille entourée de montagnes au loin, ſans chemins, ſans canaux, ſans rivieres navigables. Mais ſurtout attribuons-le, ſans déguiſement, au ſéjour des nombreux troupeaux de cerfs & de daims qui regnent paiſiblement dans ce canton, comme dans un empire où leur repos n'eſt troublé que par les auguſtes chaſſeurs qui y paſſent près de trois mois par an, & paroiſſent encore plus occupés du ſoin de les conſerver, que de celui de les détruire.

Cependant à mesure qu'on s'approche de Saint-Ildefonse, le paysage devient plus riant. On voit des ruisseaux circuler au milieu d'une verdure assez fraîche, les cerfs & les daims errer par troupes dans les taillis, ou bondir sur les côteaux avec une sécurité qu'on n'attend pas d'animaux aussi timides; on voit quelques jolies maisons poindre à travers les bouquets de chênes verds; d'ailleurs le grouppe formé par le château & les édifices qui y tiennent, & couronné par des montagnes, les unes pelées, les autres boisées jusqu'à leur sommet, forme un point-de-vue très-pittoresque. On arrive enfin à la grille qui est en face de l'habitation royale, & qui en est séparée par une vaste cour en forme de glacis. Cet ensemble offre une image de Versailles, qui, quoiqu'imparfaite, ne peut que plaire à des yeux françois. On juge d'abord que Philippe V. qui a bâti St.-Ildefonse, s'est plu à s'entourer d'objets qui lui rappellassent le séjour chéri de sa premiere jeunesse

Entrée de Saint-Ildefonse.

jeuneſſe. Il paroît avoir eu le même but en compoſant ſa maiſon militaire. De l'ancienne garde des Rois d'Eſpagne, il ne reſte plus qu'une Compagnie d'Hallebardiers, qu'on peut comparer à celle des Cent-Suiſſes. Philippe V. en a créé trois de Gardes-du-Corps, chacune de deux cens hommes, modelées, quant à la formation & même à l'habillement, ſur celles de notre Cour. Deux Régimens, qui gardent le château à l'extérieur, celui des Gardes-Eſpagnoles & celui des Gardes-Valonnes, ſont auſſi une copie parfaite de nos Régimens des Gardes-Françoiſes & des Gardes-Suiſſes. Chacun d'eux envoie une Compagnie en détachement à l'endroit où réſide la Cour.

Les places de Commandans de ces ſix Corps militaires qui forment la garde tant intérieure qu'extérieure des Rois d'Eſpagne, ſont données aux plus diſtingués de la Monarchie. Le Commandant des Hallebardiers eſt toujours un Grand-d'Eſpagne. Le Capitaine de la

Compagnie Eſpagnole des Gardes-du-Corps, eſt pris dans les maiſons les plus illuſtres de la Cour. Celui de la Compagnie Italienne eſt ordinairement un Seigneur Italien; & celui de la Compagnie Flamande, un Seigneur Flamand ou du moins un étranger. Il en eſt de même du Colonel des Gardes-Valonnes. Quant à celui des Gardes-Eſpagnoles, il eſt toujours choiſi parmi les Grands-d'Eſpagne les plus diſtingués.

Ces traits de reſſemblance avec notre Cour, obſervés à Saint-Ildefonſe, qui rappelle Verſailles à quelques autres égards, nuancent pour-ainſi-dire le paſſage d'une Cour à l'autre : enſorte qu'arrivé à Saint-Ildefonſe, on eſt tenté de ne ſe croire qu'à la moitié de l'intervalle qui les ſépare.

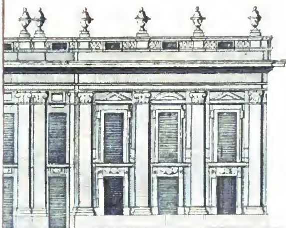
Philippe V. avoit pour cette réſidence une affection dont les témoignages lui ont ſurvécu : ſes cendres repoſent dans une Chapelle qui eſt en avant du château. Je viſitai ſon mauſolée, qui a quelque

Tombeau de Philippe V.

chose d'imposant dans sa simplicité. L'aspect d'un tombeau illustre, provoque toujours la rêverie. Quel effet ne doit pas produire celui d'un Prince dont le regne tient une place si marquée dans l'Histoire moderne, & forme l'époque des derniers exploits du regne de Louis XIV & de ses plus grands désastres; d'un Prince pour les intérêts duquel l'Europe a été agitée par trois guerres en moins d'un demi-siecle; d'un Prince que la conquête de la plus vaste Monarchie du monde n'a pas suffi pour rendre heureux, ou du moins dont la mélancolie sombre qui a obscurci les dernieres années de sa vie, a prouvé que les plus brillans succès de l'ambition traînoient à leur suite la satiété & l'ennui. Quelle source féconde de réflexions philosophiques sur le néant des grandeurs humaines! Après m'en être nourri aux pieds de la tombe de Philippe V, j'allai visiter le séjour enchanteur qu'il s'étoit préparé au milieu des bois solitaires, &

au ſein des montagnes eſcarpées. Le Palais n'a rien de magnifique, ſur-tout à l'extérieur. Du côté des jardins il y a une façade d'ordre Corinthien, qui n'eſt pas ſans majeſté. C'eſt celle des appartemens du Roi, qui a la vue ſur un parterre entouré de vaſes & de ſtatues de marbre, & ſur une caſcade qui, pour la richeſſe de ſes décorations, eſt comparable à tout ce qu'il y a de beau dans ce genre, & à qui rien ne peut être comparé pour la limpidité de ſes eaux. Philippe V. à cet égard ne pouvoit être mieux ſervi par la nature. Des montagnes qui ombragent ſon Palais, découlent en abondance les ruiſſeaux qui fourniſſent aux réſervoirs de ſes eaux. Elles ont le double objet d'alimenter les fontaines nombreuſes, & de vivifier les plantations de ces magnifiques jardins, qui ſeuls mériteroient qu'on entreprît le voyage d'Eſpagne. Ils ont une lieue de circuit intérieur. L'inégalité du terrein y ménage à chaque inſtant de nouveaux

Jardins de Saint-Ildefonſe.



ILDEFONSE

..r.


NAPOLI

points-de-vue. Les principales allées répondent aux divers sommets des montagnes voisines. Il y en a une sur-tout qui produit un effet enchanteur. Elle aboutit perpendiculairement à la façade principale. De ce point on voit, du même coup-d'œil, cinq fontaines ornées de beaux grouppes, s'élever en amphithéâtre, dont une croupe de montagnes forme le couronnement. Le plus élevé de ces grouppes est celui d'Andromede attachée sur un rocher. Vu de près, il est peut-être défectueux, en ce que le rocher paroît mesquin à côté du monstre qui menaçe Andromede, & de Persée qui l'attaque; mais dans l'ensemble il contribue à la beauté de la perspective. Le plus remarquable de ces cinq grouppes, est sans contredit celui de Neptune; le génie a présidé à sa composition & au choix de son emplacement: le Dieu de l'Océan est debout, entouré de sa cour marine. Son attitude, son air menaçant, le jeu de son trident, annoncent

qu'il vient d'impofer filence aux flots mutinés ; & le calme qui regne fur le baffin, celui qu'entretient dans l'air la triple muraille de verdure dont il eft entouré, tout annonce qu'il n'a pas commandé en vain. Combien de fois fuis-je venu me placer, un Virgile en main, au bord de ces ondes tranquilles, à l'ombre de cette verte architecture, & me fuis-je rappellé le fameux *quos ego !*

Il eft encore d'autres fontaines qui peuvent fixer l'attention des curieux : telle eft celle de Latone, où des gerbes limpides, les unes perpendiculaires, les autres fe croifans dans tous les fens, s'échappent des gofiers rauques des payfans de Lycie, à demi-transformés en grenouilles, & jailliffent en telle abondance, que la ftatue de la déeffe fe dérobe aux regards fous ce vafte manteau de cryftal liquide. Telle eft celle de Diane aux bains, entourée de fes nymphes; en un clin d'œil, toute la chafte cour eft cachée fous les eaux ; on croit entendre

le ſifflement des oiſeaux aquatiques, le rugiſſement des lions, d'où s'échappe par cent canaux ce déluge de quelques minutes. Telle eſt enfin la fontaine de la Renommée; elle eſt formée d'un ſeul jet-d'eau qui s'éleve à cent trente-deux pieds, annonce à quelques lieues à la ronde les efforts de l'art maîtriſant la nature, & retombe en douce roſée ſur les ſpectateurs ébahis. Il eſt quelques points dans les jardins de Saint-Ildefonſe, d'où l'on peut ſaiſir l'enſemble d'une grande partie de ces fontaines jailliſſantes, & d'où l'oreille eſt enchantée de l'harmonieux concert qui en réſulte. Arrêtez-vous ſur-tout, voyageurs qui voulez faire jouir tous vos ſens à la fois, arrêtez vous ſur ce plateau qui fait face à l'appartement du Roi. On y a pratiqué dans l'épaiſſeur du feuillage, deux ſallons de verdure, du haut deſquels vous verrez vingt colonnes de cryſtal s'élever juſqu'à vous, à la hauteur des arbres qui vous environnent, mêler leur blancheur écla-

tante à la verdure de leur feuillage ; unir leur bruiſſement au frémiſſement des branches, rafraîchir, embaumer l'air que vous reſpirez ; & ſi vous reſtez de ſang-froid, rentrez chez vous, vous n'êtes pas fait pour ſentir les beautés de l'art ni celles de la nature. Vous croyez, Lecteur, que mon enthouſiaſme eſt au comble ; vous vous trompez. Suivez-moi vers le grand réſervoir de ces eaux abondantes & limpides. Vous aurez à gravir péniblement pendant quelques minutes ; mais vous ne vous repentirez pas de vos peines. Nous voilà parvenus à une grande allée, longue & unie, qui occupe toute la partie ſupérieure des jardins. Allez en chercher le milieu &, retournez-vous du côté du château. Voyez le vaſte horizon ſur lequel vous plongez : il n'a d'autre bornes que celles de votre vue ; elles ſeules vous empêchent de découvrir les Pyrénées. Appercevez-vous ce clocher qui forme un point dans cette immenſe étendue ? vous croyez peut-être que c'eſt

la paroiſſe de Saint-Ildefonſe ; non, c'eſt la Cathédrale de Ségovie qui en eſt à deux lieues. Voyez-vous comme ces jardins que vous vènez de parcourir ſe retréciſſent à vos yeux ! Vous croyez toucher à l'habitation royale ; les allées, les parterres, les fontaines, tout à diſparu ; vous ne voyez qu'un chemin qui, ſous la forme d'un vaiſſeau dont vous occupez la proue, a ſa poupe au comble du palais. Regardez à préſent derriere vous. Voyez ce petit lac dont les contours irréguliers ne ſe bornent pas à ſinger comme nos jardins Anglois, le déſordre de la nature. C'eſt elle-même qui les a tracés, excepté du côté que vous occupez. Cette allée tirée au cordeau vient s'unir aux deux bouts de la courbe qui embraſſe le réſervoir. Ces eaux qui s'épanchent en bondiſſant des flancs de cette montagne boiſée que vous avez en face, dont le murmure trouble ſeul le calme qui y regne ; ces eaux ſe donnent rendez-vous dans ce réſervoir, & s'y repoſent comme

pour reprendre haleine, & descendre ensuite par mille tuyaux invisibles, à de nouveaux réservoirs, d'où elles jaillissent en berceaux, en gerbes, en colonnes, au-dessus du sol fleuri qui leur est étranger. Voyez-vous comme les oiseaux, attirés par leur limpidité, viennent en effleurer & agiter le crystal! Voyez-vous leur surface immobile répéter l'image des bois touffus qui l'environnent, & celle de quelques maisons simples, jettées comme par hasard sur ce tableau ravissant que le Lorrain auroit imité, mais n'auroit peut-être pas imaginé! Des masses épaisses d'ombre obscurcissent les bords opposés aux vôtres. Quelques enfoncemens à l'abri des arbres qui forment voûte, semblent les asyles de quelques nayades. Ne les troublez pas par vos propos indiscrets; admirez en silence, & rêvez... Mais comment ne pas remonter à la source de ces ondes; suivons les sinuosités de leurs rives. Voyez les sentiers tortueux qui viennent y aboutir, se faire

jour à travers les taillis, paroître & disparoître. Ecoutez ce bouillonnement des ruisseaux que vous n'appercevez que par échappées ; ils courent avec fracas aux rendez-vous que leur ont donné les descendans de Louis XIV. Ils se perdoient jadis dans les vallées pour en abreuver les humbles habitans ; ils vont se consacrer aux plaisirs des Rois. Mais en gravissant le dos de la montagne pyramidale où se cache leur source, nous voilà à la muraille qui en enferme une partie dans les jardins, & que nous déroboit le touffus des taillis : rien n'y devoit en effet rappeller la propriété exclusive & l'esclavage. Les eaux, les bois, la solitude majestueuse des montagnes qui s'éloignent du tumulte des cours & des villes, voilà des biens qui sont à tous les hommes. Au-delà de cette muraille, qui forme l'enceinte la plus extérieure des jardins, est une platte-forme nue, où l'Infant Don Louis, frere du Roi, s'étoit choisi un emplacement con-

ſacré à la culture. Plus loin, la montagne ſe roidit de nouveau, & ſe recouvre d'arbres juſqu'à ſon ſommet. Redeſcendons; c'eſt la diſſipation que nous recherchons & non pas la fatigue. Suivons le cours de ces eaux; elles deſcendent en bouillonnant comme par caſcades, d'un plan des jardins à l'autre. Ici elles abreuvent en courant le pied des arbres; là elles traverſent une allée pour aller humecter plus lentement les plantes d'un parterre. Du baſſin d'Andromede elles s'écoulent entre deux rangs d'arbres, en forme de canal encaiſſé, & dont la pente trop rapide eſt retardée par des caſcades & des détours. Elles reçoivent & entraînent hors des jardins les ruiſſeaux qui, après s'être joués au milieu des dieux & des nymphes, après avoir humecté le goſier des tritons, des lions & des cignes, rentrent humblement ſous terre, & vont au ſein des prairies voiſines remplir un rôle moins brillant, mais plus utile. Nous ne quitterons pas ces pompeux jardins, ſans nous arrêter

à l'endroit qui annonce le plus de prétentions, mais ne fait pourtant pas le plus d'effet. C'eſt la place des *huit allées de las ocho calles.* Le centre eſt occupé par le grouppe de Pandore, le ſeul qui ne ſoit qu'en pierre reblanchie, tous les autres étant ou de marbre blanc, ou de plomb bronzé. Huit allées répondent à ce centre, & chacune eſt terminée par une fontaine. Des maſſifs de verdure occupent l'intervalle d'une allée à l'autre, & chacun offre l'autel d'un dieu ou d'une déeſſe ſous une arcade de marbre blanc, & préſide à un baſſin. Ces huit autels ſymmétriquement placés & décorés, entre autres jets-d'eau en ont deux qui s'élevent en forme de cierges des deux côtés de leur divinité. Cette froide régularité déplut, dit-on, à Philippe V. qui, peu de tems avant ſa mort, en viſitant ſes jardins, la reprocha aſſez durement à ſon inventeur. Ce Monarque n'eut pas la douceur de jouir complétement de ſa création : la mort l'enleva lorſqu'elle étoit

encore imparfaite. C'étoit pourtant l'entreprise la plus dispendieuse de son regne.

Ce qu'ont coûté ces jardins.

Les finances d'Espagne si délâbrées sous la dynastie Autrichienne, graces aux sages combinaisons d'Orry, aux subsides de la France, & sur-tout aux efforts courageux des fideles Castillans, auroient suffi à trois guerres longues & ruineuses, à toutes les opérations d'une Monarchie que Philippe V. avoit conquise & régénérée ; auroient résisté aux secousses de l'ambition & de la politique : elles succomberent aux efforts de la magnificence. Il est très-singulier que le château & les jardins de Saint-Ildefonse coûterent environ quarante-cinq millions de piastres, & que c'est précisément la somme dont Philippe V. mourut endetté. Cette énorme dépense paroîtra croyable, quand on saura que l'emplacement qu'occupe cette habitation royale, étoit au commencement de ce siecle, la croupe escarpée d'une masse de rochers ; qu'il a fallu la fouiller, l'applanir en plusieurs

endroits, creuſer dans ſes flancs le paſſage de cent canaux différens, rapporter de la terre végétale par-tout où l'on a voulu ſubſtituer une brillante culture à la ſtérilité, faire jouer la mine pour frayer un paſſage aux racines des arbres qu'on y a plantés en abondance : tant d'efforts ont été couronnés du ſuccès. Dans les vergers, dans les potagers, dans les parterres, il eſt peu de fleurs, peu d'eſpaliers, peu de plantes qui n'y proſperent; mais les arbres deſtinés à percer la nue, & par conſéquent à enfoncer profondément leurs racines dans la terre, atteſtent déja l'inſuffiſance de l'art qui veut lutter contre la nature. Pluſieurs languiſſent ſur leurs tiges grêles, & ne déploient qu'à regret leurs branches preſque nues. Tous les ans il faut invoquer le ſecours de la poudre pour creuſer de nouveaux berceaux à ceux qui les remplacent; aucun ne s'eſt couvert de ce feuillage touffu, qui n'appartient qu'à ceux auxquels on n'a pas créé un ſol factice. En

Ce qui y manque.

un mot, on trouve dans les bosquets de Saint-Ildefonse, des statues de marbre, des bassins, des cascades, des eaux abondantes & limpides, de la fraîcheur, des sites pittoresques, tout, excepté ce qui en feroit le principal charme, excepté d'épais ombrages.

La cour d'Espagne vient ici tous les ans braver les ardeurs de la canicule. Elle s'y rend vers la fin de Juillet, & en repart au commencement d'Octobre. La situation de Saint-Ildefonse sur le penchant des montagnes qui séparent les deux Castilles, en face d'une vaste plaine qui n'oppose aucun obstacle aux vents du nord, rend ce séjour délicieux pendant l'été. On y trouve de la fraîcheur dans les matinées & les soirées des jours les plus chauds. Cependant, comme cette maison royale est à plus de vingt lieues de Madrid, (1) que la moitié du

(1) On n'en compte que quatorze de ces lieues espagnoles, dont le dégré contient dix-sept & demi. Ces quatorze lieues en font donc plus de vingt des nôtres.

chemin

chemin qui y conduit, traverse par de longs détours une croupe épaisse de montagnes très-roides en plusieurs endroits; elle n'est précieuse qu'aux amateurs de la chasse & de la solitude. J'y arrivai à une époque aussi brillante pour la Cour de Charles III, que douce pour son cœur. Il y attendoit un de ses augustes neveux, Monseigneur Comte d'Artois, qui, séduit par la gloire promise aux assiégeans de Gibraltar, alloit la rehausser par sa présence & la partager. On n'a que trop su comment ces brillans calculs furent trompés par la fatalité qui se joue même des projets des rois. L'aimable frere du nôtre ne pouvoit que montrer du dévouement & du courage; & tout ce qu'il a pu faire, il l'a fait. Oh! comme le zele qui lui fit franchir les Pyrenées, excita l'enthousiasme sur son passage! J'eus le bonheur d'en être par-tout témoin,

Arrivée de Monseigneur Comte d'Artois à Saint-Ildefonse.

C'est un tour de force de les parcourir en six heures avec ces attelages de mules, qui vont beaucoup plus rapidement que nos meilleurs chevaux de poste.

en traverſant la Biſcaye & la Caſtille : on l'attendoit d'un jour à l'autre. Tout le monde m'en demandoit des nouvelles ; je fus fêté comme un de ſes avant-coureurs. On croyoit que parce que j'étois François, je devois le connoître & l'aimer. Depuis la conquête de l'Eſpagne à la Maiſon de Bourbon, c'étoit la premiere fois qu'un des ſoutiens de l'ancien Trône ſe rapprochoit du nouveau. Le Monarque Eſpagnol qui, au ſein des occupations de la royauté, des combinaiſons de la politique, a toujours careſſé les ſentimens de la nature, attendoit ſon neveu avec l'impatience d'un pere. Dans la maniere dont il l'accueillit, on ne ſavoit qu'admirer le plus, ou des efforts de la magnificence, ou des recherches de la tendreſſe. Sa prévoyance l'atteignit à la deſcente des Pyrénées. Sur le paſſage de l'hôte chéri qu'il attendoit, il ſembloit qu'il eut communiqué à tous ſes ſujets ſon empreſſement & ſa joie. Avec quelle bonté le jeune Prince répondit à

ces hommages de cœur ! & qu'il fut bien ſecondé par les amis dont il s'étoit entouré ! A Ségovie il trouva les Gardes-du-Roi, qui l'introduiſirent en triomphe dans le Palais, au bruit de l'artillerie & des tambours, aux acclamations de toute la Cour & de tout le peuple. Une touchante entrevue ſuivit cet appareil d'étiquette : vous qui en fûtes témoins, vous en fûtes pénétrés ! Le Doyen des Monarques de l'Europe preſſa contre ſon ſein l'aimable héritier de ſon nom. Des larmes roulerent dans ſes yeux attendris ; & conciliant la dignité avec la bonhommie, il prouva à tous les ſpectateurs que l'habitude des grandeurs ne deſſeche pas toutes les ames, & que la nature a des droits impreſcriptibles. Monſeigneur Comte d'Artois & toute ſa ſuite furent logés dans ſon Palais. Toute ſa maiſon fut à ſes ordres ; mais on eut ſoin de l'entourer de plus près de ceux dont les formes & le langage pouvoient lui retracer une foible image de la cour

qu'il venoit de quitter. Toutes ces attentions n'eurent de bornes que celles qu'y mit le desir qu'on avoit de laisser au jeune Prince la liberté, si préférable aux vains hommages de la représentation. Le Roi d'Espagne mene une vie réglée ; tout l'emploi de ses momens est calculé ; rien n'y fut dérangé ; la chasse, la pêche, ses pieuses occupations, son travail avec ses Ministres, tout fut continué comme auparavant. De son côté, Monseigneur Comte d'Artois sut jouir de la liberté que lui laissoit le Monarque. Avec la docilité d'un pupille ordinaire, il se rangea, pour-ainsi-dire, sous la tutelle de l'Ambassadeur du Roi son frere, M. le Comte de Montmorin. Je le vis peu ; il étoit alors tout entier à la tâche honorable qui lui étoit confiée ; mais d'après tout ce que j'ai entendu dire de lui, je jugeai qu'elle ne pouvoit, non plus que les intérêts du Roi, être en meilleures mains. Il eut été bien placé par-tout. Il l'étoit sur-tout en Espagne,

De M. l'Ambassadeur de France.

auprès d'une nation en général peu favorablement prévenue pour nous. Nous lui avons prouvé, en ſa perſonne, que les François pouvoient auſſi avoir de la gravité ſans pédanterie, de la ſageſſe ſans auſtérité, de la dignité ſans morgue, de la prudence ſans timidité. Traité avec bonté par le Monarque Eſpagnol & toute ſon auguſte famille, il avoit ſu ſe concilier la confiance des Miniſtres, la conſidération des Grands, & l'eſtime de la Nation. Un peu froid dans ſon accueil, il ne prodiguoit pas les témoignages de ſa bienveillance; mais ceux qui les méritoient en étoient d'autant plus flattés: & je n'ai vu perſonne qui l'ait approché de près, ſans lui vouer un ſentiment durable. Il n'eſt point de Cour en Europe, où le perſonnel des Ambaſſadeurs ſoit plus en évidence qu'à celle d'Eſpagne. Dans les autres, on ne les connoît gueres que ſous le rapport des affaires. A celle de Madrid, il ſont, & ſur-tout les Ambaſſadeurs

de famille, conſtamment ſous les yeux du Monarque. Chaque matin, lorſque le Roi eſt revenu de la chaſſe, ou a terminé les occupations qui lui interdiſent ce plaiſir de tous les jours, il reçoit ceux de ſes Miniſtres qui ont à lui parler; ils font place à ſon confeſſeur. Après l'audience de celui-ci, les Ambaſſadeurs de famille ſont appellés; & dans ces conférences ſecrettes, on aſſure qu'il eſt ſouvent queſtion des affaires les plus délicates. Ces Ambaſſadeurs viennent enſuite ſe joindre à ceux des autres Cours; & cette converſation générale eſt ordinairement courte. Elle eſt immédiatement ſuivie du dîner de S. M., à la fin duquel tout le Corps diplomatique vient encore aſſiſter. Après avoir paru aux tables des Princes & Princeſſes de la maiſon Royale, les Ambaſſadeurs & Envoyés des Cours étrangeres, paſſent enſuite dans ſon cabinet, où le Monarque leur accorde une ſeconde converſation. Ces audiences ont lieu tous les

Vie intérieure du Roi d'Eſpagne.

jours, & à la même heure, ſur-tout pour les Ambaſſadeurs de France & de Naples, qui, comme Ambaſſadeurs de famille, ſe permettent moins que les autres de s'abſenter du ſéjour de la Cour. Cette même régularité préſide à la diſtribution de toute la journée du Monarque. Une heure après ſon dîner, il part avec Monſeigneur le Prince des Aſturies pour la chaſſe, d'où il ne revient qu'à la nuit. Fidele aux devoirs de pere de famille, comme à ceux de Souverain, il va embraſſer ſes enfans, travaille avec un de ſes Miniſtres, fait une partie avec quelques-uns des Grands attachés à ſon ſervice, ſoupe en particulier, ſe couche; & à dix heures, le plus profond ſilence regne dans ſon Palais. Cette Cour ſi réglée dans ſa conduite, ſi ſimple dans ſes manieres, n'eſt cependant pas à beaucoup près ſans magnificence. Le Monarque qui mange toujours ſeul, à derriere ſon fauteuil ſon grand-Maître, ſon grand-Aumônier & ſon Capitaine

Sa magnificence.

des Gardes. Sa table eſt ſervie par deux Grands-d'Eſpagne. L'un y poſe les plats, & l'autre lui ſert à boire en mettant un genou en terre. Cette poſture, dont ſont choqués ceux qui ſont admis ailleurs à la familiarité du Souverain, ne peut rien avoir d'humiliant, puiſqu'elle eſt conſacrée par l'uſage, & que les principaux perſonnages de la Monarchie s'y ſoumettent; d'ailleurs, cet hommage, dont voudroit s'irriter la vanité françoiſe, n'eſt-il pas rendu à Vienne & même à Londres, où l'autorité du Monarque eſt circonſcrite à tant d'égards? A Madrid, il eſt rendu à toutes les perſonnes de la Famille Royale; & les dames qui ſervent les Princeſſes, s'agenouillent auſſi en leur donnant à boire. Mais la magnificence de la Cour d'Eſpagne ſe déploie ſur-tout les jours de gala. Il y en a de deux eſpeces, les grands & les petits. Les grands ont lieu huit fois par an, aux anniverſaires & aux fêtes du nom du Roi, de Monſeigneur le Prince &

de Madame la Princesse des Asturies, du Roi & de la Reine de Naples : les petits, qu'on nomme aussi demi-galas, regardent les autres Princes & Princesses descendans de Philippe V. Ceux-ci n'exigent qu'un peu plus de recherche dans les habits ; mais lors des grands galas, on déploie dans sa garde-robe le luxe le plus éclatant, auquel le goût ne préside pas toujours. Toutes les personnes attachées au service de la Cour, depuis le Grand-Maître jusqu'aux charges les plus obscures, ont un uniforme affecté à leur place, qu'elles mettent à cette époque. Le matin de ces jours solemnels, tous ceux qui ont quelque relation avec la Cour, soit par leur service militaire, soit par leurs fonctions civiles ou leurs titres, les Ecclésiastiques, & presque toujours quelques Moines, viennent défiler devant le Roi & les personnes de la Famille Royale, mettent un genou en terre, & lui baisent la main. C'est une espece de foi & hom-

Jour de gala & baise-mains.

mage, de renouvellement du ſerment de fidélité. Nos preux Chevaliers tout auſſi fiers que nous, quoique moins vains peut-être, ne dédaignoient pas de s'agenouiller devant celui dont ils recevoient l'accollade. La cérémonie de l'inveſtiture eſt encore accompagnée, de nos jours, du même acte de ſoumiſſion. Qu'y auroit-il donc de révoltant pour l'orgueil, dans l'hommage qu'on rend en Eſpagne au Souverain à certains jours ſolemnels, ou lorſqu'on le remercie de quelque grace? Mais ce qu'il y a peut-être de ſingulier, pour ne rien dire de plus, c'eſt que les Dames, même les plus diſtinguées, baiſent auſſi non-ſeulement la main du Monarque, mais encore celle de tous ſes enfans, quel que ſoit leur ſexe & leur âge, & qu'on peut voir la Ducheſſe la plus jolie ſe proſterner devant le plus jeune Infant, fût-il à la mammelle, & preſſer de ſes levres la petite main qui ſe prête ou ſe refuſe machinalement à cet hommage préma-

turé. Mais l'Espagne n'est pas le seul pays ou l'étiquette a consacré des usages que la nature désavoue, ou dont la galanterie s'indigne. J. J. Rousseau en s'élevant, avec son énergie ordinaire, contre ceux qui dégradent la dignité de l'homme devant son semblable, a remarqué que dans plus d'une Cour, le Corps des Ambassadeurs va complimenter solemnellement un enfant couronné, *qui crie & bave pour toute réponse.* Ma philosophie est plus tolérante; & je réserve les explosions de mon humeur pour des sujets plus graves. J'observerai d'ailleurs, à la louange de l'étiquette espagnole, qu'elle a des ménagemens pour la vanité du beau-sexe; que si le *baise-main* des hommes se passe en public, celui des femmes n'a lieu que dans l'intérieur des appartemens. Il n'y a même que les Dames attachées au service du Palais, qui baisent la main de toute la Famille Royale. Toutes les autres qui

font admifes à la Cour, ne rendent cet hommage qu'à la Reine & à Madame la Princeffe des Afturies. Or, cette claffe eft compofée de toutes les Grandes-d'Efpagne, & de toutes les Dames *titrées*. On ne doit pas apprécier cette dénomination d'après le fens qu'on y attache en France. C'eft le cas de dire quelque chofe des dignités & des titres de la Cour d'Efpagne.

Dignités & titres en Efpagne.

Jufqu'à préfent cette Cour n'a pas connu ce que nous appellons les Princes du Sang. Après les Infans & Infantes d'Efpagne, fils, petit-fils ou neveux du Souverain, viennent immédiatement les Grands-d'Efpagne. Ils font partagés en trois claffes, qui différent entr'elles par des nuances fi légeres, qu'à peine méritent-elles d'être exprimées. Tous les Grands-d'Efpagne, de quelque claffe qu'ils foient, fe couvrent devant le Roi, & portent le titre d'Excellence : voilà à quoi fe réduifent toutes leurs prérogati-

ves. (1) Il n'y a aucune place, quelque diſtinguée qu'elle ſoit, qui leur ſoit excluſivement affecté, ſi l'on en excepte peut-être celles de Grand-Maître & de Grand-Ecuyer ; celle de *Sumiller-de-Cors*, qui a quelque rapport à celle de Grand-Chambellan, & la charge de Capitaine des Hallebardiers ; mais il en eſt pluſieurs qui mettent ſur la voie d'obtenir preſque infailliblement la Grandeſſe. *Le Corps des Gentilshommes de la Chambre avec exercice*, qui ſont au nombre de quarante, plus ou moins, à la volonté du Souverain, eſt composé de Grands-d'Eſpagne pour la plus grande partie ; mais il y a auſſi quelques gens de qualité, qui, ſans être revêtus de la Grandeſſe, obtiennent cette dignité. Il eſt vrai qu'aucun de ces derniers n'eſt attaché ni à la perſonne du Souverain,

(1) On ne parle pas du frivole honneur qu'ils ont quand ils traverſent la ſalle des Gardes. On frappe du pied contre terre ; ce qui avertit la ſentinelle de leur porter les armes.

ni à celle de l'héritier du Trône, & que la Reine & Madame la Princesse des Asturies ne sont servies que par des Grandes-d'Espagne : mais ces Grands des deux sexes sont pris indistinctement dans les trois classes. Il est des Grands de l'extraction la plus ancienne & la plus illustre, qui ne sont que des deux dernieres, & ne s'en estiment pas moins.

Détails sur la Grandesse.

Philippe V. qui a conféré beaucoup de nouvelles Grandesses, n'en a pas créé une seule de la seconde ni de la troisieme classe. Ferdinand VI. l'a imité ; mais Charles III. a fait revivre une distinction à-peu-près imaginaire qui alloit s'oblitérer, & dans les dernieres promotions qu'il a faites, il a créé plusieurs Grands-d'Espagne de la seconde classe. Ils ne jouissent tous de la prérogative de se couvrir devant le Roi, que lorsqu'ils sont reçus pour la premiere fois, & lorsqu'ils l'accompagnent dans quelque cérémonie. Ce dernier honneur ne leur appartient pas même exclusivement : ils le

partagent avec le Nonce, les Ambaſſadeurs de famille, & quelques Généraux d'Ordre, qui, jouiſſant auſſi du titre d'Excellence, ſont, tant que dure leur dignité, aſſimilés aux véritables Grands-d'Eſpagne. Outre les Grandeſſes héréditaires, il y en a qui s'éteignent avec celui qui en eſt revêtu ; quelques perſonnes obtiennent ſeulement les honneurs de Grand, & les tranſmettent à leurs deſcendans. Celui qui en jouit, porte le titre d'Excellence, mais ne ſe couvre pas devant le Roi. Une diſtinction plus marquée entre les différentes claſſes des Grands, fondée non ſur la loi, mais ſur l'uſage, bien plus tyrannique qu'elle, c'eſt celle qu'établiſſent les Grands de famille ancienne entr'eux, & les Grands d'extraction ou plus moderne ou moins illuſtre. Les premiers ſe tutoyent entr'eux, dans toutes les circonſtances, quelle que ſoit la différence de leurs âges & des places qu'ils occupent. J'ai entendu plus d'une fois de jeunes Grands,

qui étoient à peine Colonels, tutoyer le Miniſtre de la Guerre, qu'il regardoient comme leur égal par la naiſſance. Mais lorſqu'ils ſont en converſation ou en correſpondance épiſtolaire avec des Grands, dont l'extraction ne leur paroît pas aller de pair avec la leur, ils reçoivent & rendent cérémonieuſement la qualification d'*Excellence*. Ceux-ci gémiſſent ſouvent de cet hommage mortifiant, tant la vanité dans tous les pays eſt ingénieuſe à ſe créer des jouiſſances & même des tourmens, à ériger de vaines chimeres en réalités, qui influent ſur le bonheur. Ces nouveaux Grands-d'Eſpagne briguent les honneurs du tutoiement, comme ils brigueroient la faveur du Souverain. Le refus qu'ils éprouvent eſt d'autant plus fâcheux, que cette marque d'égalité & de familiarité eſt quelquefois accordée par les Grands les plus diſtingués, aux rejettons de quelques Maiſons illuſtres qui n'ont pas encore la Grandeſſe, & qui s'y croyant des droits, ſont déſignés

par

par l'épithete de *caſas agraviadas*, *maiſons grevées*.

La Grandeſſe eſt héréditaire aux femelles comme aux mâles, à moins que le diplôme de la fondation n'établiſſe formellement le contraire. Il eſt telle maiſon en Eſpagne qui, par des mariages avec les héritieres de Grandeſſes, réunit juſqu'à dix & douze *chapeaux*; c'eſt ainſi que dans le ſtyle vulgaire, on déſigne la dignité de *Grands-d'Eſpagne*. Cette accumulation de chapeaux eſt un avantage imaginaire qui n'ajoute rien à la diſtinction de celui qui les réunit : il n'a pas même la faculté de les diſtribuer entre ſes enfans, s'il en a pluſieurs. Le droit de primogéniture ſe trouve établi pour les Grandeſſes dans toutes les maiſons de Grands. Il n'en eſt que quelques-unes en petit nombre, dont le ſecond fils ait un titre & une Grandeſſe qui lui ſoient affectés. Tous les fils aînés de Grands reçoivent par anticipation, la qualification *d'Excel-*

Succeſſion des Grandeſſes.

lence : mais leurs freres n'ont ni titre de Comte ou de Marquis, & on ne leur donne point l'Excellence : ils portent nuement le nom de la famille précédé de leur nom de baptême. Ainſi, le frere du Duc d'Uceda s'appélle ſimplement *Don Emmanuel Pacheco*; les fils cadets du feu Comte de Fuentes, prédéceſſeur de M. le Comte d'Aranda, *Don Juan* & *Don Franciſco Pignatelli.*

Cette diſtinction ne doit pas être perdue de vue par un étranger, qui ne veut pas ſe laiſſer tromper par le vain ſon des mots de *Comte* ou de *Marquis*, & apprécier d'après cela la qualité des perſonnes. Il y a beaucoup de Grands-d'Eſpagne qui ne portent pas d'autres titres. Celui de Duc n'a rien de plus diſtingué. Il eſt donné, ſuivant le bon plaiſir du Souverain, au moment où il confere la Grandeſſe. L'expédition du diplôme eſt ſeulement un peu plus chere.

Mais il s'en faut de beaucoup, que tous ceux qui ſont qualifiés de Marquis & de

Comtes, ſoient Grands-d'Eſpagne. La plupart ne ſont que ce qu'on appelle Titulos ou titres de Caſtille : ces titres ne prouvent pas l'illuſtration de la race. Ils prouvent ſeulement la faveur du Souverain, méritée ordinairement par quelque ſervice important dans quelque carriere que ce ſoit. Le Roi laiſſe ordinairement à celui qu'il décore d'un de ces titres, la liberté de l'appliquer à une de ſes terres : quelquefois il y joint une dénomination qui rappelle le ſervice qu'il veut récompenſer. C'eſt ainſi que ſous Philippe V, l'Amiral Navarro qui commandoit l'Eſcadre Eſpagnole au combat de Toulon, fut nommé *Marquis de la Vittoria*; celui qui tranſporta en 1759 Charles III de Naples à Barcelone, *Marquis del Real Tranſporte*; & beaucoup plus récemment, le Miniſtre des Indes, Don Joſeph de Galvez, dont Charles III a voulu récompenſer les longs ſervices par un de ces titres, a pris celui de *Marquis de la Sonora*, du nom d'une

Des titres de Caſtille.

Colonie que son zele & ses talens ont pour-ainsi-dire conquise à sa patrie, en la peuplant, en la poliçant, & la mettant à l'abri des incursions des Sauvages.

Ces titres de Castille donnent à ceux qui en sont revêtus & à leurs femmes, la qualification de Seigneurie, *Vuestra Senoria*, qui par contraction se convertit en *Vussia*. Ils seroient choqués qu'on la leur refusât dans les fonctions d'étiquette; mais ils sont presque tous beaucoup trop raisonnables pour l'exiger, pour la souffrir même de leurs égaux, dans les relations ordinaires de la société. Leurs inférieurs le leur prodiguent; car par-tout il y a des flatteurs & des gens qui aiment à s'en entourer. Mais ceux qui sur-tout sont exacts à leur décerner ce petit honneur, ce sont tous ceux qui jouissent du titre *d'Excellence*, & aiment que leur oreille en soit chatouillée.

Il y a un titre mitoyen entre celui-ci & la Seigneurie; c'est celui de Seigneurie illustrissime, *Ussia illustrissima;* il est

donné aux Archevêques, aux Evêques, & à ceux qui occupent les places de la Magiſtrature.

Non-ſeulement la dignité de Grands-d'Eſpagne, & toutes ces qualifications de *Marquis* & *Comtes de Caſtille*, ne donnent aucun revenu, mais encore elles ne s'accordent pas gratuitement. Ceux qui les obtiennent payent en débutant un droit poſtérieur au regne de Charles-Quint, connu ſous le nom de *Demi-Annates*. (1) Celles des Grands-d'Eſpagne font une ſomme de près de vingt-deux mille livres qui, par les frais de Chancellerie, eſt portée à vingt-cinq mille livres. Ce droit ſe paye à chaque mutation plus ou moins cher, ſuivant que celui qui hérite de la Grandeſſe, eſt plus ou moins éloigné de celui qui la poſſédoit avant lui. Outre ce droit, une fois payé, les Grands-d'Eſpagne en

Droits à payer.

Pour la Grandeſſe & les titres de Caſtille.

(1) Quelquefois le Roi en diſpenſe. M. le Comte d'Eſtaing a reçu du Monarque Eſpagnol cette faveur de plus en obtenant la Grandeſſe.

acquittent annuellement un autre, sous le titre de *Lanzas*. C'est un reste & une foible image du service militaire, que faisoient autrefois les grands Vassaux de la Couronne, en fournissant une certaine quantité de lances. Comme les Grands-d'Espagne étrangers ne peuvent être assujettis à cette espece de servitude, il paroît aussi conforme à la raison qu'à l'usage, qu'ils ne payent pas de droits de *Lanzas*.

Par un arrangement concerté entre les Cours de Madrid & de Versailles, depuis que la même Maison occupe ces deux Trônes, les Grands-d'Espagne sont assimilés aux Ducs & Pairs. Cette égalité ne s'est pas établie sans de fortes oppositions de la part des premiers. Lorsqu'il en fut question au commencement du regne de Philippe V, le Duc d'Arcos, au nom de toute la Grandesse, fit à ce Monarque des représentations assez énergiques & assez spécieuses. Il exposoit que les Grands ne pouvoient

Rang des Grands-d'Espagne à la Cour de France.

qu'être choqués de se voir au niveau des Pairs de France. A leur Cour, disoit le Duc d'Arcos, les Grands ne voyoient entr'eux & le Trône que les fils même de leur Souverain, tandis que les Pairs cédoient le pas d'abord aux Princes du Sang Royal, puis aux Princes légitimés, & enfin, aux Princes étrangers, non-seulement à ceux d'Italie & d'Allemagne, mais même à ceux qui, quoiqu'issus de Maisons Souveraines, occupoient des charges au service du Roi de France, comme étoient les Ducs de Lorraine, de Bouillon, &c. Le Duc d'Arcos essayoit de prouver, par beaucoup de détails, que les Grands formoient en Espagne le premier ordre immédiatement après la Famille Royale; & que la plupart y avoient des droits comme issus du Sang Royal, soit en ligne masculine, tels que les Ducs de Médina-Céli, descendans des Infans de la Cerda, soit par femmes, soit enfin par bâtards. Il citoit des exemples de Rois d'Espagne,

& même des Empereurs, qui les avoient traités à l'égal des Princes d'Italie & des Princes d'Allemagne : il prouvoit que les Grands avoient toujours marché de pair avec les Princes des Maisons Souveraines, dès qu'elles n'étoient pas Royales ; que lorsque les Cours de France & d'Espagne avoient nommé des représentans, & que ceux de France étoient des Princes du Sang, ceux d'Espagne étoient des Grands, sans qu'il y eût de part ou d'autre la moindre différence dans le traitement. De toutes ces preuves, le Duc d'Arcos concluoit que la dignité de Grands-d'Espagne répondoit à celle de Princes du Sang en France, & non à celle de Pairs.

La conclusion étoit un peu présomptueuse : elle fut fort mal accueillie par Philippe V, qui avoit puisé à la Cour du Roi, son grand-pere, un peu de goût pour le despotisme. Pour toute réponse, il fit dire au Duc d'Arcos qu'il feroit bien d'aller signaler son zele à l'armée

de Flandre. Le Duc d'Arcos obéit ; & à son retour, passant par Paris, il se désista le premier de la prétention dont il avoit été l'interprête. Il rendit aux Princes du Sang la premiere visite, leur donna l'Altesse sans la recevoir, accorda aux Ducs & Pairs le titre d'Excellence sans rien exiger de plus ; & la cause des Grands fut perdue sans retour. Leur nombre en Espagne s'augmenta de jour en jour. Leur dignité fut accordée à plusieurs Seigneurs étrangers ; & comme les choses perdent toujours un peu de leur prix en se multipliant, ils se sont peu-à-peu accoutumés à se voir assimilés, sans répugnance, aux Ducs & Pairs. Ce n'est pas cependant que les Grands-d'Espagne, dont la dignité remonte jusqu'au regne de Charles-Quint, ne se croient supérieurs aux autres, comme en Allemagne les Princes d'anciennes Maisons se préférent à ceux qui ont été créés par Ferdinand II & ses successeurs ; mais cette différence, que la vanité caresse

en silence, s'évanouit aux yeux de la Nation, & sur-tout à ceux du Souverain.

Au reste ces Grands, peut-être un peu exaltés dans leurs prétentions, sont, pour la plupart, affables & prévenans. Ils sont loin de cette *morgue* que le préjugé leur prête en Europe; & beaucoup parmi eux, substituent au contraire la bonhommie à cette dignité repoussante, dont s'entourent les grands Seigneurs des autres Cours. Ce n'est pas qu'ils n'ayent tout ce qui pourroit, sinon motiver, du moins excuser les airs de grandeur; des places éminentes, un sang illustre, des fortunes immenses. A ce dernier titre, ils l'emportent même sur les plus opulens de notre Cour. On ne voit point à Versailles de fortunes comparables à celles du Duc de Médina-Céli, du Duc d'Albe, du Marquis de Penafiel, du Comte d'Altamira, du Duc de l'Infantado. Il faut convenir qu'en général leur représentation n'est pas toujours au niveau de leurs richesses. Ils ne se rui-

Richesse des Grands d'Espagne.

nent pas comme en France, en vastes hôtels, en petites maisons, en fêtes, en jardins Anglois. Le luxe de décoration est encore pour eux a son berceau : le leur est plus obscur, & n'est peut-être pas moins dispendieux. De nombreux attelages de mules, de riches livrées qui ne paroissent que trois ou quatre fois par an, une multitude effrayante de domestiques, voilà les grands articles de leur dépense. L'administration de leurs biens, qu'ils ne visitent presque jamais, entraîne aussi des frais considérables. Ils ont des Intendans, des Trésoriers, des bureaux organisés comme ceux des petits Souverains. Ils conservent à leur solde non-seulement les domestiques vieillis à leur service; mais encore ceux de leurs peres, ceux des maisons dont ils héritent, & pourvoient à la subsistance de leurs familles entieres. On m'a assuré que le Duc d'Arcos, qui mourut en 1780, entretenoit trois mille personnes. Cette magnificence qui se revêt du voile de la charité, paroît

avoir plus d'un inconvénient : elle encourage la fainéantiſe ; elle entraîne un gaſpillage, dont les rameaux ſubdiviſés à l'infini, échapperoient à la vigilance la plus auſtere. Malgré ces cauſes de déſordre, il y a beaucoup moins de grandes maiſons ruinées en Eſpagne qu'ailleurs. La ſimplicité de leurs mœurs, leur peu de goût pour l'oſtentation, leur éloignement de ces arts ruineux qui ſe préſentent ailleurs ſous une forme ſi ſéduiſante, ſervent encore de ſauve-garde à leurs finances ; & quand les Grands-d'Eſpagne voudront ſe modeler ſur ceux des autres Cours, ils ne céderont à aucun d'eux en ſplendeur. On peut en juger par la maniere dont quelques-uns d'eux ont repréſenté dans les pays étrangers, lorſque la dignité de leur nation a néceſſité le déploiement de leur luxe. Juſqu'à nos jours, ils ont peu cherché à briller dans les différentes carrieres ouvertes à leur ambition. Au commencement du ſiecle, lorſqu'ils étoient partagés entre

les deux Princes qui aspiroient au Trône, leurs passions mises en activité, leur firent déployer des efforts, des talens qui ne furent pas toujours consacrés à la meilleure cause, mais qui du moins ont prouvé que les derniers regnes de la dynastie Autrichienne, n'avoient pas tout-à-fait engourdi leurs facultés. Une sorte d'assoupissement a succédé pendant un demi-siecle à cette fermentation; mais sous le regne actuel, ils se sont réveillés, & ont commencé à prouver que les sujets les plus distingués d'une nation, ne sont pas toujours les plus inutiles. Ils embrassent, à l'envi, la profession des armes, qui jusqu'alors les avoit peu tentés, & qui, en Espagne, est beaucoup plus asservissante pour les gens de la Cour, qu'elle ne l'est en France. Dans la carriere politique, ils ont plus d'un sujet distingué à citer, sans compter la personne qui est trop près de nous, pour que je ne me fasse pas scrupule d'embarrasser sa modestie par

Leurs occupations.

l'hommage que j'aurois tant de plaisir à rendre à ses talens & à ses vertus.

La Grandesse fournit en ce moment peu de ses Membres à l'État Ecclésiastique, qui n'a pas en Espagne, pour la vanité des grandes maisons, le même appât que dans les autres Royaumes Catholiques de l'Europe; mais le peu d'individus de cette classe qui s'y sont voués, sans obéir à des considérations mondaines, est exemplaire par ses mœurs, comme par ses lumieres. La seule dignité qu'ils occupent en ce moment, est celle du Patriarche des Indes, qui fait à la Cour d'Espagne les fonctions de Grand-Aumônier : ce n'est pas une place de pure représentation. Elle attache constamment celui qui en est revêtu à la personne du Souverain. Il ne réside auprès d'elle d'autres Grands-d'Espagne, que ceux qui sont en activité de service: ce sont le Grand-Maître de sa Maison, son Grand-Ecuyer, son *Sumiller-de-Cors*, son premier Ecuyer, deux Gen-

tilshommes de la Chambre, le Capitaine des Gardes qui ſe trouve de quartier, & celui qui doit ſuivre Monſeigneur le Prince des Aſturies, ſon *Sumiller-de-Cors* & quatre Gentilshommes de la Chambre, qui le ſervent tour-à-tour, deux à la fois. Ce Prince & Madame la Princeſſe des Aſturies ont auſſi chacun leur Grand-Maître, leur Grand-Ecuyer. Ces grands Officiers réſident conſtamment auprès de Leurs Alteſſes. Tous les autres Grands-d'Eſpagne ſont fixés à Madrid, dont ils ne s'éloignent que momentanément pour aller faire leur cour. Quelques-uns, en petit nombre, ſont établis dans les capitales des Provinces. Je n'en connois pas qui réſident habituellement dans leurs terres, qu'ils qualifient du titre pompeux d'*Etats*; & qui, vu leur étendue & les privileges dont ils y jouiſſent, ne ſont pas indignes de ce titre.

La Grandeſſe ne s'annonce par aucune marque extérieure. Ceux de ſes

Membres, qui sont Gentilshommes de la Chambre, portent une clef d'or. Il y a six Ordres de Chevalerie en Espagne ; mais il n'en est aucun auquel les Grands ayent un droit exclusif. Le plus distingué est celui de la Toison-d'Or, fondé par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, & que la Cour de Vienne continue à conférer en concurrence avec celle de Madrid, quoiqu'elle y ait renoncé par le traité qui termina la grande querelle de Philippe V & de l'Archiduc. Le nombre des Chevaliers de la Toison d'Or est très-borné en Espagne ; & cet Ordre est peut-être celui de l'Europe qui a le mieux conservé son antique splendeur.

Ordres de Chevalerie.

Il y a ensuite quatre Ordres Militaires, dont la fondation remonte au tems des Croisades, & dont les grandes Maîtrises sont réunies à la Couronne depuis Ferdinand-le-Catholique. Ce sont ceux de *Santiago*, de *Calatrava*, de *Monteza* & d'*Alcantara*. Les trois premiers sont attachés

attachés à un ruban rouge, & le dernier à un ruban vert. Ces quatre Ordres ont des Commanderies qui ſont conférées par le Roi. Ils ſe ſont donnés pendant long-tems à toutes les claſſes des citoyens, pourvu qu'ils fiſſent les preuves requiſes. Charles III les a rappellés à l'eſprit de leur premiere inſtitution, & s'eſt preſcrit la loi inviolable de n'en revêtir que des Militaires. Il manquoit dès-lors une diſtinction honorifique pour le reſte de ſes Sujets. Il y a ſuppléé en 1771, en créant un cinquieme Ordre, qui porte ſon nom, & qui eſt dédié à la Conception de la Vierge. Il eſt compoſé de deux claſſes : celle des Grands-Croix & celle des ſimples Chevaliers. Les Grands-Croix portent en ſautoir le grand Cordon de l'Ordre bleu céleſte, avec un liſeret blanc. Dans les jours de cérémonie, ils ſont revêtus d'un long manteau, que ces deux couleurs ſe partagent, & ont pardeſſus un collier, dont les anneaux ſont

formés tour-à-tour par les armes de Castille & par le chiffre du Roi.

Le nombre des *Grands-Croix* ne doit être que de soixante. Lors de la fondation, ils furent tous choisis parmi les Grands-d'Espagne, hormis deux de ses Grands-Officiers, qui sont l'un l'Archevêque de Tolede, & l'autre le Patriarche des Indes. Peu de tems après, le Roi fit exception à cette espece de loi, en faveur de son Ministre de Marine, le Marquis de Castejon. Dans la suite il a étendu cette exception ; mais cependant n'a donné son Ordre qu'aux personnages les plus éminens de la Monarchie, comme ses Ministres, & quelques Lieutenans-Généraux, distingués ou par leurs services, ou par leur zele.

Les simples Chevaliers doivent être au nombre de deux cens, & ont chacun une pension de mille livres. Depuis quelques années, le Roi d'Espagne a donné ce petit Ordre en France à quelques per-

sonnes, qui ne font pas nombre. Il a dérogé en leur faveur au statut qui le rend incompatible avec tout autre Ordre, en souffrant qu'il s'associât à la Croix de Saint-Louis.

On fait des preuves de noblesse pour ce petit Ordre, ainsi que pour les quatre Militaires : il faut bien que je le croie, puisque tant de gens raisonnables me l'ont assuré ; sans cela j'aurois pu en douter, ou croire qu'au moins il y avoit plus d'un moyen d'éluder la loi. Il est vrai que la noblesse, dans la plupart des Provinces d'Espagne, n'est pas difficile à établir. Il suffit que le postulant prouve que lui & ses ancêtres ont vécu noblement, sans avoir exercé aucune des professions, en très-petit nombre, que la loi & le préjugé ont déclarés viles ; & alors il est réputé *noble d'extraction*, *hidalgo* ; car en Espagne on ne connoît pas les ennoblis. Quelques plaisans ont dit qu'il y avoit des Provinces entieres dont tous les habitans étoient Gentils-

Comment se prouve la noblesse.

hommes : ils n'ont fait qu'exagérer un peu. Il est vrai que Philippe II a ennobli tous les Biscayens. Il est vrai que tous les Asturiens, se regardant comme descendans des anciens Goths qui se réfugierent dans les montagnes des Asturies, sont réputés nobles, à cause de cette origine recommandable. Mais on sent combien il seroit absurde que deux ou trois cens mille hommes, distribués sur un petit canton depuis plusieurs siecles, fussent tous nobles. Si tous les hommes avoient cinq pieds six pouces, les mots de géans & de nains seroient rayés de tous les Dictionnaires. La qualification de nobles, suppose une classe de roturiers beaucoup plus nombreuse que la leur. Aussi dans le fait, la Biscaye & les Asturies ont, comme les autres provinces de l'Europe, leurs familles distinguées, qui sont désignées par l'opinion publique, qui ont joué un rôle dans leur canton, soit par leur opulence, soit par les places qu'elles y ont occupées; &

quelles que soient les prétentions des familles obscures dont elles sont entourées, elles affectent une prééminence que celles-ci reconnoissent par des hommages : ce qui n'empêche pas les individus de ces dernieres, de caresser les idées de grandeur, qui entretiennent dans leurs ames une sorte de noblesse, préférable sans doute à la noblesse chimérique de leur sang ; ensorte que, si quelque heureux hasard les porte à des postes moins obscurs que leurs berceaux, il leur semble qu'ils n'ont fait que se remettre à leur place, & qu'ils sont en général moins insolens, moins étourdis de leur fortune, que la plupart des parvenus dans les autres pays. J'ai remarqué plus d'une fois ce signe distinctif chez les Asturiens & les Biscayens, même dans l'état le plus bas. Ils ont dans leur maintien quelque chose de plus fier ; ils sont beaucoup moins humbles dans leurs hommages. Les titres, les richesses leur en imposent peu. Un homme en place n'est

pour eux qu'un homme heureux qui a gagné à la loterie générale, où ils ont tous un billet qui peut sortir à son tour ; & ce préjugé, tout en prêtant au ridicule, les tient en garde contre les bassesses, & même contre les crimes avilissans.

Ces nuances imperceptibles, qui séparent en Espagne la noblesse de la roture, n'empêchent pas qu'on ne mette un appareil de sévérité dans la recherche des preuves qu'on exige en certaines circonstances ; mais là, comme ailleurs, avec de l'argent & du crédit, on trouve des généalogistes faciles. Au reste on peut faire, à l'occasion de la noblesse & des titres en Espagne, une réflexion applicable à tous les pays, c'est que moins une Monarchie est limitée, plus ces distinctions sont arbitraires, plus ces nuances sont fugitives. Auprès des despotes, même les moins tyranniques, leurs faveurs, leurs caprices classent seuls les citoyens. Les Monarchies illimitées

s'approchent plus ou moins de cette incertitude : or, il en eſt peu où l'autorité ſouveraine ſoit moins circonſcrite qu'en Eſpagne. L'ancienne forme du Gouvernement y mettoit pluſieurs entraves : elle s'eſt altérée peu-à-peu & ſans ſecouſſes. Les Corps intermédiaires exiſtent à peine de nom. En liſant l'Hiſtoire d'Eſpagne, on voit quelle influence les Cortes avoient ſur les grandes opérations du Gouvernement, ſur la guerre, la paix, l'établiſſement des impôts, l'adminiſtration de la juſtice. Depuis long-tems elles ne ſe ſont plus aſſemblées que pour la forme; & les Souverains ſans moyens violens, ſans rejetter formellement leur intervention, ſont parvenus à l'éluder. Ils promulgent du haut de leur Trône abſolu, des Ordonnances ſous le nom de *pragmatiques*, dont l'expoſé porte qu'elles auront la même force que ſi elles avoient été publiées dans l'aſſemblée des Cortes. Elles ne ſont plus convoquées que lors de l'avénement d'un nouveau Roi au

Forme de Gouvernement.

Trône, pour lui prêter serment au nom de la Nation, & pour recevoir le sien.

Ce qui reste des anciennes Cortes.

A cette époque, on envoie des lettres de convocation à tous les Grands, à tous les *Titres* de Castille, à tous les Prélats, & à toutes les Villes qui ont droit de siéger aux Cortes. Les deux premieres classes représentent la Noblesse; les Prélats siégent au nom du Clergé, & les Villes qui députent un de leurs Echevins, représentent le Tiers-état. Hors ces occasions qui ne se sont offertes que deux fois dans ce siecle, les Cortes de toute la Monarchie ne se sont plus assemblées depuis 1713, que Philippe V les convoqua pour faire admettre la Pragmatique Sanction, qui changeoit l'ordre de la succession au Trône. On les consulte encore pour la forme dans quelques cas; mais alors les Membres qui les composent, correspondent entr'eux par écrit sans s'assembler. Il en existe cependant une foible image dans un Corps qui réside constamment à Ma-

drid, ſous le nom de *Diputados de los Reynos ;* (députés du Royaume.) Lorſqu'elles ſe ſéparerent en 1713, il fut réglé qu'elles ſeroient repréſentées par un Comité permanent, dont les fonctions ſeroient de veiller à l'adminiſtration de cette partie de l'impôt, connu ſous le nom de *Millones.* Cet impôt avoit été accordé ſous Philippe II, par le conſentement formel des Cortes à certaines conditions, dont ce Monarque jura l'obſervation ; elles en conſerverent même la régie juſqu'en 1718. A cette époque, le Cardinal Alberoni, dont le génie ardent & impérieux s'irritoit des entraves, le fit paſſer entre les mains du Souverain. Dès-lors le Corps des députés des Royaumes, ne conſerva plus des revenus de l'Etat que la petite portion néceſſaire au ſalaire & à l'entretien de ſes Membres. Ils ſont au nombre de huit, & ſont choiſis de la maniere ſuivante.

Il faut d'abord ſavoir que la diviſion de l'Eſpagne en Royaumes & Provinces,

telle que l'offrent les Traités de Géographie & les Cartes, est à-peu-près nulle dans la pratique. Le Gouvernement n'en connoît qu'une, *les Provinces de la Couronne de Castille*, & *celles de la Couronne d'Arragon*. Ces deux portions de la Monarchie different entr'elles, quant à l'administration, la forme & le recouvrement des impôts. Cette distinction remonte à l'époque où la Castille & l'Arragon furent réunis par le mariage d'Isabelle & de Ferdinand le Catholique, & n'a souffert depuis que de légeres altérations. La Couronne d'Arragon ne comprenoit que l'Arragon proprement dit, la Catalogne, le Royaume de Valence, & celui de Mayorque, composé des trois îles Baléares. La Couronne de Castille embrassoit le reste de la Monarchie espagnole. C'est d'après cette division générale que sont choisis *les Députés des Royaumes*. Toutes les Provinces de la Couronne de Castille se réunissent pour en nommer six ; la Catalogne &

Division générale de l'Espagne.

Mayorque pour en nommer un ; les Régences de Valence & d'Arragon pour le huitieme. Ces Députés ne siegent que pendant six années, au bout desquelles on procede à une nouvelle nomination par les mêmes moyens. Ce qui leur reste de leur droit primitif, c'est qu'ils sont Membres nés du Conseil des Finances, par lequel le Souverain fait connoître à la Nation la nécessité d'établir un nouvel impôt, & que l'aveu qu'ils sont censés donner à la résolution royale, est une ombre du consentement des Cortes, sans lequel autrefois les impôts ne pouvoient s'augmenter. Mais on sent toute la foiblesse du rempart que conserve la liberté dans cette poignée de Citoyens peu puissans, qui sont sous la main du Gouvernement, qui en attendent des graces, & qui, après tout, ne représentent que le Tiers-état, c'est-à-dire, la portion la plus nombreuse, mais la moins imposante de la Nation. Les Provinces de Biscaye & de Navarre qui ont des états &

des privileges particuliers, envoyent aussi en quelques occasions des Députés auprès du Trône, mais ils ne font point corps avec les Députés du Royaume, & leurs commettans fixent à leur gré l'objet & le terme de leur mission passagere.

On voit, d'après cet esquisse, combien peu l'autorité souveraine est limitée en Espagne; sa volonté est exprimée d'ailleurs par plusieurs corps permanens, sous le nom de Conseils, qui sont les organes & les dépositaires de la loi, & dont nous entretiendrons le Lecteur quand nous l'aurons conduit à Madrid. Avant de quitter la résidence du Souverain, nous parlerons encore des Ministres qui siegent constamment auprès de sa personne; ils sont en ce moment les seuls avec lesquels il partage le poids de la royauté. Autrefois leur autorité étoit balancée par le Conseil d'Etat, qui étoit consulté dans toutes les occasions importantes; il subsiste encore, & forme le corps le plus distingué de la Monarchie;

Ministres du Roi d'Espagne.

mais depuis le miniſtere du Cardinal Alberoni, il ne s'aſſemble plus, & eſt ſans fonctions. La charge de Conſeiller d'Etat n'eſt plus qu'une place honorifique à laquelle ſont attachés des appointemens conſidérables, & qui eſt entre les mains du Souverain un moyen de récompenſer ceux de ſes Sujets qui ont bien mérité de l'Etat dans les poſtes les plus diſtingués. Le miniſtere y conduit ordinairement au bout de quelques années, & les Miniſtres n'avoient ci-devant le titre d'Excellence que lorſqu'ils y étoient parvenus. Mais à l'époque récente de la nomination de M. de Valdez au département de la Marine, le Roi établit que déſormais tous ſes Miniſtres porteroient ce titre, même avant d'être Conſeillers d'Etat.

Comme il eſt encore des cas importans où le Souverain, aſſez modeſte pour ſe méfier de ſes propres lumieres, veut s'éclairer de l'avis des perſonnes entre leſquelles il partage ſa confiance, il ſup-

plée aux aſſemblées du Conſeil d'Etat, en réuniſſant ſes Miniſtres en comité.

L'adminiſtration de ſon Royaume eſt répartie entre ſix départemens principaux. Le *Miniſtre des Affaires étrangeres* eſt à beaucoup d'égards le Miniſtre dirigeant, & porte par excellence le titre de *Secrétaire d'Etat*. Le *Miniſtre de la Guerre* a une autorité aſſez circonſcrite; il préſide à la vérité au Conſeil de guerre, qui eſt plutôt un Tribunal qu'un Corps d'adminiſtration; mais les Inſpecteurs de l'Infanterie, celui de la Cavalerie, celui des Dragons & celui des Régimens provinciaux, forment chacun le travail du Corps dont l'adminiſtration leur eſt confiée, & le Miniſtre de la Guerre ſe borne à en préſenter le réſultat au Roi.

Le *Miniſtre de la Marine* travaille ſans coopérateurs. Les Chefs des trois départemens, les Inſpecteurs de la Marine ſont nommés par le Roi ſur ſa préſentation; les Ordonnances de la Marine,

dreſſées par lui ſeul, n'ont beſoin que de la ſanction du Souverain.

Le *Miniſtre des Finances* devroit proprement être ſurveillé par le Surintendant général des Finances ; mais depuis quelque tems ces deux charges ſont réunies, & le ſeront probablement toujours ; leur ſéparation multiplieroit en pure perte les reſſorts du Gouvernement, & l'intérêt de l'Etat veut qu'ils ſoient ſimplifiés autant que le comporte la néceſſité des formes permanentes, ces ſauve-gardes ſacrées de la juſtice & de la propriété. D'ailleurs, quand le Souverain croit avoir trouvé dans un Sujet la capacité & l'intégrité requiſes pour l'adminiſtration de ſes Finances, pourquoi lui donneroit-il d'autres ſurveillans que ſa conſcience & l'envie de juſtifier un choix auſſi flatteur? L'animadverſion d'un cenſeur ne pourroit produire en pareil cas que des diviſions, des méfiances, qui ſe tourneroient au détriment du ſervice. L'événement a juſtifié ces réflexions en la perſonne des

trois Miniſtres qui ont ſucceſſivement gouverné les Finances de Charles III ; ils ſont auſſi, par leur place, Préſidens nés du Conſeil des Finances.

Le *Miniſtre des Indes* a le département le plus vaſte de toute la Monarchie, car il réunit dans ſa main tout le gouvernement civil, militaire, eccléſiaſtique & économique de l'Amérique eſpagnole, & l'on peut dire qu'il n'eſt point dans l'univers politique, de Miniſtre qui embraſſe autant d'objets de genres différens. Si Auguſte n'en avoit eu qu'un pour tout l'Empire romain, ſon crédit n'eût embraſſé après tout qu'une petite partie de l'Europe actuelle, les côtes de l'Afrique & quelques Provinces de l'Aſie. Or, l'Empire romain, au moment de ſa plus grande extenſion, peut-il être comparé à cette immenſe contrée qui s'étend depuis le nord de la Californie juſqu'au détroit de Magellan, & qui forme l'apanage du Monarque eſpagnol en Amérique, & le département de ſon Miniſtre des Indes ?

Il

Il eſt vrai que l'autorité de celui-ci eſt modifiée par l'intervention du Conſeil des Indes ; mais depuis quelques années la charge de Préſident de ce Tribunal ſuprême a été réunie à celle de Miniſtre des Indes.

Le *Miniſtre de Grace & de Juſtice* a dans ſon département la Magiſtrature & les Affaires eccléſiaſtiques ; mais ſon autorité eſt circonſcrite par la grand'Chambre (Camara) du Conſeil de Caſtille, dont nous parlerons ailleurs ; & quant à la nomination aux bénéfices, par l'intervention du Confeſſeur de S. M. C., laquelle cependant tient, non à la conſtitution du Royaume, mais à la volonté perſonnelle du Monarque, & à la confiance dont il honore le Directeur de ſa conſcience.

Ces ſix miniſteres ſont ordinairement occupés par ſix perſonnes différentes ; mais la même main a réuni juſqu'en 1776 ceux de la Marine & des Indes, qui ont tant de relations entr'eux, que le bien

du service réclameroit peut-être leur réunion. Ils sont séparés à présent; Don Joseph de Galvez occupe celui des Indes depuis 1776. L'Europe & l'Amérique savent si c'est avec succès, & si l'influence de son génie actif a contribué à vivifier la plus vaste Colonie que jamais Métropole ait eu sous sa domination. Don Antonio de Valdez préside depuis 1783 au département de la Marine, & s'est annoncé sous les plus heureux auspices. A la mort de Don Miguel de Musquiz, qui réunissoit les Finances & le Ministere de la guerre, ces deux départemens ont été confiés à Don Pedro de Lerena, Intendant des quatre Royaumes d'Andaloufie. Je quittois alors l'Espagne, & je n'ai pas été à même de recueillir l'opinion publique sur ce nouveau Ministre.

Le département des Affaires étrangeres est, depuis la retraite de M. le Marquis de Grimaldi, entre les mains de M. le Comte de Florida-Blanca, dont les talens ont été appréciés à Rome, sous le Pon-

tificat de Clément XIV, & dans les circonſtances les plus délicates. Il a réuni depuis à ce département celui de Grace & de Juſtice, la Surintendance des Poſtes, des chemins royaux, & des magaſins publics. On m'a aſſuré qu'il ne manquoit à ce Miniſtre, reſpectable ſous tous les rapports, qu'un peu plus de ſanté, pour ſuffire à cette tâche immenſe.

La ſtabilité des Miniſtres eſt une des circonſtances les plus remarquables de la Cour d'Eſpagne. Le Monarque, qui en diſpoſant de ces places éminentes conſulte l'opinion publique, a eu juſqu'à préſent le bonheur rare de ne voir preſque jamais ſon témoignage démenti par l'événement. Auſſi ſes Miniſtres, ſans s'abandonner à la pareſſe que devroit naturellement produire cette ſécurité, cherchent à juſtifier ſa confiance, & ne perdent pas un tems précieux à épier les reſſorts de l'intrigue & à déconcerter ſes menées. Ils ont le courage de former de vaſtes projets, parce qu'ils

Stabilité des Miniſtres.

ſavent que leur mort ſeule peut en arrêter l'exécution, parce qu'ils ſont sûrs de trouver un appui conſtant dans la bienveillance du Monarque ; aucune diſtraction ne les détourne de leur objet principal. La Cour d'Eſpagne n'abonde pas en plaiſirs ; on n'y voit de ſpectacles d'aucune eſpece ; la chaſſe ſuffit au Souverain & aux Princes ſes enfans : c'eſt un grand inconvénient pour les oiſifs qui y ſéjournent, mais il tourne au profit des affaires. Les Miniſtres peuvent s'y livrer tout entiers, & donner de fréquentes audiences. J'ai été ſouvent édifié de la vie ſimple & réglée qu'ils y menent ; la promenade eſt à-peu-près la ſeule diſſipation qu'ils ſe permettent. Il ne faut pas moins que les jouiſſances du crédit & l'amour du bien, pour les dédommager d'une abnégation ſi complette. Je n'ai pas été à même de les fréquenter, mais d'après tout ce qu'on m'a dit d'eux, je juge qu'ils ne ſont pas ſenſibles aux privations que leur impoſe leur état. Leur

principale société est composée de leurs commis, qui mangent habituellement à leur table. Cette contrainte réciproque a bien quelques inconvéniens de détail, mais il en résulte plus d'union entre le chef & les subalternes, & plus d'ensemble dans la conduite des affaires. Ceux qui les expédient sous l'œil du Ministre, ne sont pas à la vérité de simples commis; ils peuvent plutôt être comparés à nos Chefs de Bureaux. Pour être nommés à ces places, il faut ordinairement avoir fait preuve de talens dans quelqu'emploi de confiance. Sans doute il y a des abus dans les Bureaux de la Cour d'Espagne, comme dans tous les autres; on y élude, on y escamote peut-être des ordres comme ailleurs; mais en général la corruption y est très-rare, & on y est serviable & honnête: c'est le témoignage unanime de tous ceux qui y ont eu des relations.

Bureaux.

On pense bien qu'avec le peu de ressources que présente la Cour d'Espagne,

elle n'eſt habitée que par ceux qui y ſont fixés par leur place; à St.-Ildefonſe ſur-tout elle eſt preſque déſerte, enſorte que les Perſonnes Royales ſont la plupart du tems réduites à la ſociété de ceux qui ſont de ſervice auprès d'elles. Madame la Princeſſe des Aſturies elle-même, dont la prévenance, l'eſprit & les graces ont un charme irréſiſtible pour tous ceux qui l'approchent, paſſe preſque toute ſa vie dans ſon intérieur, où elle ne goûte gueres d'autres plaiſirs que ceux de la converſation & de la muſique. Le Prince, ſon époux, a du goût pour cet art ainſi que pour tous les autres; il protege ſur-tout celui de la peinture, & non content des chefs-d'œuvres dont ſont remplis les Palais du Roi, ſon pere, il ſe compoſe une collection de bons tableaux de différentes Ecoles, en s'aidant des lumieres de deux de ſes Valets-de-chambre, l'un François & l'autre Italien. Il y a quelques années que ſur l'expreſſion vague d'un vœu qui fut recueilli par l'un d'eux, le

Goût des beaux-arts à la Cour d'Eſpagne.

Roi Louis XVI lui envoya deux beaux tableaux de Vernet. Le Prince a pris un tel goût pour les productions de son pinceau, qu'il a à l'Escurial un petit Cabinet, dont tous les panneaux sont de la main de ce grand Peintre.

Tableaux du château de Saint-Ildefonse.

Les appartemens du Palais de Saint-Ildefonse sont, pour-ainsi-dire, tapissés de tableaux. Ceux de la premiere anti-chambre du Roi ont quelque chose de satisfaisant pour des yeux François ; on y passe en revue comme dans une galerie d'Histoire, d'abord un superbe portrait de Louis XIV en pied, par Rigaud ; puis celui de Louis XV, encore enfant ; ceux du Régent, du Duc de Vendôme, du dernier Duc de Parme, de la Maison Farnese, & de sa femme, de Charles III, tel qu'il étoit quand il partit pour aller prendre possession du Royaume de Naples, de Philippe V, lors de son arrivée en Espagne ; portrait qui m'a frappé, ainsi que beaucoup d'autres, par sa physionomie douce & noble, qui rappelle les traits

de Monſeigneur Comte d'Artois. On n'eſt pas peu étonné de voir ce portrait près de celui de l'Archiduc. A cette réunion ſinguliere, on diroit qu'à la fin des querelles de ces deux Princes, l'Archiduc ait envoyé à ſon heureux rival ſon portrait pour gage de leur réconciliation, & tînt au moins ſa place dans un Palais où l'original avoit conçu l'eſpoir de régner. La chambre ſuivante, eſt celle où le Roi dîne. Elle a la vue ſur la plus belle caſcade des jardins, qui ſe trouve encadrée entre de doubles murailles de verdure. Les arbres les plus voiſins en ombragent les balcons, & leur image ſe balance mollement juſques dans ſon intérieur. Cette ſalle eſt d'ailleurs décorée de pluſieurs tableaux, parmi leſquels on en remarque quelques-uns de Murillo & de Solimena. Nous n'entreprendrons pas l'énumération de tous ceux qui ſe trouvent dans les appartemens ſuivans. Nous dirons ſeulement que les connoiſſeurs y diſtinguent un beau St. Sébaſtien du

Guide, une excellente copie d'une Madelaine du même maître, & une famille Flamande de Rubens, qui eſt d'une vérité frappante d'expreſſion ; un tableau du Pouſſin, qui eſt placé trop haut pour que j'aye pu en remarquer le ſujet; deux têtes de Mengs, un petit tableau d'Amiconi, où trois jolis anges d'un blanc un peu fade tiennent un Saint-Suaire déployé ; les portraits des Princes de Condé & de M. de Turenne, peints ſur la même toile par Vandyck, & beaucoup d'autres tableaux de médiocre grandeur, répartis dans les Cabinets du Roi. Les appartemens de Monſeigneur le Prince & de Madame la Princeſſe des Aſturies, en contiennent auſſi un bon nombre. On en remarque entr'autres dans leur ſalle à manger, trois grands, qui repréſentent les principaux traits de la Vie de Job. Dans celle de Madame l'Infante Marie-Joſephe, tout le monde ſera frappé d'une Charité romaine, tableau majeur de l'Eſpagnolet, dont le

coloris eſt d'une grande vérité, & dont les têtes ont une nobleſſe & une décence qu'inſpirent le reſpect autant que l'admiration. Dans le ſallon de cette Princeſſe, on voit encore un tableau ſingulier par ſes grandes dimenſions, & la quantité de perſonnages qu'il contient. A leur coſtume bizarre & peu analogue au ſiecle & au pays de la ſcène qu'il repréſente, on juge que l'Auteur eſt Flamand. Il offre tous les détails compliqués du repas, où Hérode pour complaire à ſa fille, ordonna la décollation de Saint Jean-Baptiſte. On ſuppoſe aſſez gratuitement, que ſous cette allégorie, le Peintre a voulu retracer la mort de l'infortuné Don Carlos : c'eſt une de ces vieilles traditions, conſacrées dans les cours, & dont on ignore également & l'époque & la ſource. Nous n'étendrons pas plus loin cette nomenclature, qui n'apprend rien aux connoiſſeurs, & qui eſt inſuffiſante pour les ignorans. Ceux de nos Lecteurs, qui en voudront une beaucoup plus complette,

pourront consulter deux Voyages d'Espagne, donnés récemment au public, l'une par M. Twiss & l'autre par M. Swinburne. (1) Descendons dans la galerie qui est au rez-de-chaussée, & qui occupe toute la façade du côté des jardins. Les Rois d'Espagne y ont placé une collection plus intéressante encore. On y voit aussi quelques tableaux, entr'autres deux bonnes copies, l'une de Raphaël, l'autre de Jules Romain, & deux très-jolies têtes en mosaïque; mais ce qui en fait sur-tout le prix, c'est un nombre considérable d'antiques, dont la plupart fut achetée en Italie par Philippe V, & avoit fait autrefois partie du cabinet de la Reine Christine. Ceux dont j'ai

Galerie d'Antiquités du Palais de St.-Ildefonse.

(1) Ces deux Anglois qui ont écrit récemment sur l'Espagne, ne sont pas mis à beaucoup près sur la même ligne dans leur patrie. M. Swinburne, connu par d'autres Voyages, qui annoncent beaucoup de goût & de philosophie, y est préféré à M. Twiss. Je ne sais si l'ouvrage de celui-ci est traduit dans notre langue.

été le plus frappé, sont un autel cylindrique, où la marche de Silene est sculptée en bas-reliefs, une Cléopâtre colossale, une statue de Jupiter foudroyant, plusieurs Vénus de grandeur naturelle, huit Muses un peu mutilées, chez qui des mains modernes & peu habiles ont voulu réparer les outrages du tems, & dont les draperies sont remarquables par leur légéreté; deux grouppes qui sont relégués dans des coins, comme s'ils étoient honteux de retracer des traits peu édifians de la Mythologie; deux infidélités de Jupiter, dans le séjour pieux des Rois Catholiques, celui de Léda & de Ganimede, qui caressent sans méfiance les oiseaux impudens dont ce Dieu emprunta la figure; un petit Séneque assis & enveloppé de son manteau. Mais les morceaux antiques de sculpture, qui méritent sur-tout l'admiration des moins connoisseurs, qui seuls vaudroient la peine qu'on entreprît le voyage de Saint-Ildefonse, sont le jeune Faune

portant un chevreau, & le groupe de Caſtor & Pollux, deux chefs-d'œuvres originaux qui ſont parfaitement conſervés, & dont les copies, en marbre, en pierre, en plâtre, ſe trouvent par-tout à côté de celles de la Vénus de Médicis, du Laocoon, de l'Apollon du Belvedére, de l'Hercule Farneſe, &c. Un des appartemens de la galerie que nous parcourons, eſt un ſallon où les plus beaux marbres de l'Eſpagne, taillés en colonnes, en vaſes, en buſtes, ſemblent vouloir lutter avec les productions que l'antiquité nous a tranſmiſes, & malgré leur éclat moderne, ne font que rendre plus ſenſible la ſupériorité de celles-ci. Un petit corridor attenant à cette galerie, contient entaſſé pêle-mêle tout ce qui n'a pu y trouver place, ſtatues Egyptiennes, tronçons de colonnes, bas-reliefs, buſtes & autres antiques, livrés à la pouſſiere, aux inſectes rongeurs, & à tous les fléaux qui anticipent ſur les ravages du tems. On regrette qu'une Cour

dont les Souverains ſavent ſi bien apprécier & encourager les Arts, n'ait pas encore choiſi un emplacement plus convenable, où ces précieux monumens ſoient à l'abri de la deſtruction qui les menace.

Au-dehors du château de Saint-Ildefonſe, on voit par-tout l'empreinte de la vigilance du Monarque & de ſon goût pour les établiſſemens utiles. Son Miniſtre principal, ſi digne de ſeconder ſes vues de bienfaiſance, lui a fait remarquer que ce canton de Saint-Ildefonſe étoit peuplé de femmes, de pauvres & d'enfans, que le défaut d'occupation réduiſoit à l'oiſiveté, & pouvoit conduire au vice; & auſſi-tôt le Monarque a fondé, à portée de ſon Palais, une fabrique, où ces mains juſqu'alors inutiles, tiſſent & préparent des toiles de différentes qualités. L'édifice qui les contient s'eſt élevé, comme par magie, à la voix du Souverain. En 1781 il n'en étoit pas encore queſtion. Il y avoit à Léon un Fabricant qui avoit eu le chagrin de voir

Fabriques de toiles.

le gouvernement lui-même arrêter dans ses progrès une grande manufacture qu'il avoit confiée à ses soins. Il fut appellé à Saint-Ildefonse ; & avant le mois d'Août 1783, la nouvelle Fabrique avoit plus de vingt métiers en activité, & deux grandes machines à fouler & à laver les toiles; mais ce n'est encore qu'un très-foible échantillon de ce que l'Espagne a fait & doit faire encore, pour n'être plus entiérement, pour les toiles, à la merci des étrangers. Elle a été traitée à cet égard par la nature aussi-bien qu'à tous les autres : elle en avoit tiré parti dans les siecles de sa splendeur. Elle fabriquoit toutes ses toiles de ménage, & ne tiroit pas des pays étrangers le tiers de ce qu'ils lui fournissent à présent. Elle est sur la voie de se remettre en possession de ses avantages. On est convaincu, depuis quelques années, que l'Arragon est très-propre à la culture du chanvre & du lin. Elle prospere en Biscaye. On commence à s'en occuper dans les Asturies, la Vieille-Castille &

ſur-tout dans le Royaume de Grenade, dont le lin & le chanvre ſont bien préférables à celui que l'Eſpagne eſt encore obligée de tirer du Nord, pour les beſoins de ſa marine. Mais la Galice eſt encore la ſeule Province où la fabrication des toiles ſoit très-avancée: on y en fait pour tous les uſages, aſſez pour ſuffire à la conſommation du pays, & même pour en envoyer à Madrid, & juſques dans l'Andalouſie. Que les étrangers qui approviſionnent de toiles l'Eſpagne, ne s'alarment cependant pas; quand même toutes ſes Provinces ſe modeleroient rapidement ſur la Galice, ſes vaſtes colonies offriront encore long-tems un débouché preſque inépuiſable aux toiles de Bretagne, de Siléſie, de Suiſſe & d'Irlande.

A côté de cette Fabrique naiſſante de premiere néceſſité, il y en a une de luxe qui remonte au regne de Philippe V; c'eſt une Manufacture de glaces, la ſeule qu'il y ait en Eſpagne. On s'étoit d'abord borné

borné à une Verrerie qui ſubſiſte encore, & donne des bouteilles d'une aſſez bonne qualité, & des verres blancs qu'on y ciſele avec aſſez d'adreſſe. J'en ai rapporté quelques-uns où l'on a gravé des chiffres, des lettres, & juſqu'à de jolis payſages. Cette Verrerie étoit un acheminement à une entrepriſe plus brillante. La Manufacture de glaces de St.-Ildefonſe eſt comparable aux plus beaux établiſſemens de ce genre; on en peut voir les deſſins dans les Planches de l'Encyclopédie. L'édifice eſt vaſte & très-bien diſtribué; il contient deux fourneaux & une vingtaine de fours où l'on fait refroidir lentement les glaces après les avoir coulées. On y en coule dans toutes les dimenſions, depuis les carreaux de vitres juſqu'aux plus grands trumeaux. Elles ſont moins blanches & peut-être moins bien polies que celles de Veniſe & de St-Gobin; mais nulle part on n'en a encore coulé d'auſſi grandes. L'opération du coulage s'y fait avec beaucoup de préciſion & d'enſemble. Monſeigneur Comte

Verrerie & fabrique de glaces.

d'Artois eut la curiosité d'y assister ; la glace qu'on y coula devant lui avoit, autant que je puis m'en souvenir, cent trente-trois pouces de long, sur soixante-cinq de large, & l'on m'a assuré qu'il y en avoit encore de plus grandes. On les dégrossit à mains d'hommes dans une longue galerie qui est attenante à la Fabrique, & il y a à un quart de lieue une machine que l'eau fait mouvoir, & où on acheve de les polir ; on les porte ensuite à Madrid pour les étamer. Le Roi consacre les plus belles à la parure de ses appartemens ; il en fait des cadeaux aux Cours qui ont des relations intimes avec lui. En 1783, S. M. C. en fit joindre quelques-unes aux présens qu'il envoyoit à la Porte Ottomane, avec laquelle elle venoit de conclure un traité. C'est une idée agréable pour un cosmopolite tolérant, de penser qu'en dépit des préjugés de religion & de politique qui divisoient autrefois les Nations, la main des Arts a établi entr'elles un échange de jouis-

ſances d'un bout de l'Europe à l'autre, & que les Beautés du Serrail ſe mirent dans les glaces coulées à Saint-Ildefonſe, tandis que les tapis de Turquie ſont foulés par des pieds François. Ce qui ſort d'ailleurs de la Manufacture de Saint-Ildefonſe eſt vendu, pour le compte du Roi, à Madrid & dans les Provinces; mais on ſent bien que ce profit eſt trop mince pour couvrir les frais d'un établiſſement auſſi conſidérable qui, le bois excepté, eſt éloigné de toutes les matieres premieres qu'il employe, qui eſt ſitué fort avant dans l'intérieur des terres, au ſein des montagnes, & loin de toute riviere navigable; auſſi doit-il être compté parmi ces fondations de luxe qui proſperent à l'ombre du Trône, & qui ajoutent à ſon éclat.

Séjour de Mgr. Comte d'Artois à Saint-Ildefonſe.

Je paſſai à Saint-Ildefonſe tout le tems que Monſeigneur Comte d'Artois y ſéjourna. Il parut, ainſi que toutes les perſonnes de ſa ſuite, bien ſenſibles à l'accueil qu'ils recevoient, & cette Cour,

un peu grave, se complut aussi à voir un des plus beaux ornemens de la nôtre se faire à son étiquette, à sa vie réglée & peu variée, rendre, avec l'empressement cordial d'un Neveu tendre & respectueux, des devoirs au Roi, son Oncle, partager quelquefois avec lui la pacifique récréation de la pêche & le plaisir de la chasse, qui, pour le Roi d'Espagne, n'est guères plus bruyant, & passer doucement le reste de son tems avec les Seigneurs aimables de sa suite, soit dans le Palais de S. M. C., soit à l'Hôtel de l'Ambassadeur de France. On remarqua aussi avec satisfaction la liaison intime qui se formoit entre deux augustes Princes, déjà rapprochés par le rang, & qui pour s'aimer n'avoient besoin que de se connoître; deux Princes dignes l'un de l'autre par leur franchise & leur loyauté, l'héritier du Trône d'Espagne, & le second appui de celui de France. Cette liaison qui portoit un reflet de bienveillance sur leurs entours, auroit suffi pour achever de détruire les préjugés

de Monſeigneur le Prince des Aſturies (ſi jamais il en eût) contre une Nation qui ne s'étoit pas encore préſentée à lui ſous des rapports auſſi favorables. D'après cet agréable échantillon, il a dû juger que notre écorce ſuperficielle & légere pouvoit cacher des qualités eſtimables, & que l'élégance de nos manieres n'excluoit aucune des vertus qui conquierent les cœurs, & font pardonner les graces. J'aime à me perſuader que cette entrevue, où de part & d'autre on a été à portée de s'apprécier, reſſerrera encore, pour le bonheur & la gloire de la Maiſon de Bourbon, les liens qui doivent unir ſes branches. On ne ſent peut-être pas aſſez combien les affections perſonnelles des êtres deſtinés à régner ou placés autour du Trône, influent ſur le deſtin des Nations. Combien de guerres ſanglantes auroient été prévenues, ſi les Souverains ou leurs entours, s'étoient connus autrement que ſous les rapports infideles de la poli-

Sa liaiſon avec Monſeigneur le Prince des Aſturies.

tique ? L'ambition, ce sentiment factice & violent, devant lequel fuit le bonheur qu'elle poursuit, céderoit sans doute à des sentimens plus doux, plus analogues à la bonté naturelle du cœur humain ; & les mouvemens de cette bienveillance universelle qui se perfectionne, qui se propage en s'exerçant, l'emporteroient souvent sur les froides combinaisons des Cabinets. Félicitons donc notre siecle philosophique, qui, en étendant le goût des voyages jusqu'aux Souverains, verra peu-à-peu s'évanouir les préjugés qui divisent les Cours & les Empires, & tarira peut-être la source des guerres, qui n'ont jamais été plus longues & plus acharnées qu'entre les Souverains qui ne se sont apperçus qu'à travers les prestiges d'une fausse gloire, & chez lesquels aucun rapprochement n'a tempéré l'âcreté des haines nationales.

Le séjour de Monseigneur Comte d'Artois à Saint-Ildefonse, qui a amené

& qui excusera cette digression, dura une quinzaine de jours; ce Prince se rendit ensuite à Madrid. Monseigneur le Duc de Bourbon arriva à Saint-Ildefonse le jour de son départ, & y passa vingt-quatre heures. Quoiqu'il y parut sous le nom du Comte de Dammartin, S. M. C. voulut qu'il y fut traité comme un Prince de sa Maison. Cet hommage rendu à son sang ne l'éblouit pas; il ne fut Bourbon que pour le Roi d'Espagne & sa famille. Pour tout le reste de sa Cour, il ne fut qu'un simple particulier dont les agrémens extérieurs, les manieres prévenantes & la modestie, séduisirent tous les cœurs. Il trouva encore Monseigneur Comte d'Artois à Madrid; ces deux Princes visiterent ensemble les curiosités de cette Capitale, assisterent au spectacle, à un combat de taureaux. Par-tout le peuple Castillan se porta en foule sur leurs pas; & il étoit facile de voir que la curiosité n'étoit pas le seul

Séjour de Mgr. Comte d'Artois & de Mgr, le Duc de Bourbon à Madrid.

motif de cet empressement de tous les sexes, de tous les âges & de toutes les classes. Je rapporterai à cette occasion une anecdote très-minutieuse en elle-même, mais qui servira à prouver avec quelle circonspection il faut juger une nation dont on ne connoît pas parfaitement les mœurs ni le langage. Quand les Princes eurent visité le Palais du Buen-Retiro, leurs conducteurs qui ne savoient que l'Espagnol, leur demanderent dans cette langue, s'ils vouloient aller voir *la China*. Quelques personnes de leur suite ne manquerent pas de croire qu'on leur demandoit s'ils alloient à la *Chine*, & rirent beaucoup de la question saugrenue. La vérité étoit cependant que ces bonnes gens leur proposoient d'aller voir la fabrique de *porcelaine*, qui se nomme en Espagnol *China*, à-peu-près comme on appellé *Batavia*, les étoffes qui viennent de la Colonie Hollandoise de ce nom, & *Bretagnes*, des toiles qui sont

fabriquées en Silefie. Que d'erreurs confignées dans les récits des voyageurs tiennent à de pareilles méprifes !

Mais laiffons partir Monfeigneur Comte d'Artois & M. le Comte de Dammartin pour le camp de St.-Roch, & revenons à Saint-Ildefonfe, dont les environs réclament encore un peu d'attention.

A un quart de lieue de cette Maifon Royale coule une petite riviere (l'Erefma), qui fert aux plaifirs innocens du Souverain, & réfléchit fouvent fon image. Il en a fait applanir les bords en trottoirs; ou lorfque le terrein l'a commandé, on y a pratiqué des efcaliers en gazon ou en pierres. Elle eft encaiffée entre deux piles de rochers, grouppés de la maniere la plus pittorefque. Ses eaux limpides coulent tantôt avec fracas fur des écueils, tantôt fe précipitent par des cafcades naturelles, tantôt forment des petits baffins tranquilles, qui fervent d'afyles aux truites, deftinées à paffer du ha-

Bords charmans de l'Erefma.

meçon de ſa Majeſté Catholique ſur ſa table. En quelques endroits de petites prairies ſéparent cette riviere des taillis de chênes verds, dont ce canton abonde. En d'autres les bouquets de ces arbriſſeaux s'élevent ſur la crête des rochers, ou ſe balancent ſur leurs pentes. Lecteur, ſi vous êtes jamais fixé pour quelque tems à Saint-Ildefonſe, & que cette morne magnificence qui préſide au ſéjour des Rois, vous ennuye, allez rêver ſur les rives de l'Ereſma, vous y trouverez un des plus jolis jardins Anglois que la nature ait tracés, vous ne regretterez pas celui où l'art a déployé tout ſon luxe un quart de lieue plus loin, & vous reviendrez plus content de vous-même, & moins deſireux de ces fauſſes jouiſſances, que le faſte procure à grand frais. La Cour d'Eſpagne vient une fois tous les ans effrayer les nayades de l'Ereſma, du fracas d'une battue générale. Le rendez-vous eſt ſur les bords de cette petite riviere, à une lieue du château de Saint-Ilde-

ſonſe. Quelques jours d'avance, des troupes de payſans ſont répandues dans les bois & ſur les côteaux circonvoiſins, & chaſſent devant eux le gibier qui y fourmille. L'enceinte dans laquelle il eſt circonſcrit, ſe reſſerre de plus en plus juſqu'à l'heure fixée pour la battue. C'eſt alors un ſpectacle vraiment piquant, de voir les daims & les cerfs s'écouler par pelottons de tous côtés, preſſentir le danger vers lequel on les pouſſe, revenir ſur leurs pas, eſſayer d'affronter la mouſqueterie roulante qui les menace parderriere; mais obéiſſant à leur frayeur, & trompés dans leurs tentatives, paſſer enfin en troupes ſerrées par le défilé fatal où le Roi & les Princes ſes enfans placés en embuſcade les attendent. Leur agilité devient alors leur derniere reſſource, & ſauve le plus grand nombre. Sur trois & quatre mille, & quelquefois plus qui ſont ainſi paſſés en revue, il en ſuccombe environ une centaine. Les uns tombent ſous le plomb meurtrier à l'endroit même

Battue générale.

où ils ſont atteints ; les autres portent plus loin le trait mortel, & vont cacher leur agonie au ſein des brouſſailles ; leurs corps encore palpitans ſont apportés & rangés ſur le champ de bataille. On en fait l'énumération avec une complaiſance cruelle, que ſe reprocheroit un philoſophe, & qu'on eſt convenu de pardonner aux chaſſeurs. Toute la Cour, & MM. les Ambaſſadeurs & Miniſtres étrangers, aſſiſtent ordinairement à ce ſpectacle, qui ſe répete à la fin du voyage de l'Eſcurial. Monſeigneur Comte d'Artois & M. le Comte de Dammartin y furent invités lorſqu'ils repaſſerent à leur retour du camp de Saint-Roch, & ils y figurerent comme acteurs. Ils auroient peut-être deſiré une victoire moins facile ſur les timides hôtes des bois, qu'ils ſont accoutumés à pourſuivre & non à maſſacrer de ſang froid ; mais les forêts de Compiegne & de Fontainebleau ne leur avoient jamais offert ces légions de troupes légeres, défilant devant eux par milliers,

& ce spectacle, unique peut-être en Europe, parut satisfaire leur curiosité.

Il est un autre endroit, où pendant le voyage de Saint-Ildefonse, le Roi Catholique va porter une fois la terreur & le fracas qui accompagnent les chasseurs. Ce sont les environs du Paular, Monastere de Chartreux, placé au pied & de l'autre côté des énormes montagnes qui dominent son château. Tout le reste de l'année c'est l'asyle de la paix & du silence. Le Paular, une des plus riches Chartreuses de l'Espagne, est situé dans un charmant vallon, arrosé par un gros ruisseau qui coule doucement entre de vastes prairies & au milieu des bosquets. Il fait aller un moulin à papier, dont le bruit est le seul que répetent les échos solitaires de ce canton. Un François (car où ne s'en trouve-t-il pas ?) dirige cette fabrique au profit des Chartreux, & semble avoir oublié dans ce coin du monde sa patrie, & presque sa propre langue. Nous nous reconnûmes un jour

Monastere du Paular.

par cette espece d'instinct qui rapproche deux concitoyens, qui d'abord s'expliquent par un sourire, dont bientôt leur langage commun devient l'interprête. J'avois été visiter la Chartreuse du Paular, & j'avois oublié de me munir de lettres pour le Prieur. Exclus de ce pieux asyle, j'expiois ma négligence en errant à l'aventure, sans gîte & sur-tout sans provisions, dans les environs du Monastere. Mon bon ange, où le génie de la Patrie, conduisit mes pas vers le moulin à papier: bien m'en prit. Le directeur de cette petite fabrique devina que j'étois François, m'accosta, m'offrit ses services. Son intercession m'ouvrit les portes du Couvent, & me valut des preuves de la générosité hospitaliere de ses silencieux habitans.

La Chartreuse du Paular n'a d'ailleurs de remarquable qu'un vaste cloître, où Vincent Carducho a peint les principaux événemens de la vie de Saint Bruno.

Je dois encore conduire le Lecteur au

château de *Rio-Frio*, situé à trois lieues de Saint-Ildefonse. Des troupes de cerfs errent dans les bois qui l'environnent. Ces animaux, qui sont d'ailleurs si faciles à effaroucher, y paroissoient vivre dans une sécurité dont les passans s'étonnent, & qui n'est troublée qu'une fois par an, lorsque le Roi d'Espagne les fait passer doucement en revue, & choisit à loisir ceux qu'il veut immoler. Le château de Rio-Frio est situé au milieu du terrein le plus aride. Il a été bâti par la Reine Isabelle Farnese. Après la mort de Philippe V, elle s'étoit retirée à St.-Ildefonse; pour tout le regne de Ferdinand VI, Fils de ce Monarque, mais d'un autre lit; & vouloit faire du château de Rio-Frio son dernier asyle. Pour qu'il lui retraçât le Palais neuf de Madrid, où ni elle ni son époux n'avoient eu la consolation d'habiter un seul jour, elle l'avoit fait construire sur le même modele, mais dans de moindres dimensions. Son propre Fils Charles III, ayant été appellé au Trône d'Es-

Château de Rio-Frio.

pagne par la mort de Ferdinand VI, ſes projets de retraite s'évanouirent, & le château de Rio-Frio fut abandonné avant même d'avoir été achevé.

Mais il eſt tems de quitter St.-Ildefonſe, & de prendre le chemin de l'Eſcurial. A trois quarts de lieue on paſſe l'Ereſma ſur un pont, & on arrive à Balſain, village ſitué dans un baſſin qu'ombragent de grands bois. Les Rois d'Eſpagne y avoient autrefois une maiſon de chaſſe, où Philippe V alloit quelquefois, & où il conçut le projet de bâtir Saint-Ildefonſe, dans ce canton ſauvage qui flattoit deux de ſes goûts, celui de la ſolitude & celui de la chaſſe. L'Ambaſſadeur de France, avant que le Roi d'Eſpagne lui eut fait bâtir une maiſon à Saint-Ildefonſe, habitoit ce vieux château. Dès qu'on l'a dépaſſé, on gravit péniblement pendant deux lieues la croupe des hautes montagnes qui ſéparent les deux Caſtilles. Le chemin eſt ombragé par de grands pins, dont le

Château de Balſain.

sommet se perd souvent dans les brouillards, qui s'élevent du sein des profondes vallées. L'air se refroidit insensiblement à mesure qu'on approche du sommet des montagnes ; & quand enfin on se trouve à la hauteur des sept pointes de rochers, qui de Saint-Ildefonse présentent l'aspect d'une immense muraille crénelée, une nouvelle décoration s'offre à l'œil du voyageur enchanté. Il plonge sur les vastes plaines de la nouvelle Castille, & apperçoit Madrid bien en deçà des bornes de l'horison, où sa vue s'égare au loin. C'est un autre pays, un autre ciel, une autre température. Souvent il laisse derriere lui les nuages amoncelés, auxquels les montagnes semblent servir de terme, & passe tout-à-coup dans l'air le plus serein. Les rayons du soleil perdus dans les brouillards épais qu'il vient de parcourir, embellissent & colorent les campagnes, sur lesquelles il domine. Bientôt il se précipite plutôt qu'il ne descend du haut de ce magni-

Chemin de Saint-Ildefonse à l'Escurial.

fique Belvedere, & au bout de deux lieues, il arrive au bourg de Guadarrama, que traverſe le grand chemin de Madrid à Paris. Il croiſe ce chemin pour ſuivre la route de l'Eſcurial, où la Cour va paſſer cinquante jours en quittant St.-Ildefonſe. Ce fameux Monaſtere eſt ſitué à mi-côte, ſur les revers de la chaîne des montagnes qui termine la vieille Caſtille. Le choix qu'a fait Philippe II de cette poſition eſcarpée & aride, peint bien le caractere ſombre & farouche que l'Hiſtoire prête à ce Prince. N'en diſons cependant point de mal. Les Eſpagnols même de nos jours, ne le livrent pas encore à l'animadverſion de la poſtérité, comme nous abandonnons notre Louis XI, avec lequel il eût plus d'un trait de reſſemblance. D'ailleurs il faut ſur-tout reſpecter ſa mémoire à l'approche de ce Couvent royal, où il n'eſt appellé que *notre ſaint Fondateur*, où repoſent ſes cendres, & où ſon image eſt vingt fois répétée. On fait

Premier aſpect de l'Eſcurial.





que ſa fondation fut la ſuite d'un vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint-Quentin, à laquelle cependant il n'aſſiſta pas. On ſait également qu'il le dédia à St.-Laurent, dont ce jour étoit la fête. Il porte en Eſpagnol le nom de ce Saint (San Lorenzo) & tout rappelle à l'Eſcurial l'inſtrument de ſon martyre. Non-ſeulement on le voit ſur les portes, ſur les fenêtres, ſur les autels, ſur les rituels, ſur les habits ſacerdotaux; mais l'édifice même de l'Eſcurial en a la forme. C'eſt un bâtiment quadrangulaire, dont la façade principale eſt tournée à l'occident, & adoſſée à une montagne; ſur le côté oppoſé qui fait face à Madrid, s'avance le manche écourté du gril renverſé; & ſes quatre pieds ſont figurés par les fleches de quatre petites tours quarrées qui ſurmontent les quatre angles. Je n'entreprendrai pas avec l'Abbé de Vayrac & Colmenar, l'énumération exagérée de toutes les portes, fenêtres, cours, &c.

Conſtruction du Monaſtere de l'Eſcurial.

de ce fameux Couvent. Sa maſſe a certainement quelque choſe d'impoſant, mais il ne remplit pas tout-à-fait l'idée qu'on en conçoit d'après ſa réputation. Sa forme n'a pas permis le déploiement qui en auroit fait valoir la vaſte étendue ; & ce n'eſt qu'après en avoir parcouru les nombreux dortoirs, après s'être égaré dans ſes cours, dans ſes eſcaliers & dans ſes corridors, que l'imagination complette ce que l'apparence n'a fait qu'ébaucher. Son architecture n'a rien de magnifique. Elle a bien plutôt la ſimplicité ſérieuſe qui convient à un Couvent, que le faſte qui annonce le ſéjour d'un grand Monarque. La ſeule façade de l'occident a un beau portail formé de groſſes colonnes d'ordre dorique à demi engagées dans la muraille, & de chaque côté deux grandes portes de belles dimenſions. Par ce portail on paſſe à une belle cour quarrée, au fond de laquelle eſt l'Egliſe. Cette entrée principale ne s'ouvre pour

les Rois d'Eſpagne & les Princes de leur Maiſon, que dans deux occaſions ſolemnelles. La premiere fois lorſqu'après leur naiſſance ils viennent à l'Eſcurial, & l'orſqu'on va dépoſer leurs dépouilles mortelles dans le caveau qui les attend. Là j'ai cru voir le double emblême des portes de la vie & de celles de l'éternité, qui, pour les enfans des Rois comme pour les plus vils mortels, ne s'ouvrent qu'une fois, & ſe referment ſur eux pour jamais.

De ce côté, la porte de l'Egliſe s'annonce par un beau péryſtile, dont la façade eſt ſurmontée par les ſtatues coloſſales de ſix Rois d'Iſraël, qui paroiſſent comme en équilibre ſur leurs maigres piédeſtaux. Ces ſix Rois ont eu part à la conſtruction ou à la réédification du temple de Jéruſalem, ainſi que l'indiquent les inſcriptions gravées ſur la baſe de leurs ſtatues. Les deux du milieu ſont David & Salomon, aux-

quels le ſculpteur a tâché de donner la reſſemblance de Charles-Quint, & Philippe II ſon Fils ; tant la flatterie a été dans tous les tems ingénieuſe à puiſer des hommages à toutes les ſources, & à ſe ſaiſir pour cela des plus légers rapports !

La façade du midi eſt toute nue ; mais elle a près de 300 fenêtres ſur quatre étages, en comptant le ſoubaſſement, qu'a néceſſité de ce côté l'inégalité du terrein. C'eſt ſur la façade oppoſée que ſont les deux grandes portes, par leſquelles on entre ordinairement. Tout l'édifice eſt bâti en pierres de taille d'une eſpece de granit bâtard, dont la teinte rembrunie par le tems, ajoute à l'auſtérité de ce monument. La cariere d'où on l'a tirée eſt dans le voiſinage de l'Eſcurial, & on aſſure que cette circonſtance eſt un des motifs qui ont décidé le choix de l'emplacement. Elle fournit des blocs ſi conſidérables, que trois

pierres ont ſuffi pour former le chambranle des plus grandes portes, & que chaque marche de l'eſcalier principal n'eſt compoſé que d'une ſeule.

Lorſque la Cour n'eſt pas à l'Eſcurial, ce n'eſt qu'un vaſte Couvent où habitent au large près de 200 Hyéronimites, ſous l'inſpection d'un Prieur. A l'arrivée de la Cour, le Couvent ſe transforme en Palais. Les Moines ſont relégués ſur les façades de l'occident & du midi, & les principales cellules deviennent les habitations de la Famille Royale, & des perſonnes des deux ſexes qui marchent à leur ſuite. Le Roi lui-même a la ſienne, dans l'eſpace reſſerré qui forme le manche du gril. Philippe II ſemble en avoir voulu faire un lieu de retraite, où la Grandeur ſouveraine vient ſe cacher à l'ombre des Autels, & ſe familiariſer avec le voiſinage de ſon tombeau; & ſes ſucceſſeurs, fideles à ce vœu d'humilité, ſe contentent encore de cette modeſte enceinte. Elle com-

munique par un escalier à l'Eglise & à la Sacristie, deux objets où tous les arts réunis ont déployé leur magnificence. L'Eglise a la forme d'une croix Grecque, surmontée d'un dôme. Tout le vaisseau pose sur des piliers peut-être un peu massifs, dans l'épaisseur desquels on a pratiqué des autels. Son architecture est simple, mais majestueuse. Sur les voûtes du dôme & de la nef, le pinceau magique de Luc Jordans, a peint à fresque plusieurs traits de l'Histoire Sainte, & quelques allégories religieuses. Le maître-Autel, auquel on monte par une vingtaine de marches, est formé par trois ordres d'architecture, placés les uns au-dessus des autres en forme de pyramide tronquée : on n'a rien épargné pour sa décoration. Son Tabernacle réunit la richesse & l'élégance. Ses colonnes sont des marbres les plus précieux : leurs interstices sont remplis par des tableaux de Lucas Cambiaso & de Peregrino Tibaldi. Et cependant

Eglise de l'Escurial.

Le maître-Autel & les deux mausolées qui l'accompagnent.

ſon enſemble a quelque choſe de meſquin qui contraſte avec la majeſté de l'édifice. Il eſt trop élevé pour ſa largeur, & paroît enchaſſé par force dans l'eſpace trop étroit qu'il occupe, comme s'il n'eut pas été fait pour l'Egliſe à laquelle il appartient. Mais ce qu'il a de véritablement beau, ce ſont les deux tombeaux qui l'accompagnent. Ils ſe marient parfaitement avec ſon premier ordre, qui eſt de colonnes doriques cannelées. C'eſt d'un côté celui de Charles-Quint, & de l'autre celui de Philippe II. Ces deux Souverains ſont à genoux, & ſemblent abaiſſer leur Majeſté devant le Roi des Rois. Ils occupent le devant d'une eſpece de chambre ouverte du côté de l'Autel, & revêtue intérieurement de marbre noir. Ces deux monumens ont quelque choſe de lugubre à la fois, & de pompeux. En les contemplant on ne peut ſe défendre d'une rêverie profonde ſur le néant des grandeurs humaines, & ſur l'abîme qui les

engloutit. Le calme qui regne autour d'eux ſemble être celui de la mort, contre laquelle les maîtres de la terre s'arment envain de l'orgueil des tombeaux; & ces réflexions deviennent encore plus profondes, quand on les applique à deux Souverains, qui pendant leur vie ont fatigué l'univers de leur ambition, & qu'on voit condamnés à un ſilence éternel par la ſeule loi à laquelle ils n'ont pu échapper.

Reliques & tableaux de l'Egliſe.

Les deux autels les plus voiſins du maître-Autel, celui de l'Annonciation & celui de S. Jérôme, offrent des beautés d'un autre genre qui ne ſont du reſſort que des dévots & des orfévres. Deux grandes portes, ſur leſquelles Lucas Cambiaſo a peint deux tableaux médiocres, s'ouvrent & laiſſent voir à l'œil ébloui des reliques ſans nombre, enchâſſées dans des vaſes, dans des caiſſes d'argent & de vermeil, & enrichies de pierres précieuſes. Les démonſtrateurs de ces riches cabinets font ſur-tout remarquer un grand S. Laurent d'argent maſſif, qui

porte ſur la poitrine quelques-unes des dépouilles de ce Martyr, que ſes diſciples ont dérobées aux flammes. L'Egliſe de l'Eſcurial offre auſſi de bons tableaux de quelques peintres du ſecond ordre, pluſieurs Apôtres de Navarrete, connu ſous le nom du Muet, la chûte des Anges, & le martyre de Ste. Urſule, de Peregrini Tibaldi. Mais c'eſt ſur-tout dans les deux ſacriſties que les chefs-d'œuvres de la peinture ſont répandus avec une profuſion capable de laſſer l'admiration même des connoiſſeurs. Dans la premiere, qui eſt peu éclairée, elle paye un tribut à trois Paul Veronéſe, un Titien, deux Tintoret, un Rubens & un Eſpagnolet. La ſacriſtie principale en contient un bien plus grand nombre, & ſeule ſuffiroit pour juſtifier la réputation dont jouit l'Eſcurial. Nous nous bornerons à indiquer les tableaux qui frapperont les yeux les moins accoutumés à juger les productions des Arts. Le plus apparent de tous, celui qui fait le plus

Tableaux de la Sacriſtie.

grand effet, eft le tableau de l'autel, qui eft de Claude Coello, peintre Portugais peu connu d'ailleurs; il retrace un fpectacle dont cette facriftie même a été le théâtre. Charles II, accompagné des Seigneurs de fa fuite, y eft repréfenté à genoux devant le faint-Sacrement que tient le Prieur du Monaftere; il y vient faire amende-honorable pour la profanation d'une hoftie lacérée par une main impie, & vengée par un miracle. Le recueillement du Monarque, l'air de componction qui y eft peint dans les traits & l'attitude du Prieur, & que partagent les Religieux qui l'affiftent, la maniere dont font grouppés fans confufion tant de perfonnages qui y ont trouvé place, forme de ce tableau l'enfemble le plus attachant; & quoiqu'il ne foit pas à beaucoup près le meilleur, il n'en eft pas qui laiffe une impreffion plus durable dans les cerveaux vulgaires. Les vrais connoiffeurs, & ceux qui fe laiffent éblouir par de grands noms, lui

préféreront une belle Vierge du Guide; deux tableaux de Vandyk, l'un la femme adultere comparoissant devant J. C., l'autre un S. Jérôme, nud jusqu'à la ceinture, & écrivant sous la dictée d'un joli ange, dont la fraîcheur fait le plus agréable contraste avec la teinte rembrunie des chairs du vieillard. Un très-grand tableau du Tintoret, où ce peintre s'est livré à toute la bisarrerie de son imagination, en représentant les détails de la Cène. Une assomption de la Vierge, d'Annibal Carrache; plusieurs tableaux du Titien, & deux sur-tout, bien frappans par la vérité du coloris, qui représentent, l'un S. Sébastien de grandeur naturelle, & l'autre J. C. interpellé par un Docteur de la loi; trois de Raphaël, dont l'un, nommé *la Perle*, à cause de son mérite supérieur, est une des saintes Familles de ce grand maître, où l'Enfant-Jesus a une grace, une vérité d'expression, une correction de dessin qui n'appartiennent qu'à lui; & l'autre est un

tableau de la Viſitation, où l'on ne peut trop admirer la modeſtie de la Vierge, ſon embarras, en paroiſſant devant Ste. Eliſabeth, avec les ſignes inattendus & déjà très-apparens de ſa fécondité. Des Auteurs moins connus ont auſſi contribué à la décoration de cette ſacriſtie. Nous n'en citerons que deux; le Chevalier Maxime & Romanelli. Le premier la beauté des formes du Guide dans le tableau où J. C. diſpute dans le temple avec les Prêtres de la loi, & l'on retrouve les graces, la ſuavité du pinceau de l'Albane dans celui où le ſecond a peint une Vierge aſſiſe, careſſée par l'Enfant-Jeſus & S. Jean-Baptiſte. Nous ne quitterons pas la ſacriſtie ſans faire mention d'une eſpece d'obéliſque en filigrane, chargé de pierres précieuſes, qui eſt caché derriere le beau tableau de Claude Coello, & qui ne ſe découvre que lorſqu'on célebre le miracle dont il retrace l'image. On ſuppoſe, ſans que nous le diſions, que

cette ſacriſtie contient dans de vaſtes tiroirs des ornemens ſacerdotaux de la plus grande richeſſe, des chandeliers, des vaſes ſacrés, &c. qui atteſtent la magnificence des Rois d'Eſpagne plus encore que leur piété.

On peut dire la même choſe du Panthéon, leur ſépulture, où l'on deſcend par une porte qui eſt dans le paſſage de l'Egliſe à la ſacriſtie. L'eſcalier qui y conduit eſt entierement revêtu en marbre, ainſi que le Panthéon lui-même. Il eſt diviſé en pluſieurs chambres qui ont chacune leur deſtination particuliere, & dont les portes répondent à l'eſcalier. L'une eſt ce qu'on appelle le *podridero* ou le *pourriſſoir* : c'eſt-là que les dépouilles mortelles des Rois & de leur famille ſont livrées aux premiers ravages de la corruption. Dans une autre on dépoſe les corps de tous les Princes & Princeſſes d'Eſpagne qui n'ont pas régné. C'eſt parmi cette auguſte & lugubre

Panthéon, ſépulture des Rois.

aſſemblée que le Duc de Vendôme eſt placé comme M. de Turenne l'eſt à Saint-Denis, au milieu des ombres de nos Rois. Bien des gens croyent encore que le premier de ces Généraux avoit été inhumé dans la bourgade du royaume de Valence, où il mourut. Je m'en ſuis aſſuré, par le procès-verbal même de la réception de ſon corps dans ce Monaſtere, & j'ai ſu qu'il arriva à l'Eſcurial le 9 Septembre 1712; qu'il y fut reçu par Mylord Cotron, Capitaine des Gardes de Philippe V, & par le Comte de Las Torres; que d'abord on le dépoſa dans le Panthéon vieux, d'où il fut enſuite transféré dans celui des Princes. Le véritable Panthéon ne ſert de dernier aſyle qu'aux Rois & aux Reines d'Eſpagne. Il ſemble qu'ils aient voulu venger la mort qui met tous les rangs de niveau, en faiſant ſurvivre à eux-mêmes leur prééminence excluſive. Qui pourroit ſe défendre d'un mouvement

de

de terreur religieuſe en deſcendant dans ce caveau, où la grandeur terraſſée ſemble vouloir encore lutter contre le néant? Un jour foible éclaire à regret cette froide demeure : on y ſupplée par un luſtre ſuperbe ſuſpendu au faîte de la coupole, & qu'on n'allume que dans des occaſions extraordinaires; hors ces cas, un flambeau guide les curieux au milieu de ce ſénat immobile & muet de Souverains & de Souveraines. A ſa lueur incertaine, on découvre vis-à-vis de la porte d'entrée, un Autel & un Crucifix de marbre noir ſur un fond de porphyre. Tout le reſte répond à cette morne magnificence. Des deux côtés de l'Autel ſont diſtribuées par trois étages & en différens compartimens, formés par de beaux pilaſtres de marbre cannelés, les caiſſes qui contiennent les corps des Rois & des Reines : elles ſont de bronze & d'une forme noble & ſimple. Le Panthéon n'eſt pas encore rempli

à beaucoup près; mais les caiſſes vuides ſont toutes prêtes à s'entr'ouvrir pour recevoir leurs dépôts. Leçon ſalutaire & terrible, que les Rois ont bien voulu recevoir de la main hardie d'un Architecte.

Philippe II repoſe dans le tombeau le plus élevé de la premiere diviſion. C'eſt lui qui jetta les fondemens du Panthéon ; mais il ne fut achevé que par Philippe IV, ainſi que l'apprend l'inſcription qu'on lit au-deſſus de la porte intérieure de l'eſcalier. Il n'a encore été ouvert qu'à deux Souverains de la Maiſon de Bourbon, le jeune Roi Louis I qui monta ſur le Trône en 1721, & mourut la même année, & la Reine Amélie, femme du Roi actuel; comme ſi les cendres de deux dynaſties, ſi long-tems diviſées par des intérêts politiques, répugnoient encore à s'unir dans la pouſſiere des tombeaux. Philippe V & ſa femme ſont enterrés à Saint-Ildefonſe.

Ferdinand VI & la Reine Barbe ſon épouſe à Madrid, dans un Couvent qu'ils ont fondés.

On n'appliquera pas à ce temple de la mort ce vers connu ;

Le tems qui détruit tout en affermit les murs.

les ravages du tems ſecondés par l'humidité, n'ont pas reſpecté la dureté du marbre ; & l'on peut y venir prendre une double leçon & ſur la fragilité de l'homme, a quelque haut rang qu'il ſoit élevé, & ſur celle de ſes ouvrages, que, dans ſon orgueil, il oſe conſacrer à l'immortalité.

Le Chœur des Moines de l'Eſcurial eſt au-deſſus de la grande porte de l'Égliſe, & vis-à-vis le maître-Autel. Des peintures à freſque, relatives à Saint Laurent & à Saint Jérôme, décorent ſes murailles. Son pupitre, malgré l'énormité de ſa maſſe, tourne ſur un pivot avec une facilité ſurprenante. Derriere le Chœur on va admirer un chef-d'œuvre de ſculpture ; c'eſt un

Chœur des Moines.

Christ en marbre, de grandeur naturelle: il est de la main de ce Benvenuto-Cinelli, par qui le Connétable de Bourbon fut tué sur les murs de Rome.

Aux deux côtés du Chœur commence une galerie, qui regne le long de deux faces de l'Eglise, & communique par quatre portes au premier étage du Monastere: elle est coupée par plusieurs travées, du haut desquelles on assiste à l'Office Divin. C'est-là que souvent j'ai été me pénétrer de ces sentimens profonds, qui s'emparent de l'ame des moins dévots à l'aspect imposant d'un temple.

Réflexions que fait naître l'aspect de l'Eglise de l'Escurial.

Celui de l'Escurial prête plus qu'aucun autre à ces méditations. Sa masse, dont la solidité a déja survécu près de deux siecles, & en survivra vingt autres à son Fondateur, endormi dans son enceinte, le souvenir de ce Monarque impérieux qui depuis long-tems n'y reçoit plus d'autre tribut que des prieres funebres, & dont on croit voir errer l'ombre dans ce sombre monument de

ſa frayeur & de ſa piété, le bruit de cent voix qui en font retentir les voûtes des louanges de l'Eternel ; tout y porte l'ame à ce morne recueillement, auquel elle ſe complaît mille fois davantage, qu'aux vaines diſſipations du monde. Vous qui jettez malgré vous quelques regards d'envie ſur ſes grandeurs paſſageres, & voudriez vous guérir de cette ambition inquiette qui empoiſonne vos jours, & peut les rendre coupables, accourez ici, venez y rêver ; vous ſentirez votre cœur s'attendrir, votre raiſon ſe fortifier, vos yeux ſe mouiller de larmes, & vous ſortirez de ce lieu plus réſignés à votre ſort, plus humains, plus heureux.

Mais achevons de parcourir les autres beautés que renferme le Monaſtere de l'Eſcurial. En ſortant de la galerie qui regne ſur deux des côtés de l'Egliſe pour aller aux appartemens de la Famille Royale, on traverſe un long corridor remarquable par les peintures à freſque

Salle des des Batailles.

de ses murailles. On l'appelle *la salle des Batailles*, parce que ces peintures représentent une partie de celles des anciens Espagnols contre les Mores. La perspective y est mal observée ; mais la vérité des attitudes, l'exactitude des costumes, la vivacité des couleurs, en font un objet d'admiration pour les connoisseurs.

Nous ne parlons ni d'une petite Chapelle attenante au Chœur, où l'on voit un grand tableau de Saint Ferdinand, ouvrage principal de Luc Jordans, & quelques autres tableaux médiocres, ni de plusieurs autres endroits qui en renferment. *L'art d'ennuyer c'est celui de tout dire.* Mais nous ne devons pas nous dispenser de faire remarquer à nos lecteurs, les deux grands cloîtres, celui d'en-bas & celui d'en-haut ; leur pavé de marbre, leurs vastes dimensions. Les peintures à fresque du cloître d'en-bas sont peut-être un peu plus exaltées qu'elles ne le méritent. Si vous y cher-

Peintures à fresque du grand cloître.

chez les effets de la perſpective, un brillant coloris, vous ſerez trompé dans votre attente ; mais ſi vous aimez des têtes pleines d'expreſſion, ces formes grandes & vigoureuſes de l'école d'où eſt ſorti Michel-Ange, vous viendrez plus d'une fois paſſer en revue les principaux traits de la vie du Sauveur, peints en figures preſque coloſſales, par Peregrin Tibaldi, autour de ce cloître.

On y arrive par des corridors étroits & obſcurs. Le défaut le plus ſaillant dans l'architecture de l'Eſcurial, c'eſt qu'en général les objets principaux ne ſont pas à leur place pour faire effet. Le portail ne ſe rencontre que par haſard ; le grand eſcalier n'eſt annoncé par rien, on eſt au bas qu'on ne l'a pas encore apperçu. Il y a une fort belle cour intérieure, ornée de deux rangs d'arcades d'une architecture ſimple & noble ; ſon centre eſt occupé par un petit temple circulaire à quatre portes, dont les entre-colonnes répondent à quatre baſ-

ſins de pierres, dont chacun eſt pour-ainſi-dire ſous la protection d'un évangéliſte. C'eſt peut-être le morceau le plus régulier qu'il y ait à l'Eſcurial : mais il ſemble qu'on ait voulu le dérober aux regards des curieux ; on ne l'apperçoit qu'en ouvrant les fenêtres des deux grands cloîtres auxquels il ſert de noyau ; encore, en le voyant, doute-t-on ſi c'eſt une cour ou un jardin, car elle eſt diviſée en quatre compartimens plantés & deſſinés comme un parterre.

Le grand cloître d'en-bas qui a la vue ſur cette cour, a quatre portes principales ; deux communiquent à l'Egliſe & à la ſacriſtie. Par une troiſieme on entre dans la Salle capitulaire qui contient pluſieurs Titien, un Velaſqués, repréſentant les enfans de Jacob qui lui apportent les vêtemens enſanglantés de leur frere Joſeph ; tableau d'un grand effet pour la perſpective, pour la correction du deſſin, mais dans lequel on deſireroit plus de nobleſſe ; une Vierge de Raphaël,

Tableaux de la ſalle capitulaire.

un S. Jérôme du Guerchin, un couronnement d'épines de Vandyk, trois tableaux de Rubens, trois de l'Espagnolet, &c. Mais ce qu'on admirera surtout dans la Salle capitulaire, ce sont trois chefs-d'œuvres du Guide; savoir, deux têtes pleines d'une expression céleste, l'une de S. Pierre, l'autre de S. Paul, & une Vierge assise, devant laquelle l'Enfant-Jesus est debout dans une attitude noble & pensive, qui annonce que ce n'est pas un enfant ordinaire. La quatrieme porte qui répond au grand cloître d'en-bas, est celle de l'ancienne Eglise du Monastere. On y trouve aussi des tableaux dignes d'attention; plusieurs du Titien, entr'autres celui du maître-Autel qui représente le martyre de S. Laurent; trois de l'Espagnolet, remarquables par la beauté du coloris; & un de Raphaël, qui l'emporte sur tous ceux que contient l'Escurial, par la sagesse de la composition, la beauté & la noblesse des formes, la correction du

Tableaux de l'ancienne Eglise.

deſſin, & tout ce qui caractériſe le talent inimitable de ce grand peintre. J'ai vu des connoiſſeurs reſter en extaſe, & pleurer d'admiration devant ce chef-d'œuvre ſublime, ſans que cette impreſſion délicieuſe ait été troublée par une réflexion aſſez naturelle ſur la réunion biſarre des perſonnages qui y figurent; car on y trouve raſſemblés la Vierge, l'Enfant-Jeſus, S. Jérôme en habit de Cardinal, qui leur lit la bible, au moment où l'ange Raphaël conduit aux pieds du divin grouppe le jeune Tobie qui vient d'un air timide, lui faire hommage de ſon poiſſon. Cette derniere circonſtance a fait donner au tableau le nom de la *Madonna dèl Pez*. On ne conçoit pas comment le génie du ſage Raphaël a pu s'aſſervir à cette étrange compoſition qui, ſans doute, lui aura été preſcrite, & comment l'exécution ne s'eſt pas reſſentie de cette entrave. Si ſon goût exquis n'a pas été révolté par une diſſonance qui choque

Fameux tableau de la Madonna del Pez.

le goût le moins délicat, que deviennent les régles de l'art & les préceptes de la raiſon? Et comment, après un tel exemple, ne ſeroit-on pas tenté de les regarder comme des chaînes que le génie, dans ſes élans, peut ſecouer impunément? Ne juſtifie-t-il pas tout ce que l'extravagance des artiſtes ou biſarres, ou ignorans, a oſé déployer ſur la toile, les uns en armant d'un fuſil Abraham prêt à immoler Iſaac, les autres en repréſentant la Vierge avec un chapelet à la main, d'autres en plaçant notre artillerie moderne dans le combat de ſatan avec les anges.

Grand cloître d'en-haut.

Sortons de l'ancienne Egliſe de l'Eſcurial, où l'on oublieroit facilement devant la Madonna del Pez, que ce Monaſtere contient encore d'autres objets dignes de l'attention des curieux; & après avoir été admirer la ſuperbe Cêne du Titien, qui occupe toute la largeur du réfectoire des Moines, montons au grand cloître d'en-haut, dont

les murailles ſont auſſi tapiſſées de tableaux. Il y en a pluſieurs qui ne ſont que médiocres; mais on en verra avec plaiſir quelques-uns de Luc Jordans, deux ou trois de l'Eſpagnolet, & un de ce Navarrete, connu ſous le nom du Muet, & que Philippe II appelloit le Titien de l'Eſpagne. L'eſcalier qui conduit du cloître inférieur à celui d'en-haut, ne doit pas être paſſé ſous ſilence. Les quatre côtés de ſa friſe & ſon plafond ſont peints à freſque par Jordans, qui y repréſente les détails de la bataille de Saint-Quentin, l'accompliſſement du vœu de Philippe II, & l'arrivée de ce Monarque à la cour céleſte.

Grand eſcalier.

Bibliotheque.

Au premier repos de cet eſcalier, on trouve des petits cloîtres qui conduiſent à la Bibliotheque de l'Eſcurial, moins remarquable par le nombre de ſes livres que par leur choix, & ſur-tout par la quantité de manuſcrits Arabes & Grecs qu'elle contient. Tous les Arts ont concouru à ſa décoration; & ſi elle a un

défaut, c'eſt peut-être qu'elle eſt trop ornée. La peinture s'eſt emparée de tout l'eſpace que n'occupent pas les livres : ſon plafond qui eſt voûté, eſt ſurchargé d'arabeſques & de figures la plupart coloſſales. Tibaldi, le maître de Michel-Ange, y a déployé la vigueur ſouvent exagérée de ſon pinceau ; ſes attitudes forcées reſſemblent à des contorſions ; ſes formes, à force d'être grandes, ſont giganteſques & preſque monſtrueuſes ; ce qui nuit à l'effet de l'enſemble, en rapetiſſant le beau vaiſſeau de la Bibliotheque, & en écraſant ſes autres décorations. Les tablettes qui contiennent les livres, & qui ſont de bois précieux ſculpté avec ſoin, paroiſſent meſquines au-deſſous des coloſſes de Tibaldi. Il regne au-deſſus d'elles des peintures à freſque de Barthelemi Carducho, qui perdent auſſi à ce rapprochement ; elles rappellent des traits de l'Hiſtoire ſainte ou profane, qui ſont relatifs à la ſcience dont les tablettes inférieures offrent les

ouvrages. Ainſi, le Concile de Nicée eſt repréſenté au-deſſus des livres qui traitent de la Théologie; la mort d'Archimede au ſiege de Syracuſe, indique ceux qui ont rapport aux Mathématiques : le plaidoyer de Cicéron, en faveur de Rabirius, les ouvrages relatifs à l'éloquence du Barreau, &c.

Bibliotheque.

Le milieu de la Bibliotheque eſt occupé par des globes & des tables : ſur l'une d'elles eſt une petite ſtatue équeſtre de Philippe IV; ſur l'autre un petit temple d'argent maſſif, orné de lapis-lazzuli & de pierres précieuſes. Tout à l'entour ſont rangés tous les aïeux de la Reine Anne de Neubourg, femme de Charles ſecond, juſqu'à Charlemagne, qui eſt placé au centre du temple.

Dans les intervalles des tablettes, on remarque les portraits de Charles-Quint & des trois Philippes, ſes ſucceſſeurs ſur le Trône d'Eſpagne. Philoſophes qui, après m'avoir lu, viſiterez cette Bibliotheque, arrêtez-vous à celui de Philippe

II, peint avec une grande vérité par Pantoja de la Cruz; contemplez sa physionomie grave & austere, & vous lirez l'abrégé de l'histoire de son regne; mais ne communiquez pas le résultat de vos réflexions aux Religieux qui vous accompagneront; ce seroit mal reconnoître l'accueil obligeant que vous recevrez d'eux. Si vous aviez apporté à l'Escurial des préjugés contre les Espagnols en général, & contre les Moines en particulier, vous les déposeriez à coup sûr après avoir passé un quart-d'heure avec les Hyéronimites de ce Monastere; vous seriez convaincus que sous le manteau & même sous le froc Espagnol, se cachent souvent plus de prévenance, plus de complaisance, plus de véritable bonté, que n'en promet l'élégance de nos formes Françoises. J'en appelle à deux Professeurs Danois qui, amenés il y a quelques années à l'Escurial pour y faire des recherches savantes, furent accueillis par ces Religieux, malgré la différence

de mœurs, de langage & sur-tout de religion, mieux peut-être qu'ils ne l'eussent été à l'université de Coppenhague. On les logea dans le Couvent; on y pourvut à tous leurs besoins, avec toutes les recherches de l'hospitalité la plus généreuse. Tous les trésors de la Bibliotheque leur furent ouverts, & ils passerent deux mois à feuilleter & à extraire tous les manuscrits qui tenterent leur curiosité. Ils ont emporté dans leur Patrie des cœurs pénétrés de reconnoissance, & des porte-feuilles enrichis des fruits de cette laborieuse retraite.

La générosité obligeante qu'ils éprouverent en cette occasion est d'autant plus remarquable, que les manuscrits qu'on leur livroit ne sont encore connus du public que par des extraits qu'en a donnés un savant Moine, nommé Cassiri. Ils composent deux Volumes in-folio, mais sont bien loin de remplir la tâche immense que s'étoit prescrite ce Religieux. Elle a été confiée, après lui, à un

un des Peres Hyéronimites de l'Efcurial, & les favans attendent avec impatience le réfultat de fon travail.

La Bibliotheque de l'Efcurial eft ouverte foir & matin pendant le féjour de la cour, & les bibliothécaires ne refufent des livres à perfonne.

Les manufcrits ne fe confervent pas dans la grande Bibliotheque qui s'ouvre à tout venant, mais dans une grande falle toujours fermée, qui eft précifément au-deffus, & où l'on relégue tous les livres profcrits par l'orthodoxie efpagnole. Autour de cette falle font fufpendus les portraits d'une grande partie des Efpagnols qui fe font diftingués dans les Sciences & dans les Lettres, & qui font beaucoup plus nombreux que ne le croit notre légéreté dédaigneufe.

Elle trouveroit à s'exercer dans la Bibliotheque de l'Efcurial à l'afpect de fes livres placés à rebours, de maniere que leur tranche eft tournée en dehors, & contient leur infcription en longueur.

Ma méthode, fur-tout en voyageant, eft de ne jamais affeoir mon jugement fur de fimples apparences. J'ai demandé la raifon de cet ufage; on m'a répondu qu'*Arias Montanus*, favant Efpagnol du feizieme fiecle, dont la bibliotheque avoit fervi comme de noyau à celle de l'Efcurial, avoit tous fes livres pofés & infcrits de cette maniere, qui, apparemment, lui avoit paru plus commode; qu'il avoit lui-même établi fa méthode à l'Efcurial; & que depuis, pour qu'il y eût de l'uniformité, on l'avoit fuivie à l'égard des autres livres. Cette explication ne prouve au moins que la bifarrerie d'un feul homme, & que l'attachement commun à prefque tous, aux ufages qu'on trouve établis, fur-tout quand ils font en eux-mêmes à-peu-près indifférens.

Revenons au grand & bel efcalier qui conduit au grand cloître d'en-haut: il communique au Chœur des Religieux dont nous avons parlé, & à une petite

ſalle capitulaire qu'on traverſe pour deſcendre à l'appartement du Roi. Ceux dont l'admiration n'a pas été laſſée par les chefs-d'œuvres qu'ils viennent de parcourir, s'arrêteront en paſſant devant une Annonciation de Paul Veronéſe, devant une Nativité du Tintoret, devant une deſcente de Croix & une Sainte Marguerite, effrayée à l'apparition d'un dragon, deux tableaux du Titien; mais ſur-tout devant un autre du même maître, qui eſt appellé *la gloire du Titien*, ſoit à cauſe de ſon excellence, ſoit parce qu'il repréſente Charles-Quint & Philippe II, admis à la gloire céleſte en préſence des principaux patriarches de l'ancienne loi, repréſentés avec les attributs qui les caractériſent, & groupés d'une maniere admirable des deux côtés & ſur le devant du tableau.

Un petit cabinet attenant à cette ſalle contient pluſieurs reliques, une des urnes miraculeuſes des nôces de Cana,

un vieux manuſcrit de la vie de Sainte Thérefe, écrite par elle-même, &c.

On trouve enſuite l'eſcalier qui conduit à l'appartement du Roi. Avant d'y arriver, on traverſe une eſpece de corridor tapiſſé de tableaux. Les principaux ſont une deſcente de Croix, production précieuſe du pinceau de l'Eſpagnolet; & un grand tableau repréſentant Loth & ſes filles, qu'on ſeroit tenté d'attribuer au Guide, & qu'on croit être du Chevalier Maxime. Quel que ſoit ſon auteur, c'eſt un tableau des plus frappans qu'il y ait à l'Eſcurial. Dans un recoin du même corridor, il y en a pluſieurs autres dignes d'attention; mais ſur-tout un petit chef-d'œuvre de Rubens, où pluſieurs Martyrs, & ſur-tout Saint Laurent & St. Sixte ſont grouppés dans des attitudes ſuppliantes autour du Trône de la Vierge. Je ne finirois pas ſi je voulois indiquer tout ce que l'Eſcurial contient de curieux dans ce genre. J'en ai peut-être déja trop dit, & pour

ceux qui ne le verront jamais, & pour ceux qui le connoissent aussi-bien que moi. Quant à ceux qui pourroient desirer une nomenclature bien plus détaillée des curiosités de ce Monastere, qu'on a appellé la huitieme merveille du monde, ils pourront consulter la description in-folio qui en a été donnée par le Pere Ximenez, un des Religieux qui existent encore, & les Voyages d'Espagne de l'Abbé Pons, citoyen éclairé & amateur des beaux-Arts, qui a consacré un volume entier à cette description. Ce que j'en ai dit, suffit de reste pour apprendre à mes Lecteurs étrangers, que c'est surtout la riche collection de tableaux qui justifie la réputation de l'Escurial, & que si les mains augustes, dont la dévotion l'a embelli, le dépouilloient de cette partie de sa richesse, si la Cour n'y venoit pas porter tous les ans le faste qui l'accompagne, l'Escurial ne seroit plus qu'un vaste couvent, im-

posant par sa masse & sa solidité, comme il y en a peut-être vingt dans la chrétienté.

La terrasse étroite qui regne sur deux de ses côtés, & du haut de laquelle on domine vers l'orient sur un horison très-étendu à la vérité, mais peu varié, ne suffiroit pas pour le tirer de cette classe. l'Abbé de Vayrac & Colmenar parlent avec emphase de son parc immense. Pour moi, je n'ai vu dans ses environs que des bois peu touffus, hérissés de petits rochers, entrecoupés de prairies rarement verdoyantes, peuplés d'une quantité innombrable de daims. Il résulte peut-être de cet ensemble un effet plus pittoresque, moins monotone, plus attachant que celui que produisent de grandes allées à perte de vue, les étoiles, les obélisques qu'on admire dans les forêts des Souverains en France, en Allemagne, &c. mais aussi on n'y trouve rien qui porte ce caractere de

grandeur & de magnificence, qu'on s'attend à trouver autour des habitations royales.

De la terraſſe du Couvent on deſcend par des eſcaliers percés dans ſon épaiſſeur, à un jardin qui n'eſt ni grand, ni décoré, ni même cultivé avec ſoin. Au bout de cette terraſſe, du côté de l'occident, eſt un appentis qui tient au grand édifice, mais qui eſt d'un goût d'architecture tout-à-fait différent. C'eſt peut-être la ſeule partie de l'Eſcurial où l'on remarque une véritable élégance. Il communique par un corridor qui conduit à un bâtiment neuf, parallele à la façade principale du Couvent, & deſtiné au logement de la Maiſon des Infants. Maiſon des Infants.

Ce bâtiment, placé immédiatement au pied des montagnes qui ombragent l'Eſcurial, & dans la direction des vents qui s'engouffrent dans leurs gorges, contribuent un peu à en tempérer la violence; ce qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit en-

core très-ſenſible, ſur-tout dans la ſaiſon que la Cour paſſe à l'Eſcurial. Ils ſont d'autant plus incommodes, qu'ils courent le long de la façade du nord, & balayent avec impétuoſité la place oblongue qui ſépare cette façade des habitations deſtinées aux Miniſtres & à une partie des bureaux, & qu'on eſt obligé de traverſer pour aller du Couvent au village. Si l'on veut en croire les relations exagérées qu'on fait aux étrangers, non-ſeulement ces vents déchaînés arrêtent les paſſans dans leur marche, les font chanceler & quelquefois les terraſſent, mais encore ils s'attaquent aux voitures ſtationnées devant le palais, les ébranlent & les font changer de place, au grand étonnement de leurs conducteurs. C'eſt pour parer à cet inconvénient, & rendre moins orageuſe la communication du Couvent au reſte du village, qu'on a pratiqué, il y a quelques années, un corridor ſouterrein & voûté en pierres de taille, qui ſuit toute la

Corridor ſouterrein.

largeur de la place oblongue qu'on appelle *Lonja*. A l'abri de ce toît impénétrable, & digne de la magnificence royale, ceux qui vont au palais peuvent braver en tout tems la fureur des élémens, & se rire des vents qui mugissent sur leurs têtes. L'idée en fut donnée, & on en attribue tout l'honneur à M. de Massones, qui est mort p[illegible] après son exécution, & que nous avions vu Ambassadeur en France avant M. le Marquis de Grimaldi.

Environs du Monastere.

La situation de l'Escurial rend pénibles les promenades de ses environs; cependant, entre la façade du midi & une haute montagne qui lui oppose sa croupe boisée & escarpée, il regne un vallon où l'on peut s'égarer avec plaisir. Son terrein inégal offre à chaque instant de nouveaux points de vue, & favorise la pente rapide de plusieurs ruisseaux qui serpentent à travers les taillis, se perdent & reparoissent. Une douce mélancolie s'empare de celui qui vient prêter

l'oreille à leur murmure lointain qui se marie au frémissement des arbres que l'aquilon caresse plus souvent que le zéphyr, au mugissement sourd des cerfs & des daims qui, pendant la saison de leurs amours, errent avec inquiétude sous ces ombrages. Ce vallon se prolonge par une pente douce, depuis le cazin de l'Infant Don Gabriel, jusqu'à celui du Prince des Asturies. Ce sont deux petites maisons, placées chacune à moins d'un quart de lieue de l'Escurial, qui servent à ces deux Princes de rendez-vous pour leur innocentes parties de plaisir. Ils les ont décorées intérieurement avec une recherche que leur extérieur modeste n'annonce pas. Celle sur-tout du Prince des Asturies contient, dans un très-petit espace, tout ce que la sculpture, la dorure, la menuiserie & la serrurerie offrent de plus riche & de mieux fini; ce Prince y a même rassemblé un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns, par leurs dimensions

Petite maison de Mgr. le Prince des Asturies.

& leur ſujet, pourroient être mieux placés que dans ce joli réduit où l'aimable volupté ſembleroit devoir être logée excluſivement : elle s'effarouche à l'aſpect de ces vaſtes tableaux où Luc Jordans a déployé ſon imagination féconde, & ſur-tout de ces grandes têtes d'Apôtres, triſtes chefs-d'œuvres de l'Eſpagnolet, dont le pinceau grave ſemble n'être que du reſſort de la pénitence. Elle n'eſt pas même à ſon aiſe devant pluſieurs Vierges du Murillo, malgré la douceur ingénue de leurs traits, & le coloris ſuave & brillant qui caractériſe les productions de ce peintre aimable. Mais, ſans doute, ces grands tableaux ne ſont-là que juſqu'à ce que le Prince des Aſturies les ait logés d'une maniere plus convenable à leur dignité. Après leur départ, il en reſtera encore aſſez pour compléter l'embelliſſement de ce petit palais abrégé; car on y trouve de jolis payſages & autres tableaux plus analogues à ſa deſti-

nation : quelques copies en miniature des chefs-d'œuvres qui font à Madrid y ont auffi trouvé place, ainfi que deux marines de Vernet, dont le Roi fit préfent, il y a quelques années, à fon Alteffe Royale. Nous avons dit autre part que ce Prince, amateur & protecteur des Arts, conçut à cette occafion le projet d'avoir un cabinet peint en entier de la main de Vernet, & ce cabinet eft un de ceux de la petite maifon dont nous parlons. Chacun de fes panneaux eft un tableau entier ; l'un repréfente une mer violemment agitée ; l'autre le calme d'un beau clair de lune ; le troifieme un incendie pendant la nuit : d'autres tableaux beaucoup plus petits occupent les intervalles étroits que forment la porte & la fenêtre. On admire dans tous ce qui caractérife le talent inimitable de Vernet, & fi la poftérité ignore leur date, elle les croira de fon meilleur tems, quoiqu'ils lui aient été commandés il y a quatre ou cinq ans.

On regrette ſeulement que les trois tableaux principaux ſoient placés trop bas & trop près, pour être à leur véritable point de vue, ſans qu'on ſorte du cabinet qui les contient.

Petite maiſon de Mgr. l'Infant Don Gabriel.

La petite maiſon de l'Infant Don Gabriel eſt moins étendue & un peu moins ornée que celle du Prince des Aſturies, ſon frere; mais elle pourroit être l'objet des mêmes obſervations. On y voit trois ou quatre chefs-d'œuvres de l'Eſpagnolet, & ſur-tout un S. Pierre plein d'expreſſion & de vérité, qu'on aimeroit encore mieux admirer ailleurs. Mais, qui oſeroit en bannir deux têtes, l'une du Correge & l'autre du Murillo, raviſſantes toutes deux par leur grace & leur douceur? L'Infant Don Gabriel, qui joint les lumieres d'un connoiſſeur au zele d'un amateur, qui, non content d'encourager les Arts, les cultive lui-même, a tapiſſé de deſſins des plus grands maîtres un des cabinets de cette petite maiſon.

Mais il eſt tems de dire adieu aux

montagnes & aux rochers de l'Escurial, & de conduire le Lecteur à Madrid par une des plus belles routes, mais à travers le pays le plus triste & le plus aride peut-être qu'il y ait en Europe. A la descente du côteau, sur lequel est le Monastere, on entre cependant dans une petite forêt de frênes clair-semés, qui offre des points de vue agréables. On aime à y voir paître pêle-mêle, au milieu des chevaux & des bœufs, de nombreux troupeaux de daims que le bruit des voitures distrait à peine. On croiroit que leur sécurité est raisonnée, & qu'ils disent aux passans : Nous sommes bien timides, mais nous ne vous craignons pas ; une main toute-puissante veille sur notre conservation. Ils ne plaisent pas moins lorsque, sur une fausse alarme, ils défilent en bondissant sur leurs pieds élastiques devant les voyageurs, auxquels ils semblent proposer un défi à la course. A travers les frênes, on apperçoit quelques étangs, dont les

Chemin de l'Escurial à Madrid.

bords agreſtes appellent les rêveries. Un peu plus loin une maiſon ſolitaire offre un aſyle & un point de ralliement aux promeneurs égarés. C'eſt la ferme des Moines de l'Eſcurial qui viennent quelquefois s'y retirer pendant les chaleurs de l'été. Elle a la ſimplicité qui convient à leur état, & rien n'y annonce l'opulence dont ils jouiſſent : car ce Monaſtere eſt un des plus riches de l'Eſpagne. Un calcul dont je ne crois pas pouvoir ſuſpecter l'exactitude, porte ſon revenu annuel au-delà de 700,000 livres.

Après avoir quitté la forêt de frênes, on ne voit plus d'arbres juſqu'aux approches du Manzanares. Cette très-petite riviere coule à quelque diſtance & au bas des hauteurs ſur leſquelles Madrid eſt ſitué. Elle eſt preſque toujours aſſez baſſe pour que les voitures la paſſent à gué. Elle a cependant deux grands ponts, celui de Ségovie & celui de Tolede. Ce dernier conſtruit par Philippe II, qui avoit le goût de l'oſtenta-

tion, a une longueur & une largeur ſi peu proportionnées au volume du Manzanares, qu'on a dit gaiment qu'*à ce beau pont il ne manquoit qu'une riviere.* En parcourant l'Eſpagne, on en rencontre pluſieurs autres, ſur leſquels on pourroit faire la même plaiſanterie ; mais elle ne tient pas contre la réflexion ſuivante. Elle eſt de M. Silhouette, qui, avant de parvenir au Miniſtere, avoit voyagé en Eſpagne ; & qui ayant été choqué comme bien d'autres, de cette diſproportion apparente, en avoit de bonne-foi cherché la cauſe. L'Eſpagne eſt coupée, dans preſque tous les ſens, par de groſſes chaînes de montagnes, dont les ſommets, malgré la chaleur du climat, ſont ſouvent couverts de neige. Les ruiſſeaux & petites rivieres qui découlent de leurs flancs, ont habituellement un petit volume d'eau, parce que la ſéchereſſe eſt fréquente dans les provinces qu'ils parcourent ; mais lorſque des pluies abondantes, ou

Ponts ſur le Manzanares.

la



n y arrive du côté de l'Escurial. Après
voir passé le Manzanares, on parcourt
ne partie du beau chemin planté d'ar-
bres, qui conduit de cette capitale au
Pardo, maison royale où la Cour est éta-

qui découlent de leurs flancs, ont habituellement un petit volume d'eau, parce que la ſéchereſſe eſt fréquente dans les provinces qu'ils parcourent; mais lorſque des pluies abondantes, ou la

la fonte subite des neiges viennent à grossir ce volume, le lit de ces rivieres s'étend d'autant plus qu'il est moins profond, & qu'elles charient beaucoup de sable; & c'est d'après ces cas, quoique rares, qu'on a calculé les dimensions de leurs ponts. On leur a donné de la solidité pour obvier aux crues subites, & beaucoup de longueur pour que les débordemens ne les rendissent pas insuffisans. Il ne faut pas taxer d'ineptie des générations, des nations entieres, parce qu'on ne peut d'abord se rendre raison de certains usages, de certains établissemens. Combien de choses ridicules au premier coup-d'œil, ne paroissent plus que raisonnables après un peu d'examen!

Madrid s'annonce assez bien quand on y arrive du côté de l'Escurial. Après avoir passé le Manzanares, on parcourt une partie du beau chemin planté d'arbres, qui conduit de cette capitale au Pardo, maison royale où la Cour est éta-

blie depuis le 7 Janvier jusqu'à la semaine-sainte, mais qui d'ailleurs n'a absolument rien de remarquable. On côtoye pendant quelque tems le Manzanares, & on a sur la rive opposée une ancienne maison de plaisance des Rois d'Espagne, dont les grands arbres corrigent un peu la nudité de l'horizon. C'est la *Casa del Campo*, que fréquentoient beaucoup les derniers Rois de la dynastie Autrichienne, mais qui a été un peu négligée par ceux de la Maison de Bourbon. La porte de San-Vicente, par laquelle on entre, est neuve & d'assez bon goût. On monte ensuite péniblement jusqu'au Palais, qui, isolé sur une éminence, sans terrasse, sans parc, sans jardin, a plutôt l'apparence d'une citadelle, que celle de l'habitation d'un des plus puissans Monarques du monde. Mais il est bien vengé de cette premiere impression, quand on s'en approche, & qu'on en parcourt l'intérieur. Il a une forme à-peu-près quarrée, & au milieu une vaste

Premier aspect du Palais de Madrid.

cour, autour de laquelle regnent de larges portiques. Les bureaux, les logemens des principales personnes attachées à la Cour, occupent le rez-de chaussée. On monte au premier étage par un bel escalier de marbre, dont la pente est peut-être trop douce. La cage de l'escalier est décorée de ce que la sculpture & l'architecture offrent de plus riche. On passe ensuite aux appartemens du Roi, qui sont taillés dans les plus magnifiques dimensions. La salle où est le Trône, & qu'on appelle *Sallon de los Reynos*, peut encore être admirée après la Galerie de Versailles. Un Vénitien nommé Tiepolo, a peint à fresque sur son plafond, les différens costumes de la vaste Monarchie Espagnole; espece de décoration qui ne peut appartenir qu'au Palais du Souverain des Espagnes. De beaux vases, de petites statues, des bustes antiques, sont distribués sur toutes les tables. Tout le reste de l'ameublement appartient à l'Espagne.

Appartemens du Palais de Madrid.

Les glaces d'une grandeur unique, peut-être en Europe, ont été coulées à St.-Ildefonse, ainsi que les prétendus verres de Boheme des croisées. Les tapisseries, les figures dessinées d'après de bons tableaux, ont été fabriquées dans une manufacture, située à la porte de Madrid. Les carrieres inépuisables & variées de la péninsule, ont fourni le marbre des tables & des lambris. Les appartemens attenans à cette galerie, ne sont pas moins riches dans leur ameublement. Le plus voisin est celui où le Roi dîne. Le fameux Mengs en peignant dans son plafond les dieux & les déesses de l'Olympe, y a déployé ce coloris brillant & suave, ces formes singulierement gracieuses, qui le mettent pour l'exécution à côté des plus grands peintres de l'Italie. Pendant l'été, on substitue aux tapisseries de cet appartement les portraits en grand de Philippe II, Philippe III, sa femme, Philippe IV, du Comte Duc d'Olivarez, tous cinq à cheval, tous

cinq peints par Velaſqués; & ceux de Philippe V & de la Reine Iſabelle Farnéſe, ſa ſeconde femme, par Charles Vanloo. Il ne faut pas être connoiſſeur pour être frappé de l'étonnante ſupériorité des premiers ſur ceux-ci. On admire ſur-tout les belles formes du cheval de Philippe IV, ſon à-plomb, la vie qui ſemble animer tout ſon corps. L'appartement ſuivant eſt celui où le Roi donne ſes audiences. Le plafond, qui repréſente l'apothéoſe d'Hercule, eſt auſſi peint par Mengs. Ce peintre charmant, dont les enfans & les femmes ſont des modeles de graces & de délicateſſe, ne réuſſit pas également à peindre les hommes. Pour les rendre nerveux, il exagère un peu leurs formes, & les fait paroître un peu lourds. Son dernier tableau, celui auquel il travailloit encore à Rome lorſque la mort l'enleva aux beaux-Arts & à ſes amis, a été placé dans le même appartement; c'eſt une Annonciation. La Vierge a une

Tableaux de Mengs.

expreſſion admirable de douceur & de modeſtie ; le Correge & l'Albane n'ont rien fait, je crois, de plus gracieux. Quelques-uns des anges qui ſoutiennent le Pere éternel ne ſont pas moins agréables. Mais on voudroit à l'ange Gabriel une phyſionomie & une attitude plus analogues à ſon meſſage ; le Pere éternel n'a pas non plus cette nobleſſe ſur-humaine que le Guide, ou Paul Véronèſe lui auroient donnée. En revanche, on admire de lui, ſans reſtriction, dans la même ſalle, un grand tableau ſous verre : c'eſt une Adoration des bergers, où hommes, femmes, enfans, tout eſt également gracieux, fini, plein d'expreſſion. Ses ouvrages ſont la principale décoration de la chambre à coucher du Roi ; il ſemble que ce Monarque ait voulu marquer la protection ſignalée qu'il a accordée à ce grand peintre, en s'entourant de ſes productions. Toutes celles qu'on y voit ont du mérite ſans doute, mais elles ſont éclipſées par une deſ-

cente de croix qui, au jugement des connoiſſeurs, eſt ſon chef-d'œuvre. On ne peut ſe laſſer de contempler la douleur profonde & tendre à la fois de S. Jean, dont les yeux fatigués de pleurer, ſemblent annoncer que la ſource des larmes eſt tarie; l'attitude ſublime de la Vierge qui, dans ſa déſolation, n'attend plus de ſoulagement que du Ciel; l'affliction plus douce, mais non moins attendriſſante de la Madeleine, qui conſerve ſes charmes au milieu de cette douleur générale qu'elle partage. J'ai entendu critiquer ſouvent la couleur des chairs du Sauveur : *Ce Chriſt ſemble être de pierre*, diſoit-on. Je l'avois cru juſqu'au jour où, accompagnant des étrangers qui adopterent cette critique, j'entendis l'un d'eux s'extaſier ſur la vérité de ces chairs mortes : *Sans doute*, diſoit-il à demi-voix, *ce peintre a vu beaucoup de cadavres pour avoir pu les imiter ſi bien.* Nous nous retournâmes : l'auteur de la réflexion étoit un habile

Chirurgien, qui jusqu'alors n'avoit rien dit. Les critiques se tûrent; & nous nous rappellâmes le mot, *non sutor ultra crepidam.* Je n'arrêterai pas mes Lecteurs à chacun des tableaux que renferme le palais de Madrid, il y auroit de quoi écrire un volume en ne s'arrêtant même qu'aux principaux; mais j'ai cru que les ouvrages de Mengs, qui ne sont gueres connus hors de l'Espagne & de Rome, méritoient une pause & une exception. Je me bornerai à leur indiquer un cabinet tout revêtu en porcelaine; ouvrage plus singulier qu'agréable, que les *Cicerone* de Madrid veulent faire admirer, & sur lequel le parti le plus prudent est de garder le silence. Passons à d'autres appartemens où l'admiration n'a pas besoin d'être provoquée. La chambre, qui de la salle du Trône conduit à l'habitation de Monseigneur & de Madame la Princesse des Asturies, est, pour-ainsi-dire, fatiguée de tous les chefs-d'œuvres qui l'assiegent. Parmi plus

Autres tableaux des Appartemens du Palais.

de douze tableaux capitaux du Titien, elle diſtinguera Vénus bandant les yeux à l'Amour ; Vénus à ſa toilette, dont l'image eſt à demi répétée dans une glace ; un Siſiphe, un Prométhée, & ſur-tout le tableau d'Adam & Eve, qui a pour pendant la copie que Rubens n'a pas dédaigné d'en faire ; enfin, pluſieurs têtes d'une vérité d'expreſſion & de coloris qui n'appartient qu'au Titien. On voit encore avec plaiſir dans la même chambre, deux tableaux de Paul Véronèſe, pluſieurs de Baſſan, une Judith du Tintoret. La chambre ſuivante en contient quelques-uns de Luc Jordans, parmi leſquels on remarque ſur-tout un Séneque mourant ; trois ou quatre de l'école de Rubens ; & de l'Eſpagnolet, Iſaac béniſſant Jacob, qu'il prend pour Eſaü. La ſalle à manger de Monſeigneur le Prince des Aſturies eſt également tapiſſée de tableaux ; on y en remarque pluſieurs de Murillo & de l'Eſpagnolet, quelques-uns du Titien, deux de Teniers ; mais

pardessus tout, deux chefs-d'œuvres de Velasqués, l'un qui représente la forge de Vulcain, & l'autre un général Espagnol, auquel on remet les clefs d'une ville. Dans les appartemens adjacens, parmi une foule de tableaux des plus grands maîtres, on distingue une adoration des Rois de Rubens, & un portement de croix de Raphaël, qui seuls valent une riche collection. Dans le premier, Rubens a déployé toute la magie de son pinceau, toute la richesse de ses draperies, toute la magnificence de sa composition. Qui ne sera frappé sur-tout de la noblesse, de la grandeur de l'un des Rois? On diroit à son port, à son attitude, à son cortege, qu'il est revêtu des pouvoirs de l'univers pour aller féliciter son divin auteur d'un événement qui intéresse tout le genre-humain; il semble commander à la fois le respect, l'admiration & la dévotion. Le tableau de Raphaël inspire des sentimens plus doux & non moins profonds. Le Sauveur du

Un de Rubens.

Un de Raphaël.

monde ſuccombant ſous le poids de ſa croix, plus que ſous celui de ſa douleur, conſervant, au milieu des bourreaux qui le traînent & le maltraitent, une réſignation, une ſérénité qui déſarmeroit la cruauté même, moins occupé de ſes propres ſouffrances que de la conſolation de ſa mere éplorée qui cherche à fléchir les bourreaux, & des femmes ſuppliantes qui s'attendriſſent ſur ſon ſort. Cette conception ſublime pénetre les ames les plus froides des vérités auguſtes de la religion, & la prêche d'une maniere bien plus éloquente qu'elle ne l'a jamais été par les Orateurs ſacrés. L'impreſſion qui réſulte de ces deux grandes compoſitions, rend preſqu'inſenſible à pluſieurs autres tableaux voiſins, où les Titien, les Vandyk & Raphaël lui-même, ont déployé des idées moins grandes, quoique plus gracieuſes. On doit cependant payer un tribut d'admiration à deux petits chefs-d'œuvres du Correge, dont l'un repréſente le Sauveur dans le jardin

des Olives, & l'autre la Ste. Vierge, habillant l'Enfant-Jeſus. Paſſons aux appartemens de Madame l'Infante, fille du Roi, où des tableaux d'un autre genre attendent une autre eſpece d'hommage.

Singulier tableau du Pouſſin.

Dans une premiere ſalle on en voit un où Luc Jordans, imitant la maniere de Rubens, nous offre ce peintre lui-même occupé du portrait d'une Princeſſe; pluſieurs tableaux voluptueux de ce maître de l'école Flamande, un combat de gladiateurs où l'on reconnoît la vigueur du pinceau de Lanfranc; mais ſur-tout un tableau capital du Pouſſin, dont le ſujet contraſte d'une maniere ſinguliere avec les pieux chefs-d'œuvres que nous venons d'admirer: c'eſt un chœur de danſe formé par une troupe de Nymphes autour de la ſtatue du Dieu des Jardins; la variété de leurs attitudes, toutes expreſſives, toutes gracieuſes, leurs tailles ſveltes, la beauté de leurs formes, tout y reſpire les plaiſirs de la jeuneſſe & de l'amour; quelques-unes entourent de

guirlandes la ſtatue du Dieu laſcif, d'autres..... Mais tirons le rideau de la pudeur ſur cette partie du tableau, que la modeſtie du peintre a placée exprès dans l'ombre. Les ſalles voiſines ſont remplies de tableaux d'un moindre mérite, ſi l'on en excepte une grande compoſition de Paul Véronèſe, & un tableau de Lanfranc, dont les figures, un peu grimacées, n'empêchent pas de reconnoître la touche vigoureuſe & énergique de ce peintre. La ſalle à manger de Madame l'Infante eſt extrêmement décorée par le pinceau inépuiſable de Luc Jordans, dont la fécondité étonne d'abord, & finit par fatiguer. Dans un cabinet attenant à cette ſalle, on voit encore quelques tableaux de Rubens; car ce peintre, qui a fait deux voyages en Eſpagne, y a laiſſé, plus qu'en aucun autre endroit peut-être, des productions de ſon pinceau auſſi facile que brillant. On y admire encore un des excellens portraits qu'ait jamais fait le

Titien; c'est celui de Charles-Quint, peint jusqu'au-dessous du genou. Il a été gravé depuis peu par un jeune Graveur de Madrid, nommé Selena, qui donne beaucoup d'espérances.

Les appartemens des Infants ne contiennent pas un moindre nombre d'excellens tableaux que ceux que nous venons de parcourir; on y en admire sur-tout quelques-uns de Murillo, plusieurs de Rubens, pleins de feu & d'expression. Mais je me borne, de peur de fatiguer mes Lecteurs d'une stérile énumération qui ne feroit que leur donner des regrets; il suffit de les assurer, d'après l'opinion de ceux qui ont vu les diverses collections des Souverains de l'Europe, qu'il n'en est aucune qui l'emporte sur celle du palais de Madrid, quant au choix & quant au nombre. On y trouve à la vérité très-peu de tableaux de notre école, mais les chefs-d'œuvres de celles d'Italie, de Flandre & d'Espagne, y abondent: ceux de cette derniere sur-tout, moins connue que les

Ecole Espagnole.

deux autres, & qui ne mérite pas moins de l'être, sont dignes de toute l'attention des connoisseurs ; elle n'excelle peut-être pas par la noblesse des formes ni par la grace, mais quand on a vu les productions de l'Espagnolet, de Velasqués & de Murillo, tant à Madrid qu'à l'Escurial, on est obligé de convenir que l'école Espagnole ne le cede à aucune autre pour la correction du dessin, l'art de la perspective, la sagesse de la composition, & sur-tout la fraîcheur des carnations. La Chapelle du Palais ne contient dans ce genre rien de bien remarquable ; mais elle est d'ailleurs riche & belle dans ses proportions ; & ce qui contribue sur-tout à la magnificence de sa décoration, ce sont seize grandes colonnes de marbre noir qui occupent toute sa hauteur jusqu'à la frise : on regrette seulement que pour en avoir ce nombre, on ait scié perpendiculairement les huit blocs qu'on avoit en entier. Cependant, comme par leur

Chapelle du Palais.

poſition elles ne devoient pas être iſolées, on les a appliquées à la muraille, où il ſemble qu'elles ſoient à demi engagées.

Réédification du Palais de Madrid.

Le Palais de Madrid eſt entierement neuf. Celui qu'habitoit d'abord Philippe V ayant été brûlé, ce Monarque voulut qu'il fût rebâti ſur le même emplacement. Un Architecte Piémontois lui préſenta un plan des plus magnifiques, dont on peut voir le modele en petit dans une maiſon voiſine. Philippe V fut effrayé de la dépenſe qu'entraîneroit l'exécution de ce plan, & en adopta un plus ſimple. Ce qui doit donner des regrets ſur cette détermination, c'eſt que ce Palais, tel qu'il eſt, a coûté tout autant qu'auroit coûté celui de l'Architecte Piémontois, encore n'eſt-il pas fini; & lorſque je quittai l'Eſpagne, on y ajoutoit deux aîles qui lui donneront une forme plus impoſante, mais qui maſqueront ſa façade principale, de maniere qu'elle ne ſera acceſſible que du côté d'une très-

grande

grande place qu'on ne pourra rendre réguliere que par beaucoup de dépenſe. A l'extrémité de cette place eſt ſitué un grand édifice très-peu apparent, qui contient une collection aſſez curieuſe d'armes anciennes & étrangeres, rangées avec beaucoup d'ordre & conſervées avec un grand ſoin. On l'appelle l'*Armeria*, ou l'Arſenal. Ce qu'elle offre de plus remarquable n'eſt ni les damas enrichis de pierreries, ni les armures complettes de quelques Rois d'Eſpagne, ni même celle de S. Ferdinand, mais celles des anciens guerriers Américains. On ne manque pas de faire au voyageur, qu'on n'admet dans cette ſalle que par une permiſſion du Grand-Écuyer, l'énumération complette de toutes ces *curioſités* ; & fût-il François, on ne lui fait pas grace de l'épée que portoit François I à la bataille de Pavie. Philippe V ni Ferdinand VI n'ont habité le Palais neuf de Madrid; Charles III lui-même n'eſt venu s'y établir que quelques années après ſon arrivée Arſenal.

en Espagne. Ces trois Monarques ont été jusques-là comme relégués dans celui dont s'étoient contentés ceux de la dynastie Autrichienne, du fond duquel Philippe II s'efforçoit de bouleverser l'Europe, d'où Philippe IV voyoit tranquillement démembrer sa vaste Monarchie, où le foible Charles II apprenoit que les Puissances de l'Europe la partageoient d'avance comme un héritage vacant, où la fameuse Princesse des Ursins faisoit jouer & repoussoit les intrigues dont elle finit par être la victime; enfin, d'où Philippe V envoyoit des armées en Italie pour y conquérir le Parmesan & le Royaume de Naples, & où il mourut.... Je veux parler du Palais que les étrangers connoissent sous le nom du *Buen-Retiro*. Il est situé sur une éminence, à l'autre extrémité de la ville. Jamais habitation royale n'eut moins l'apparence d'un Palais : c'est un composé informe de pieces de rapport qui, d'aucun côté, ne forme un ensemble imposant;

Description du Buen-Retiro.

il contient cependant une longue suite d'appartemens, qu'on pourroit rendre logeables à peu de frais. Les jardins sur lesquels ils ont la vue, sont négligés. Le manque d'eau, la nature du terrein les rendent même peu susceptibles d'embellissemens. On y voit encore quelques statues dignes de l'attention des curieux; celle de Charles-Quint foulant aux pieds un monstre que l'on croit être l'emblême de l'hérésie; mais sur-tout une statue équestre de Philippe IV, modelée par un habile Sculpteur Florentin. Le Palais du Retiro renfermoit aussi un grand nombre de tableaux de prix : on en a transféré la meilleure partie au Palais neuf. On y trouve cependant encore des morceaux précieux; quelques Rubens, plusieurs Jordans, beaucoup de portraits de Princes & Princesses des deux dernieres dynasties. La piece la plus remarquable, est celle qu'on nomme le *Cason*, ce n'est pas à cause des dorures massives dont elle est

ſurchargée, mais parce que tous les panneaux du balcon intérieur, qui regne ſur ſes quatre côtés, ſont peints à freſque, de la main ſi féconde de Luc Jordans. Son plafond eſt ſur-tout un des chefs-d'œuvres de ce peintre dans ce genre. Il repréſente d'une maniere allégorique l'inſtitution de la Toiſon d'Or. Nous n'indiquerons plus aux Lecteurs que deux tableaux de ce Palais.

Tableau de la famille de Philippe V. L'un eſt Philippe V, aſſis à côté de ſa Femme Iſabelle Farneſe, & entouré de toute ſa famille des deux ſexes. On oublie le Monarque; on ne voit plus que le bon pere de famille. C'eſt un ſpectacle attachant que d'y trouver réunis dans un même cadre tant de Princes & de Princeſſes, qui ont influé ſur le deſtin de l'Europe, & qui, dépoſant l'éclat de la Majeſté, ſemblent n'être occupés que du bonheur de ſe voir raſſemblés. Charles Vanloo a peut-être eu tort d'y déployer trop de magnificence dans la décoration du Sallon. Les figures

de son tableau pâlissent sous le coloris trop brillant de l'ameublement. L'autre est bien moins remarquable par le mérite de la composition, que par la scène qu'il retrace. C'est une représentation fidele de *l'autodafé* solemnel, qui se tint en 1680, sur la Plaza Mayor de Madrid, en présence de toute la Cour de Charles II : elle équivaut à une description exacte de cette fête, la derniere de ce genre qui ait été célébrée en Espagne. On y voit les balcons surchargés de spectateurs, que la dévotion y conduisit autant que la curiosité. On y voit le fatal tribunal exhaussé sur le milieu de la place. Les Juges y attendent leurs victimes, qui pâles & défigurées, revêtues des funestes emblêmes du supplice qui leur est préparé, vont entendre leur sentence. Les unes reçoivent les dernieres exhortations des Moines qui les assistent, d'autres trébuchent & s'évanouissent sur les marches du Tribunal. Toutes portent l'em-

Tableau du dernier autodafé solemnel.

preinte de la terreur bien plus que celle du repentir. Une foule de réflexions aſſiegent l'ame attriſtée du ſpectateur : je les paſſe ſous ſilence, parce que je me ſuis interdit les déclamations. Détournons nos regards de ces objets affligeans, pour les porter dans le temple de Thalie. Le Théâtre du Buen-Retiro eſt encore parfaitement conſervé : la ſalle eſt petite, mais deſſinée avec art. Le théâtre qui eſt vaſte, s'ouvre dans le fond ſur les jardins du Palais, avec leſquels il eſt de niveau, ce qui favoriſoit ſouvent la magie théâtrale ; en étendant la perſpective à perte de vue, en permettant le déploiement des corps de troupes, & même quelquefois la marche de la cavalerie. Toutes ces illuſions ſe ſont évanouies ; la ſalle eſt déſerte ; ſes décorations dorment aujourd'hui couvertes de pouſſiere : & ce théâtre qui, ſous le regne de Ferdinand VI, retentiſſoit des voix les plus harmonieuſes, eſt condamné à un morne

Salle de théâtre du Buen-Retiro.

ſilence, qui depuis vingt-cinq ans, n'a été interrompu qu'une fois, à l'occaſion du mariage de Madame la Princeſſe des Aſturies. Ainſi les Cours changent de face, ſelon les goûts du Souverain. Celle de Ferdinand VI, brillante & avide de fêtes, avoit naturaliſé en Eſpagne les féeries des théâtres de l'Italie, ſous la direction du Muſicien Farinelli, qui dut à ſes talens une faveur ſignalée, dont perſonne ne murmura, parce que perſonne n'en ſouffrit, parce qu'il en uſa avec modeſtie, & n'en abuſa jamais. Sous Charles III, Euterpe & Terpſicore ont perdu leur ſceptre : le Monarque plus ſimple, plus uniforme dans ſes goûts, inſenſible aux plaiſirs profanes, les a bannis de ſon ſéjour, & ſe borne à protéger les arts muets, les ſciences & les vertus; & ſa faveur encore mieux placée que celle de ſon prédéceſſeur, ne peut ni irriter les envieux, ni ſcandaliſer les foibles.

Les jardins du Buen-Retiro ſont à

préſent une promenade ouverte en tout tems au public. Le Monarque actuel a établi dans leur intérieur une fabrique de porcelaine, dont l'entrée eſt juſqu'à préſent interdite à tout le monde. On veut ſans doute que ſes eſſais ſe perfectionnent dans le ſilence, avant de les expoſer aux regards des curieux. Ses productions ne peuvent encore ſe voir que dans les Palais du Souverain, ou dans quelques Cours d'Italie, auxquelles il les envoie en préſens. On travaille dans le même édifice à certains ouvrages de marquetterie, qui ſont encore peu connus en Europe. J'y pénétrai un jour, ſous les auſpices d'un étranger diſtingué, en faveur duquel le Roi avoit levé la prohibition rigoureuſe, qui en exclut tout le monde. Je fus témoin de la patience & de l'adreſſe avec leſquelles on taille & on rapproche divers petits morceaux de marbre coloré, pour en former des tableaux aſſez compliqués, qui en faiſant à-peu-près le même effet

Manufacture de porcelaine.

que la peinture, ont sur elle l'avantage de braver par leur couleur immortelles les ravages du tems, qui n'épargnent pas les plus belles productions de cet art. Les jardins du Retiro sont d'ailleurs peu ornés, & presque abandonnés. En revanche Charles III en a fort embelli les environs. Cet ancien Palais domine sur une promenade, fameuse depuis long-tems dans les romans & les comédies des Espagnols : elle l'étoit alors assez gratuitement. Le lieu étoit peu de chose en lui-même : il n'avoit de prix que par ce qu'on y faisoit. Là, sans doute, on se concertoit pour tromper la vigilance d'une mere, ou la jalousie d'un mari. Là, peut-être, les courtisans échappés aux yeux du Monarque & de ses entours, venoient ou épier un rival, ou préparer un complot, ou déconcerter une brigue. La proximité du Palais, l'obscurité, l'inégalité même du terrein, tout y favorisoit les intrigues ; tout fai-

Promenade du Prado.

ſoit du Prado un rendez-vous égalemment précieux à l'ambition, à la malignité & ſur-tout à l'amour : l'on y paroiſſoit rarement ſans quelque deſſein ſiniſtre, ou ſans courir quelque danger; mais Charles III en l'applaniſſant, en le plantant d'arbres, en éclairant ſes avenues, en l'ornant de ſtatues & de fontaines, en pourvoyant à ſon arroſement, en a fait une promenade ſuperbe, qu'on peut fréquenter dans toutes les ſaiſons avec plaiſir & avec ſécurité. Elle forme, l'eſpace de près d'une demilieue, une partie de l'enceinte intérieure de la ville. Pluſieurs des rues principales viennent s'y perdre. Celle d'Alcala, une des plus larges de l'Europe, la croiſe pour aller, le long des jardins du Retiro, aboutir à la porte de ce nom, un des beaux monumens de la capitale, élevé par le Roi actuel en 1778. C'eſt-là que tous les citoyens viennent de toutes parts, à pied ou en voiture, ſe réunir, & reſpirer à l'ombre de lon-

gues allées, un air rafraichi par les eaux jailliſſantes des fontaines, embaumé par les exhalaiſons des fleurs. Le concours des promeneurs y eſt quelquefois prodigieux. J'y ai vu juſqu'à quatre ou cinq cens carroſſes défilant dans le plus grand ordre, au milieu d'une foule innombrable de piétons; ſpectacle qui annonce à la fois une grande opulence & une grande population, mais où l'on deſireroit un meilleur goût dans la plupart des équipages, & plus de diverſité pour la vue. Au lieu de cette bigarrure de vêtemens & de coëffures qui, dans les autres lieux publics de l'Europe, jette une variété ſans laquelle il n'y a point de plaiſir; on ne voit au Prado que des femmes uniformément vêtues, couvertes de grands voiles noirs ou blancs, qui dérobent une partie de leurs traits; que des hommes enveloppés dans leurs vaſtes manteaux de couleur ſombre pour la plupart; enſorte que ce Prado, tout beau qu'il eſt, ſemble être par excel-

lence le théâtre de la gravité Castillane.

Jardin Botanique.

Ce qui n'ajoute pas peu à l'embellissement de cette promenade, c'est le jardin Botanique ; il étoit auparavant sur le chemin qui de Madrid conduit au château du Pardo. Charles III, depuis quelques années, lui a créé un emplacement sur un des côtés du Prado, & l'a fait entourer d'une enceinte peu élevée qui le décore sans le cacher aux regards. Ce Monarque travaille à le rendre une des plus précieuses collections de ce genre, en mettant à contribution tout le regne végétal de ses vastes Etats, dont on a dit depuis long-tems que jamais le soleil ne cessoit d'en éclairer une partie, & qui, dans une telle diversité de terreins & de climats, doivent produire eux seuls tout ce que le sein de la terre recele d'arbres, d'arbustes & de plantes.

Rêverie de l'Auteur pour l'embellissement du Prado.

En promenant mes rêveries sur le Prado, je me suis plu souvent à donner à cette idée tout le développement dont elle est susceptible ; je l'étendois à tout le regne

animal; je donnois à tout l'emplacement que le jardin Botanique laiſſe encore vacant le long de cette promenade, une deſtination, unique ſans doute en Europe, & que le ſeul Monarque des Eſpagnes ſeroit à même de remplir. Je le diviſois en autant de compartimens que ce Souverain a de peuplades principales ſous ſa domination; j'y établiſſois une famille de Péruviens, une de Mexicains, de Californiens, de Louiſianois, d'habitans du Paraguay, de Buenos-Ayres, de la côte de Caracas, d'Inſulaires de Porto-Ricco, de Cuba, des Canaries & des Philippines. Là, chacune conſerveroit le vêtement, le coſtume, la maniere de vivre de ſon pays; elle y conſtruiroit de modeſtes habitations modelées ſur celles qu'elle auroit quittées; elle y cultiveroit les plantes ſur leſquelles ſes yeux ſe feroient ouverts pour la premiere fois; & entourée de ces douces illuſions, elle ſe croiroit encore dans ſa patrie. Là, on

verroit le Mexicain, à l'ombre de son nopal, le secouer & recueillir la précieuse dépouille qui colore nos vêtemens Européens. L'habitant de Guatimala cultiveroit son indigo; celui du Paraguay l'herbe qui fait sa principale richesse; celui de Soconusco tenteroit de naturaliser son excellent cacao sous un ciel étranger. On verroit le Péruvien accompagné du docile animal qui partage ses travaux, le nourrit & l'habille, & l'Insulaire de Luçon s'essayer aux diverses cultures qui l'occupoient dans son isle. Ainsi, le fier habitant de la Métropole, sans sortir de sa capitale, passeroit en revue, comme sur une carte topographique, toutes les Colonies auxquelles son Souverain donne des loix. Le Colon transplanté s'accoutumeroit à un exil que tout concourroit à adoucir; & ses concitoyens, séparés de lui par des mers immenses, instruits par lui de la bienfaisance, de la magnificence de leur Monarque commun, prendroient une plus

haute idée de sa puissance, s'enorgueilliroient de sa domination, & la chériroient encore davantage. Qui sait même si ces premiers essais ne leur feroient pas porter avec complaisance leurs regards vers leur mere-patrie ? si, s'accoutumant à voir dans les Espagnols de l'ancien monde, leurs compatriotes au lieu de leurs oppresseurs, ils ne chercheroient pas à se rapprocher d'eux ? & si l'Espagne, jadis dépeuplée par ses Colonies, ne se repeupleroit pas par elles, ou du moins si dans cette communauté de jouissances & de bienfaits elle n'acquéreroit pas de nouveaux garants de leur fidélité & de leur amour ?

En attendant que la magnificence du Roi d'Espagne réalise un projet qu'on trouvera peut-être romanesque, il a déjà commencé à en exécuter un du même genre qui prouve son zele pour le progrès des Sciences. Il y a dans la rue d'Alcala un édifice vaste où ce Monarque a établi un Cabinet d'Histoire

Cabinet d'Histoire Naturelle.

Naturelle, sous la direction d'un bon citoyen, Don Pedro Davila, qui est mort depuis que j'ai quitté l'Espagne; il a été remplacé par Don Eugenio Izquierdo, que nous avons vu à Paris, & qui en a emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu. L'établissement auquel il préside ne peut que prospérer de plus en plus sous ses auspices; son zele infatigable répond de ses efforts, & ses lumieres de ses succès. Déjà le Cabinet d'Histoire Naturelle contient une des collections les plus complettes de l'Europe, en métaux, en minéraux, en marbres, en pierres précieuses, en coraux, madrepores, & plantes marines. La classe des poissons, celle des oiseaux, & sur-tout celle des quadrupedes, laissent encore beaucoup à desirer; mais les mesures que le Gouvernement a prises, doivent élever en peu de tems ces trois classes au niveau des autres. Les Vices-Rois, Gouverneurs, Intendans & autres employés de la

Mesures prises pour enrichir ce cabinet.

la Cour dans les Colonies Eſpagnoles, ont reçu ordre il y a quelques années d'enrichir ce Cabinet de toutes les productions qui s'offriroient à leurs recherches dans les trois regnes; & la vigilance éclairée du Miniſtre qui préſide au département des Indes, doit faire eſpérer aux amateurs des Sciences que cet ordre ſera fidélement rempli. Déjà ce Miniſtre reçut l'année derniere une ample récolte du Pérou : c'étoit la moitié de la riche collection qu'y a faite pendant huit ans de ſéjour M. Dombey, habile Naturaliſte que notre Cour y avoit envoyé avec l'agrément de l'Eſpagne, & que les protecteurs des Sciences ont accueilli à ſon retour avec cet intérêt touchant qu'inſpirent les talens joints à la modeſtie. Il a laiſſé au Pérou des Naturaliſtes Eſpagnols qui doivent le ſuivre de près, & dont les ſavantes recherches ne contribueront pas peu à enrichir le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Madrid.

Académie des beaux-Arts.

Le même édifice qui contient ce cabinet, & qui, avec celui de la douane, bâti auſſi par Charles III, forme le principal embelliſſement de la rue d'Alcala, ſert aux ſéances de l'Académie des beaux-Arts : circonſtance qui a motivé l'inſcription de cet édifice qu'on trouvera heureuſe & préciſe. On y lit : *Carolus III naturam & artem ſub uno tecto conſociavit.*

L'inſtitution de cette Académie eſt due cependant à Philippe V; mais elle a été encouragée avec ſuccès par ſes deux ſucceſſeurs. Le Miniſtre des Affaires étrangeres en eſt le Préſident né, & tous les trois ans diſtribue des prix aux jeunes éleves qui ont donné les meilleurs morceaux de ſculpture, de peinture & les meilleurs plans d'architecture. Quoiqu'elle compte pluſieurs Membres diſtingués dans ces trois arts, il faut avouer cependant que ſes chefs-d'œuvres ſont encore en très-petit nombre. J'ai aſſiſté deux fois à la diſtribution de ſes prix,

Diſtribution de ſes prix.

& je ſuis obligé de convenir qu'ils devoient être plutôt regardés comme des encouragemens que comme des récompenſes méritées. Les Eſpagnols ſont trop juſtes pour prétendre qu'on les loue ſous tous les rapports ; leur fierté s'indigneroit des hommages aviliſſans de l'adulation ; d'ailleurs, ils entretiennent à Rome de jeunes éleves qui donnent les plus grandes eſpérances ; & d'après ce qu'on a vu d'eux à la derniere expoſition de leurs ouvrages, on ne doute pas que Don Franciſco Aguſtin, & Don Ramos ne s'aſſeoient bientôt à côté des meilleurs peintres de la France & de l'Italie.

Monumens de mauvais goût.

Ce n'eſt pas ſeulement en formant des éleves que l'Académie des beaux-Arts ſert à leurs progrès en Eſpagne, elle eſt encore le Tribunal ſuprême auquel doivent être ſoumis les plans de tous les édifices ſacrés & profanes qu'on éleve dans l'étendue du Royaume ; inſtitution qui doit, à la longue, y établir le bon

goût ſur les ruines de la barbarie qui a préſidé à la plupart de ſes monumens, & dont on reconnoît encore la main dans quelques-unes des portes, dans les anciennes fontaines, & dans la plupart des Egliſes de la capitale. Eſſais informes de l'Art, encore au berceau, qui a pris plus de peine pour enfanter des monſtres, qu'il n'en auroit à préſent à produire des chefs-d'œuvres. Les édifices modernes atteſtent déjà la révolution qu'il a éprouvé ſous la dynaſtie des Bourbons. Outre le Palais neuf de Madrid, nous pouvons citer en preuves les portes d'*Alcala* & de *San-Vicente*, le bâtiment de la douane & celui de la poſte; il y a d'ailleurs peu d'édifices qui méritent l'attention du voyageur. Madrid eſt en général bien percé; ſes rues, ſans être tirées au cordeau, ſont, pour la plupart, larges & peu tortueuſes. La rareté des pluies, & les ſoins de la police moderne, qui ſont dûs ſur-tout à M. le Comte d'Aranda, en ſont une

des villes les plus propres de l'Europe. Mais, hormis le Prado & ses avenues, cette ville n'a pas de beaux quartiers à citer. La fameuse *Plaza Mayor* que les Espagnols se complaisent à exalter, n'a rien qui justifie leur enthousiasme : c'est une place quadrangulaire, mais irréguliere, dont l'enceinte est formée par des bâtimens à cinq & six étages, assez uniformes, mais sans décoration, sous lesquels regnent de longues arcades. On l'illumine dans les solemnités publiques, & alors elle forme véritablement un beau coup-d'œil. C'étoit autrefois sur cette place que se célébroient les *auto-dafés* dans tout leur appareil effrayant. Elle est encore le théâtre des combats de taureaux qui se donnent lors des fêtes royales. L'Hôtel-de-ville y est placé; plusieurs Académies y tiennent leurs séances. Ce concours de circonstances en a fait l'emplacement le plus remarquable de la capitale, & lui a valu une réputation qu'elle méritoit peut-être lors

de sa construction, & qui a dû s'évanouir depuis que l'architecture, en se perfectionnant dans le reste de l'Europe, y a créé quarante places préférables à la *Plaza Mayor.* Les Espagnols devroient au moins respecter cette réputation, ne pas déshonorer leur belle place [illegible] hideux spectacle des [illegible]cuti[illegible] y établir leur marché [illegible] valer ainsi leur place V[illegible] niveau de la Greve & de la pl[illegible]aubert. Elle est au reste, avec les rues adjacentes, le quartier de Madrid qui peut donner l'idée la plus favorable de la population de cette capitale ; & à en juger par cet échantillon, on ne doit pas trouver exagérée l'évaluation qui la porte à plus de 160 mille ames (1). Les édifices sacrés de Madrid n'ont rien non plus de bien

(1) Le Docteur Moncada, qui écrivoit au commencement du dix-septieme siecle, se plaignoit de la dépopulation de cette Capitale, qui, selon lui, ne contenoit pas plus de quatre cens mille ames. Que diroit-il à présent ? Ustariz, dont l'ouvrage est des premieres an-

remarquable ; plusieurs, comme ceux de S. Pafqual, de Ste. Ifabelle, & fur-tout ceux des Carmes Déchauffés, contiennent des collections précieufes de tableaux qu'on peut encore admirer après celles de l'Efcurial & du Palais neuf. [illegible] de *San Ifidro*, qui appartenoit [illegible] ux J[illegible]ites, a un portail qui [illegible] ontagion du fiecle où il a été [illegible] y a une autre Eglife, beaucoup [illegible] oderne, qui n'eft impofante que par fa maffe, & que le bon goût pourroit bien défavouer ; c'eft celle des *Salefas* ou [illegible] la Vifitation, fondée par Ferdinand VI & la Reine Barbe, fa femme. Les cendres de ce couple royal y repofent fous un maufolée pompeux, dont l'infcription m'a paru un modele de ftyle lapidaire ; les Efpagnols eux-mêmes ont exprimé le jugement févere qu'ils ont porté de tout l'édifice

---

nées de ce fiecle, & qui eft cité même par les Efpagnols, pour l'exactitude de fes calculs, ne donne à Madrid que cent quatre-vingt mille ames.

par ces paroles : *Barbara reyna , barbaro gasto , barbara obra ;* jeu de mots qui ne peut avoir de sens que dans leur langue , ou l'expression de *barbara* s'applique également au nom de la Fondatrice, au mauvais goût de la fondation , & aux frais énormes qu'elle a coûté. Elle a cependant un objet louable, qui doit la faire juger avec plus d'indulgence. Un certain nombre de jeunes demoiselles y est élevé aux dépens du Roi. On est occupé , depuis plusieurs années, de la construction d'un Couvent de St.-François , dont on espere faire un des chefs-d'œuvres d'architecture de la Capitale. Ce qu'on en voit, jusqu'à présent, ne promet qu'un édifice plus solide qu'élégant. Son Eglise en forme de rotonde, étoit finie lorsque je quittai l'Espagne : elle étoit déja décorée de grands tableaux , dont plusieurs ne pourront qu'étendre la réputation de l'Ecole Espagnole. Les principaux soutiens de cette Ecole sont, en ce moment, MM. Maella

& Bayeux, dont le coloris & le goût de deſſin, rappellent la maniere de Mengs, & conſolent en quelque ſorte l'Eſpagne de la perte de ce grand Peintre. Un de leurs confreres, Don Franciſco de Goya, mérite auſſi une mention honorable par ſon talent, pour rendre avec fidélité & agrément les mœurs, les coſtumes, les jeux de ſa patrie. La gravure a auſſi pluſieurs ſujets diſtingués à citer. On doit nommer à leur tête Don Salvador Carmona, marié à la fille de Mengs, qui a hérité en partie du pinceau gracieux de ſon pere. M. Carmona eſt connu avantageuſement en France, par pluſieurs prix remportés à notre Académie de peinture; en le jugeant avec ſévérité, on pourroit trouver que ſes talens encouragés trop peu ou du moins trop tard, n'ont pas donné tout-à-fait ce qu'ils promettoient à leur aurore. Pluſieurs autres Graveurs, comme MM. Ferro, Muntaner, Fabregat, Balleſter, & ſur-tout M. Selma,

Peintres & Graveurs dignes d'être cités.

ont prouvé par d'heureux essais que leur art fait encore des progrès en Espagne. L'Académie de la langue Espagnole, qui a donné en 1780, une superbe édition de Don Quichotte, a voulu l'enrichir des productions de leur burin. Mais ces gravures médiocres, pour la plupart, ne répondent pas au mérite de l'ouvrage, également admirable par la qualité de l'encre, la beauté du papier, l'exactitude du registre, la netteté des caracteres, & comparable à ce que les autres nations ont de plus beau à citer dans ce genre. Il n'est pas la premiere preuve que les Espagnols ayent donné de leur habileté dans l'art de l'Imprimerie. Tous les amateurs connoissent, & ont placé au-dessus des Baskerville & des Barbou, le Salluste que Monseigneur l'Infant don Gabriel a traduit dans sa langue, & quelques autres ouvrages sortis des presses d'Ibarra, à Madrid, & de celles de Benoît Montfort, à Valence; chefs-d'œuvres typo-

Chefs-d'œuvre de Typographie Espagnole.

graphiques qui feront un jour recherchés par nos neveux, comme nous recherchons ceux des Elzevir. Si on cultive à Madrid les arts d'agrément, on n'y néglige pas le plus utile de tous, celui de la bienfaifance. On y trouve des fondations pieufes dignes de fervir de modele. Il y a trois hôpitaux, qui, dans le courant de 1785, avoient reçu 19437 malades. On a rebâti récemment le principal tout près, mais en dehors de la porte d'Alcala. C'eft un vafte édifice qui ne dépare point du tout la promenade qui, de cette porte, conduit au canal d'Aranjuez, & que les Efpagnols ont appréciée un peu trop, en l'honorant du nom de Délices, *Delicias*.

Fondations pieufes.

Outre les trois hôpitaux, il y a à Madrid deux Confrairies, dont les fonds font confacrés au foulagement des malheureux, & un *Mont-de-piété*, dont l'objet principal eft de faire des avances aux néceffiteux. Il y a encore à Madrid d'autres Académies que celle des beaux-Arts.

Autres Académies de Madrid.

Nous avons peu de chose à dire de celles de Médecine, & du Droit public Espagnol ; mais tout le monde connoît celle de la Langue, aussi fondée par Philippe V, & que notre Académie Françoise traite, depuis la fondation, comme sa sœur. Le Dictionnaire qu'elle a donné, est, de l'aveu de nos plus habiles Grammairiens, le plus complet qui ait paru dans aucune Langue. Les Académiciens actuels, plus éclairés que leurs prédécesseurs, & non moins laborieux, en préparent une nouvelle édition, qui, par les augmentations qu'elle contiendra, donnera une idée de la richesse de leur Langue, & de l'immensité de leurs recherches. L'Abbé de Guevara, l'un des plus savans & le plus zélé, en a déja publié un extrait in-folio, qui calme l'impatience du public, & peut suffire pour l'usage journalier.

Académie de la Langue.

L'Académie de Langue Espagnole n'est composée que de vingt-quatre Membres

ordinaires; mais le nombre des ſurnuméraires n'eſt pas borné : elle eſt préſidée par un Grand-d'Eſpagne. Son préſident actuel eſt M. le Marquis de Santa-Cruz, qui n'honore pas moins cette ſociété par ſes connoiſſances que par ſon rang. Elle renferme dans ſon ſein pluſieurs poëtes, des Littérateurs diſtingués, pour leſquels le fauteuil n'a pas la vertu ſoporifique qu'on lui attribue ailleurs; & je n'en connois pas un qui n'y ait été admis que par le vain motif de l'illuſtrer d'un éclat étranger au but de ſon inſtitution.

L'Académie de l'Hiſtoire, fondée en 1738, a pour Directeur M. le Comte de Campomanes, qui par le rang qu'il occupe dans la magiſtrature, comme par ſa vaſte érudition & ſes qualités morales, eſt un des citoyens les plus diſtingués de l'Eſpagne moderne. On regrette beaucoup que les fonctions multipliées de ſa place éminente, ne lui laiſſent que peu de loiſir à conſacrer

Academie de l'Hiſtoire.

aux diverſes Académies dont il eſt Membre. Celle de l'Hiſtoire en a heureuſement pluſieurs autres, qui, animés du même zèle, peuvent s'y livrer avec moins de réſerve. Elle a donné depuis quelques années pluſieurs éditions qui en font foi, celle de *Mariana* entr'autres & celle de *Sepulveda*. Elle prépare celle de *Solis*, dont un volume a déja paru. Elle a entrepris & exécuté en partie une tâche auſſi vaſte qu'intéreſſante, celle de publier toutes les anciennes chroniques, relatives à l'Hiſtoire de Caſtille. Pluſieurs de ces ouvrages n'avoient jamais été imprimés. Tous ſont enrichis de notes & de commentaires, qui prouvent & la ſaine critique, & l'érudition de leurs auteurs, M. l'Abbé de Guevara, Don Franciſco de Cerda, Don Miquel Florez, Don Eugenio de Laguno, qui, au ſein des occupations que lui donne ſa place de premier Commis des Affaires étrangeres, trouve encore des momens à vouer aux lettres. Cette Académie contient dans une de ſes ſalles,

Ses travaux.

une des plus précieuses collections dont aucune société littéraire puisse se vanter. C'est celle de tous les diplômes, chartres, & autres documens donnés depuis les siecles les plus reculés de la Monarchie, à tous les Bourgs, Villes, Communautés, Eglises, Chapitres, &c. de l'Espagne, le tout rassemblé avec le plus grand soin, par ordre chronologique, & par conséquent prêt à fournir à toutes les branches de l'Histoire d'Espagne, la source la plus abondante de matériaux authentiques. Cette collection facilite infiniment, & assure les recherches savantes des Académiciens de l'Histoire. C'est à ce répertoire immense qu'il vont puiser les élémens d'un ouvrage qu'ils préparent depuis plusieurs années, d'un Dictionnaire Géographique de l'Espagne, qui, par son exactitude, sera un digne pendant au nouveau Dictionnaire de la Langue. L'un des plus éclairés d'entr'eux, Don Juan Iriarte, mort en 1776, & qui a laissé trois ne-

Collection précieuse pour l'Histoire d'Espagne.

veux bien faits pour consoler de sa perte, avoit publié un premier volume des manuscrits Grecs de la Bibliotheque de Madrid : on en attend la continuation dont sont chargés les gardes de cette Bibliotheque. C'est à un Membre de la même Académie, le Pere Florez, que l'Espagne doit déja plusieurs volumes de son Histoire Ecclésiastique, qui, sous sa main, n'est à la vérité qu'une compilation assez indigeste de documens devenus fort rares, ou même tout-à-fait inconnus, mais qui a acquis une forme moins seche, par les soins de son continuateur, le Pere Risco, Augustin. Beaucoup d'autres Ecrivains versés dans la connoissance de leur pays, sont occupés à en débrouiller l'histoire, à éclairer leurs concitoyens sur les matieres économiques & politiques. Ils ont naturalisé dans leur langue, les ouvrages Anglois & François, dont a pu s'accommoder l'hortodoxie Espagnole; ceux, par exemple, qui traitent des arts & métiers.

Histoire Ecclésiastique.

Culture des Sciences.

On

On traduit en ce moment ceux de Linné & l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon. Pendant que j'étois en Eſpagne, on a entrepris de traduire, par ſouſcription, notre Dictionnaire encyclopédique; & ceux qui croient que dans ce Royaume tout le monde eſt ſoumis à l'empire de la bigotterie & du fanatiſme, n'ont pas été peu étonnés de voir le grand Inquiſiteur à la tête des ſouſcripteurs. Dans le même tems, il s'en formoit une liſte déjà aſſez nombreuſe pour la nouvelle Encyclopédie par ordre de matieres, lorſqu'un de nos écrivains, imbu des préventions générales, chargé de l'article *Eſpagne*, ſans connoître ce pays autrement que par de vaines déclamations ou des relations infideles, prodigua ſans ménagement les inculpations les plus graves à toute une Nation, que ſon exiſtence politique, ſes vertus & nos intimes relations avec elle, devoient lui rendre reſpectable. Le Gouvernement Eſpagnol reſſentit vivement une offenſe auſſi

Incident relatif à la nouvelle Encyclopédie.

gratuite. Le nôtre accueillit ses plaintes avec la sévérité de la justice & la chaleur de l'amitié. L'Auteur, le Censeur, l'Imprimeur furent vivement réprimandés; & en Espagne le débit de la nouvelle Encyclopédie fut suspendu par ordre de la Cour. Cependant, le ministere Espagnol, irascible, mais non implacable, qui repousse les mauvais procédés, mais non pas les lumieres, a bientôt après révoqué cet arrêt; il a seulement pris des précautions pour écarter à l'avenir les erreurs & les injures d'un ouvrage dont il reconnoît toute l'utilité. Chaque livraison, avant d'être distribuée aux souscripteurs, subit la censure du Conseil de Castille. Dans le même tems, un abbé Espagnol, établi depuis plusieurs années à Paris, entreprenoit l'apologie de sa patrie contre l'indiscret auteur de l'article *Espagne;* mais ses compatriotes eux-mêmes ont jugé qu'égaré par son zele, il avoit passé le but. Il est encore plus prodigue en éloges que son

antagoniſte ne l'avoit été en injures. L'un avoit tout refuſé ; l'autre révendique tout. A entendre celui-ci, les Eſpagnols excellent dans tous les Arts & dans toutes les Sciences. Ainſi, la paſſion, en exagérant, deſſert quelquefois la cauſe qu'elle veut défendre. Dans cette diſcuſſion comme ailleurs, c'eſt dans un juſte milieu que la ſaine raiſon cherche & trouve la vérité. Sans doute il y a en Eſpagne, beaucoup plus qu'on ne croit, de ſavans qui cultivent ſans faſte les ſciences exactes ; des érudits qui connoiſſent à fond l'hiſtoire & la juriſprudence de leur pays ; des littérateurs diſtingués, des poëtes qui ont de la chaleur & une imagination brillante & féconde. Mais, de l'aveu même des Eſpagnols impartiaux, il y a loin encore de l'état actuel des ſciences & des lettres au ſiecle des *Mariana*, des *Solis*, des *Mendoza*, des *Ambroiſe*, des *Morales*, des *Herrera*, des *Saavedra*, des *Sepulveda*, des *Cervantes*, des *Quevedo*, des *Garcilaſo*,

Véritable état des Lettres & des Sciences en Eſpagne.

Académies & Sociétés. des *Calderon*, des *Lope de Vega*, &c. &c. Les universités d'Espagne n'ont plus la même réputation qu'autrefois; l'industrie, la population ne sont pas encore à beaucoup près ce qu'elles étoient sous Ferdinand-le-Catholique, & sous ses deux successeurs. Mais le gouvernement actuel s'occupe avec zele & succès de faire revivre ces siecles heureux. Outre les Académies dont nous avons parlé, il y en a à Madrid pour le droit public Espagnol, une pour le droit canon, & une pour la médecine. Le goût des sciences & des arts s'est étendu de la capitale aux provinces.

Il y a à Séville une Académie de Belles-Lettres & une Société de Médecine; à Sarragosse & à Valence, une Académie des Beaux-Arts; à Valladolid une de Géographie; à Grenade une de Mathématiques & de Dessin; à Barcelone une Académie de Belles-Lettres.

Education. Il y avoit depuis long-tems en Es-

pagne ſix grands Colléges (*Collegios mayores*) où n'étoient admis que de jeunes gens de famille, & qui fourniſſoient preſqu'excluſivement des ſujets à toutes les branches de l'Adminiſtration. Les priviléges dont ils jouiſſoient étoient devenus une ſource d'abus. Ils alimentoient la pareſſe & l'arrogance dans ces Colléges, & portoient le découragement dans les autres Maiſons d'éducation. Le Gouvernement a attaqué le mal dans ſa racine. En 1777, il leur a donné une nouvelle forme, dont on attend les plus heureux effets.

Cependant l'éducation eſt encore imparfaite en Eſpagne, & l'expulſion des Jéſuites n'a peut-être fait que l'empirer. A cette époque on ſentit trop vivement, peut-être, l'inconvénient de livrer la jeuneſſe aux Ordres Religieux. Celui des Piariſtes, connu en Eſpagne ſous le nom d'*Eſcolapios*, eſt le ſeul qui ſoit encore en poſſeſſion de quelques écoles. Par-tout ailleurs on ſubſtitua aux Jé-

fuites des Profeſſeurs qui peuvent être indifféremment Eccléſiaſtiques ou Laïcs, mais qui ne font pas corps, & ne vivent pas même ſous le même toît. Les Jéſuites, outre les biens de la Société, avoient des fondations expreſſes pour différentes chaires. Ce ſont les ſeuls fonds qui ont été deſtinés à l'entretien des nouveaux Profeſſeurs. Ils ſuffiſoient pour des Religieux vivant en communauté. Ils ſont inſuffiſans dans l'état actuel des choſes. Des chaires ſi peu lucratives ne peuvent être recherchées par des ſujets bien diſtingués. L'inſtitution de la jeuneſſe en ſouffre, & c'eſt encore une des branches de l'Adminiſtration qui réclament les ſollicitudes du Gouvernement.

En revanche, il a déja beaucoup fait pour l'éducation militaire. Le Roi a créé une Ecole d'artillerie à Ségovie, une de Cavalerie à Ocanna, une d'Ingénieurs-conſtructeurs à Carthagène, une de Tactique à Avila, d'où elle a été récemment tranférée au Port-Sainte-Marie.

Les fabriques, au commencement du ſiecle, étoient dans la plus triſte décadence. Les trois Souverains de la Maiſon de Bourbon ſe ſont occupés de les faire revivre. Il y en a de draps communs à Eſcaray en Biſcaye, à Bocairente, à Ontemente, à Alcoy dans le royaume de Valence, à Grazalema en Andalouſie; & nous avons vu en parlant de Ségovie & de Guadalaxara, quels encouragemens le Souverain actuel donne aux fabriques de draps fins. Nous aurons occaſion dans le cours de cet Ouvrage de parler de pluſieurs autres, & nous verrons qu'en particulier celles de ſoie ont fixé l'attention du Gouvernement. Il y en a de chapeaux à Madrid, à Badajoz, à Séville; & déjà les fabriques étrangeres s'apperçoivent de leur concurrence : car il y a cela de fatal dans la conſtitution actuelle de notre Europe, qu'aucune nation ne peut proſpérer dans quelque branche de commerce, que ce ne ſoit au préjudice de ſes

Etat des Fabriques.

R 4

voiſins. Mais dans cette lutte d'intérêts qui s'entrechoquent, les murmures ſont déplacés, les plaintes ſont inutiles. Il n'y a de légitime & d'efficace que les efforts de l'induſtrie, de l'activité & de l'économie.

Chemins. C'eſt auſſi à la dynaſtie actuelle que l'Eſpagne doit le peu de chemins & de canaux qu'elle a. Le Gouvernement ſent vivement tout ce qui lui manque à cet égard, & s'occupe des moyens d'y ſuppléer. Déjà la Biſcaye & la Navarre ont de beaux chemins; ceux qui aboutiſſent de deux côtés à la capitale, annoncent la réſidence d'un grand Monarque. On en a commencé de très-beaux ſur la route d'Aranjuez à Valence; en Galice depuis la Corogne juſqu'à Pontevedra; au nord de la Caſtille, depuis Reynoſa juſqu'à la mer, & dans quelques autres cantons de la péninſule. Mais le ſage Miniſtre qui préſide à ce département, apporte à leur confection cette prudente lenteur qui, ſeule, aſſure le

ſuccès des entrepriſes diſpendieuſes. Il a d'ailleurs été contrarié dans ſes plans par la guerre, qui lors même qu'elle eſt heureuſe, fait échanger contre un peu de gloire des avantages beaucoup plus précieux. Ce Miniſtre s'applique avant tout à rendre praticable en tout tems la route principale qui traverſe l'Eſpagne dans toute ſa longeur de Bayonne à Cadix, en paſſant par Madrid. On lui doit déjà depuis deux ans l'avantage inconnu juſqu'à préſent de pouvoir parcourir en chaiſe-de-poſte les cent lieues qui ſéparent ces deux dernieres villes.

Nous avons vu ce qu'il avoit fait pour le canal d'Arragon. Celui de Caſtille, commencé depuis long-tems, ne tardera pas à occuper ſon activité. Celui qu'on a projetté en Murcie a été reconnu impraticable; ſes actionnaires, au lieu des profits que leur avidité dévoroit d'avance, devront ſe contenter de l'intérêt que leur paye le Roi d'Eſpagne, & ont dans la probité ſcrupuleuſe de ce Monarque, Canaux.

un garant de la sûreté de leurs fonds. Son ministere adopta l'année derniere un projet bien plus brillant, bien autrement utile que celui qu'il a été forcé d'abandonner : c'est celui d'un canal qui, commençant aux pieds des montagnes de Guadarrama, près de l'Escurial, ira se joindre au Tage, ensuite à la Guadiana, & aboutir au Guadalquivir, au-dessus d'Anduxar, & qui par conséquent vivifiera tout le centre de l'Espagne, c'est-à-dire, la partie de ce royaume la moins peuplée & la plus aride. Un François habile, nommé le Maur, en avoit donné le plan, & alloit l'exécuter lorsqu'il mourut. Mais l'impulsion étoit donnée, les fonds assurés, les devis dressés. L'entreprise est continuée par les fils de M. le Maur, qui ont hérité des plans de leur pere, & d'une partie de ses talens.

Mais ce qui contribuera sur-tout à la prospérité de l'Espagne, c'est l'établissement moderne des *Sociétés patrioti-*

ques, connues ſous le nom des *Amis du pays*. Le premier ſignal en a été donné en Biſcaye; il devoit partir en effet d'une province où l'induſtrie & le patriotiſme font fermenter toutes les têtes. Il a été bientôt ſuivi par les autres provinces & par la capitale, qui inſtitua en 1775 ſa ſociété patriotique. On en comptoit quarante-quatre à la fin de l'année derniere. Le titre de ces établiſſemens annonce aſſez leur but. Les citoyens qui les compoſent s'occupent eſſentiellement du progrès des arts, de l'agriculture & de l'induſtrie de leur province. Ils propoſent l'examen des queſtions relatives à ces objets, & décernent des prix à ceux qui les ont le mieux traitées. Ils réveillent la pareſſe de leurs concitoyens, réchauffent leur zele, ſollicitent leurs lumieres, portent des encouragemens dans les atteliers, des ſecours & des conſeils dans les campagnes, font circuler dans toutes les claſſes l'ardeur patriotique qui les anime.

Sociétés patriotiques.

Jamais un établiſſement plus louable n'a fait des progrès plus rapides, n'a produit une fermentation plus générale. Ceux qui ne voient jamais le bien qu'avec un œil d'envie, ceux dont la nonchalance routiniere répugne aux nouveautés, ceux dont l'humeur chagrine s'afflige des ſuccès auxquels ils n'ont pas eu de part, ont eſſayé de jetter du ridicule dans ces ſociétés économiques; ils ont prétendu que leurs membres diſcouroient beaucoup, & agiſſoient peu, qu'ils exageroient leur importance, qu'ils traitoient gravement de pompeuſes minuties. Sans doute elles n'ont pas encore fait tout ce qu'elles

Ce qu'elles ont opéré.

peuvent faire; la modicité de leurs fonds circonſcrit encore leurs facultés; mais le grand point étoit de réveiller leur patrie de ſon engourdiſſement, d'offrir un ſtimulant aux talens des artiſtes, aux travaux des cultivateurs; d'aiguillonner à la fois leur vanité par la perſpective de la gloire, & leur intérêt par l'eſpoir

du profit. Et voilà ce que les sociétés patriotiques ont déjà opéré. Les loisirs & les économies de la paix fournissent au gouvernement des facilités pour augmenter leurs moyens de bienfaisance. Sur la représentation des chefs de l'administration, leurs fonds, composés en grande partie de contributions volontaires, ont été augmentés de celles d'une caisse qu'on peut comparer à celle de nos Economats. Le Souverain, dont la piété est éclairée, & à qui il suffit d'indiquer le bien pour le lui faire adopter, a cru pouvoir consacrer à l'encouragement de ces sociétés une partie des biens de l'Eglise, dont la vacance des sieges lui laisse la jouissance pendant un certain tems. Dans un siecle moins éclairé, un pareil emploi de ces biens eût fait crier à la profanation. Le Gouvernement Espagnol croit au contraire en sanctifier l'usage, en les faisant contribuer à la prospérité de l'état. Les pieuses fondations ont eu bien moins pour objet de

Sources d'où sont tirés leurs fonds.

procurer aux Miniſtres des Autels une ſcandaleuſe opulence, que de ſubvenir aux beſoins des pauvres, & les faire ſervir à écarter la miſere, à occuper l'oiſiveté qui multiplie les indigens ; ſeroit-ce tromper l'intention des fondateurs ? Voilà comme on a raiſonné dans un pays, que la prévention croit encore imbu des maximes ſuperſtitieuſes du quatorzieme ſiecle.

Les ſociétés patriotiques ont reçu du Gouvernement d'autres encouragemens. Eclairé par elles, il a remis en vigueur des loix tombées en déſuétude. Il a exclu des marchandiſes étrangeres dont la concurrence pouvoit nuire aux fabriques nationales ; il a procuré à celles-ci des ouvriers qui perfectionnent leurs opérations. Ces meſures ont déjà nui & nuiront encore davantage aux autres nations fabricantes & commerçantes ; elles peuvent exciter leurs alarmes & leurs murmures ; elles doivent ſans doute ranimer leur activité & leur vigilance,

mais ne peuvent qu'être applaudies par les bons patriotes.

Société patriotique de Madrid.

La ſociété patriotique de Madrid ne ſe diſtingue des autres que par une protection plus immédiate du Gouvernement, & par ſa ſituation qui la met plus à portée des lumieres & des ſecours. Elle a peut-être d'ailleurs moins d'objets ſur leſquels ſon zele puiſſe s'exercer, parce que la nouvelle Caſtille, dont elle occupe le centre, eſt moins variée que les autres provinces dans les productions de ſon ſol, & que l'induſtrie y eſt plus bornée. Mais au moins elle s'attache à perfectionner l'agriculture dans les environs de Madrid, à fournir de l'occupation aux enfans des deux ſexes, & aux pauvres de cette capitale. Une parfaite égalité eſt la loi la plus ſacrée de toutes ces ſociétés; on n'y connoît point les rangs; l'Archevêque de Tolede, le Duc de Medina Celi peuvent s'y trouver aſſis à côté d'un humble Artiſan, & les lumieres y ſont

accueillies de quelque ſource qu'elles viennent.

Conſeils & Tribunaux.

Comme Madrid eſt le centre principal des Arts & des Sciences, il l'eſt auſſi du Gouvernement. Quoique le Monarque n'y réſide que quelques ſemaines par an, & que ſes Miniſtres ſoient toujours auprès de ſa perſonne, cette Ville eſt le ſiege de l'Adminiſtration & & de tous les Tribunaux ſuprêmes. Nous allons les paſſer en revue ; ce qui nous conduira naturellement à parler des loix de l'état, de la religion, des finances, des forces militaires de l'Eſpagne.

Conſeil de Caſtille.

Le Conſeil de Caſtille tient le premier rang parmi les Conſeils & les Tribunaux de la Monarchie ; nous n'avons rien en France qui puiſſe lui être comparé : c'eſt à la fois un conſeil d'adminiſtration qui a l'inſpection ſur toutes les opérations intérieures du Gouvernement, & un tribunal ſouverain qui connoît privativement de certaines cauſes,

ſes, & qui, en certains cas, reçoit auſſi les appels des autres Tribunaux.

Le Conſeil de Caſtille eſt compoſé de cinq chambres ou ſalles. Cinq Chambres du Conſeil de Caſtille.

1°. La premiere *ſala de Govierno*, qui n'eſt occupée que des affaires d'adminiſtration; elle reçoit auſſi les *recours* qu'on porte au Conſeil dans des cas extraordinaires, mais c'eſt pour les renvoyer ou à la ſeconde *ſalle de Govierno*, ou à celle de Juſtice, ſuivant les circonſtances.

2°. La ſeconde *ſala de Govierno* juge quelques-unes des cauſes portées au Conſeil de Caſtille par les *recours* extraordinaires, & eſt principalement occupée de ce qui a rapport aux fabriques, aux ponts & aux chauſſées de tout le royaume.

3°. La ſalle de *Mil y quinientos* ou de *Mil cinq cens*, ainſi nommée parce que ceux qui y appellent des Sentences des Tribunaux ſouverains, ſont obligés de dépoſer mille cinq cens ducats, qui

ſont perdus pour eux s'ils ſuccombent dans l'appel.

4°. La *ſala de Juſticia* a l'attribution excluſive de certaines cauſes dont le détail ſeroit ſans intérêt, & peu intelligible pour la plupart des Lecteurs; & il en eſt de majeures pour le jugement deſquelles on la réunit aux autres Chambres.

5°. La *ſala de Provincia* juge les appels de toutes les cauſes importantes, & reçoit ceux qu'on interjette des deux Lieutenans-Civils de Madrid (*Tenientes de Villa*), & des jugemens des *Alcaldes de Corte*, en matiere civile.

Ceux-ci forment comme une ſixieme Chambre qu'on peut comparer à notre Tournelle. La ville de Madrid eſt partagée en un certain nombre de Quartiers, à la police de chacun deſquels préſide un *Alcalde de Corte*. Il juge en premiere inſtance toutes les cauſes des citoyens de ſon quartier, concurremment avec les Lieutenans-Civils. On appelle de

leurs Sentences à toute la Chambre assemblée, qui seule peut prononcer en derniere instance dans les causes criminelles de son ressort. Ce n'est que dans des cas très-extraordinaires qu'elles sont portées au Conseil de Castille.

La Salle ou Chambre *des Alcaldes de Casa y Corte* étoit autrefois le Tribunal qui suivoit par-tout la Cour d'Espagne. Depuis qu'elle est censée fixée à Madrid, ce Tribunal s'y est fixé aussi; & comme il avoit une jurisdiction de province à l'entour de la résidence du Souverain, il en a conservé une à une certaine distance de la capitale. Le Conseil de Castille est le seul Tribunal que reconnoissent les Grands-d'Espagne, & tous ses membres jouissent du droit de *committimus*, comme ceux de nos Parlemens. Alcaldes de Cour.

L'Espagne est partagée en deux Chancelleries, celle de Grenade & de Valladolid, auxquelles certaines causes ressortissent exclusivement. On n'appelle de Chancelleries.

leurs jugemens au Conſeil de Caſtille que dans deux occaſions, lorſqu'on s'adreſſe à la Chambre de *Mil y quinientos*, ou dans les cas de déni de juſtice, connus ſous le nom de *Recurſos de Fuerza.* Chaque Chancellerie a auſſi une Chambre particuliere qu'on appelle *ſala de Hijosdalgo*, ou ſalle des Nobles. Sa miſſion eſt de conſtater la nobleſſe, & de ſuivre les procès qui y ont rapport. Elle eſt auſſi chargée excluſivement des cauſes criminelles des *Hidalgos.*

Audiences. Il y a outre cela huit Audiences, ſans compter le Tribunal particulier de la Navarre, qui a le titre de *Conſeil royal*, comme quelques-unes de nos provinces, au lieu de Parlement ont un Conſeil ſouverain. Les quatre Audiences de la Couronne d'Arragon, ſont celles de *Sarragoſſe*, de *Barcelone*, de *Valence* & de *Mayorque ;* & celles de la Couronne de Caſtille ſont fixées à *Séville*, à *la Corogne*, à *Oviedo* & aux *Canaries.*

Chacune des Chancelleries & chacune des audiences a une Chambre criminelle, *sala de crimen*, qui prononce en dernier ressort les Sentences criminelles, & les fait exécuter.

A quelques restrictions près, ces Tribunaux sont également souverains. La différence principale entre les Chancelleries & les Audiences, est que les premieres expédient au nom du Roi comme le Conseil de Castille. Il y a ensuite quelques cas où des Audiences de la Corogne & d'Oviedo, on peut appeller à la Chancellerie de Valladolid, & de l'Audience de Séville à la Chancellerie de Grenade. Mais des quatre Audiences de la Couronne d'Arragon, l'appel (en certains cas) est porté droit au Conseil de Castille, où les causes en question doivent être jugées selon les loix d'Arragon.

Légeres différences entre ces Tribunaux.

Au reste, les limites de ces différens ressorts ne sont pas assez nettement prononcées pour qu'il n'y ait pas entre ces

Conflits de jurisdiction.

divers Tribunaux de fréquens conflits de jurifdiction. Tandis que le Confeil de Caftille ne perd aucune occafion d'étendre la fienne, les Chancelleries & les Audiences luttent fans ceffe contre lui, pour le foutien de leur autorité fuprême. Le feul Confeil de Navarre avoit confervé la fienne intacte jufqu'à ces derniers tems, où quelques-unes de fes caufes ont été auffi portées par appel au Confeil de Caftille. Hors les cas d'appel, qui font des exceptions rares à la regle générale, il n'y a d'autre reffource contre les décifions de tous ces Tribunaux fouverains que la voie de la revifion, qu'en Efpagne on nomme *fupplica.* On appelle alors du Tribunal à lui-même, en le priant de recommencer le procès.

Les Chefs des Chancelleries fe nomment *Préfidens*, & ceux des Audiences *Régens.*

Dignité de Préfident ou de Gouverneur du Confeil de Caftille.

Celui du Confeil de Caftille a le titre de Préfident ou de Gouverneur : ces deux dignités ne different gueres que

par des droits honorifiques. Le Préſident du Conſeil de Caſtille doit toujours être un Grand-d'Eſpagne ; lorſqu'il paroît en public, il a des prérogatives particulieres. Le dernier qui ait occupé cette place eſt M. le Comte d'Aranda. Comme il y réuniſſoit celle de Capitaine général de toute la Caſtille, un caractere ferme & de grands talens, il l'exerça avec une autorité qui ne cédoit qu'à celle du Souverain. Diverſes cauſes, qu'il n'eſt pas encore tems de développer au Public, la lui firent quitter pour aller occuper celle d'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne en France, où ſa réputation l'avoit précédé, & où il jouit depuis 1773, d'une conſidération à laquelle il a tant de titres.

La premiere a été occupée par M. le Comte d'Aranda.

La place de Préſident du Conſeil de Caſtille avoit été renouvellée en ſa perſonne après une aſſez longue interruption, dans un de ces momens de criſe où les hommes de génie ſe rendent néceſſaires. Il la remplit pendant ſept ans avec l'é-

Eloge de ſon adminiſtration.

nergie & la ſageſſe qui le caractériſent. Madrid ſe ſouviendra long-tems de ce qu'il a fait pour ſon embelliſſement, pour ſa sûreté & même pour ſes plaiſirs pendant cette courte adminiſtration. C'eſt à ſa prudence & à ſes ſoins que l'Eſpagne a dû l'expulſion des Jéſuites, préparée dans le plus grand ſecret, & exécutée ſans éclat. C'eſt à lui qu'elle doit auſſi de connoître ſa population actuelle, qui, d'après le dénombrement qu'il en fit faire, s'éleve environ à onze millions d'ames (1). Par lui, la vie diſſipée & ſouvent licencieuſe des Moines a fait place à des mœurs plus analogues

(1) On n'a oublié aucun des moyens qui pouvoient garantir l'exactitude de ce dénombrement. Cependant, comme le public mal inſtruit, ſuppoſoit qu'il étoit entrepris dans des vues fiſcales, bien des citoyens ont trompé l'Adminiſtration par de fauſſes déclarations du nombre des perſonnes contenues dans chaque maiſon. Il eſt donc probable que la véritable population de l'Eſpagne eſt plutôt au-deſſus qu'au-deſſous de ce réſultat.

à leur état. Par lui, l'abus de l'asyle que les plus odieux criminels trouvoient dans les Eglises, a été réprimé. Il a raffermi l'autorité souveraine contre les prétentions du Saint-Siege ; il a mis des bornes à ces pratiques extérieures de la Religion, plus favorables encore à la fainéantise qu'à la dévotion ; il a même enchaîné à quelques égards, comme nous le verrons plus bas, le pouvoir du fanatisme. Jamais la place de Président du Conseil de Castille n'avoit eu autant d'activité qu'entre ses mains. Depuis la démission qu'il en a donnée, elle n'a été conférée à personne. Il a été remplacé par un Ecclésiastique prudent & modéré, *M. de Figueroa*, qui n'eut que le titre de Gouverneur du Conseil de Castille, & qui est mort pendant que j'étois en Espagne. C'est à présent *M. le Comte de Campomanes*, qui, comme Doyen de ce Conseil, fait les fonctions de Gouverneur sans en avoir le titre, & que ses longs services,

De ceux qui l'ont remplacé à la tête du Conseil de Castille.

son intégrité, ses lumieres, rendent digne, sous tous les rapports, d'être le chef de la Magistrature de son pays.

Ce que c'est que la Camara.

Les plus anciens membres de ce Conseil forment ce qu'on appelle en Espagne la *Camara*, qu'on peut, à quelques égards, comparer à la grand'Chambre du Parlement de Paris. C'est proprement le Conseil intime du Monarque, & en même-tems un Tribunal souverain pour certaines causes, comme toutes les affaires qui ont trait au droit de patronage, les successions des personnes royales, les contestations relatives aux droits des Villes (Ciudades) qui different des *Villas*, en ce que les premieres ont seules une jurisdiction particuliere, & seules sont représentées aux Cortes (1) de la Monarchie.

La *Camara* est d'ailleurs le Conseil par lequel sont expédiées toutes les graces royales; toutes les places de Magistra-

(1) Madrid n'est que *Villa*, & néanmoins siege aux Cortes comme les *Ciudades*. C'est une exception unique.

ture, tous les bénéfices consistoriaux sont conférés par son entremise. C'est elle qui, pour les remplir, propose au Roi trois sujets par la voie de son Ministre de Grace & de Justice, & le Roi choisit parmi ces trois Candidats.

La vénalité des charges inconnue en Espagne.

Aucune charge de Magistrature n'est vénale en Espagne. Cette institution, comme toutes les institutions humaines, a ses avantages & ses inconvéniens. Si elle laisse plus de marge aux caprices de la faveur & aux ressorts de l'intrigue, elle écarte plus sûrement des Tribunaux l'incapacité & l'ignorance, & diminue la tentation & les prétextes de vendre une justice qu'on auroit acheté le droit d'administrer. Il est vrai que l'intégrité de ces Magistrats, souvent sans fortune, doit paroître plus suspecte, & que la modicité de leurs honoraires semble un foible rempart contre la corruption. Cependant, malgré les déclamations des Plaideurs mécontens, les Juges iniques & partiaux ne sont pas plus communs

en Eſpagne qu'ailleurs, ſoit qu'ils ſoient mieux ſurveillés, ſoit que la généroſité, naturelle à la nation Eſpagnole, les mette plus à l'abri de la ſéduction.

Divers degrés de la Magiſtrature Eſpagnole.

Il y a dans la Magiſtrature Eſpagnole une ſorte d'hiérarchie dont on ſuit aſſez exactement les degrés. Tous les membres de la *Camara* ſont anciens Conſeillers de Caſtille ; ceux-ci ne parviennent gueres à leurs places ſans avoir été Préſidens d'une Chancellerie ou d'une Audience, ou du moins anciens Conſeillers d'un de ces Tribunaux ou Alcalde de Çorte. De même, c'eſt auſſi parmi les Avocats ou les *Corrégidors* ou les *Alcaldes Mayores*, que l'on choiſit ceux-ci. C'eſt le lieu de dire deux mots ſur cette derniere eſpece de Magiſtrats, ſur laquelle on n'a, hors d'Eſpagne, que des idées très-confuſes.

Il y a d'abord deux claſſes de ſimples Alcaldes (1) qui ſont établis même dans

(1) De loin on confond toutes ces eſpeces d'*Alcaldes*. Or, ne pas diſtinguer, par exemple, un *Alcalde*

les bourgs & les villages. L'*Alcalde ordinario*, qui juge en premiere instance où il n'y a pas de Corrégidor, mais qui dans les endroits où il y en a connoît des causes civiles concurremment avec lui, tandis que celui-ci agit seul dans les choses de police & d'administration. L'*Alcalde pedaneo*, qui est ordinairement un homme du peuple, n'a d'autres fonctions que celles d'arrêter les délinquants, & d'exécuter les ordres du Corrégidor ou de l'Alcalde Mayor. Des diverses sortes d'Alcaldes.

Les simples *Alcaldes* sont nommés diversement, suivant les privileges des villes, bourgs & villages. En quelques lieux le sort en décide; en d'autres, ils sont à la nomination du Conseil de Castille, ou du Tribunal de la province, ou du Seigneur de l'endroit qui choisit

---

Pedaneo d'avec un *Alcalde de Corte*, c'est comme si l'on mettoit sur la même ligne un Bailli de village & M. le Bailli de Crussol, ou le Bailli de Suffren.

ſur trois ſujets qu'on lui propoſe. Ils ſont changés tous les ans.

Nouvel établiſſement relatif aux *Corrégidors* & *Alcaldes Mayores.*

Les *Alcaldes Mayores* ou *Corrégidors*, qui ne different que par le titre, ſont tous à la nomination du Roi ſur la préſentation de la Camara. Il y avoit dans cette claſſe inférieure de la Magiſtrature un grand vice, que le Gouvernement vient de réformer. Ces places de Corrégidors étoient données à des gens peu fortunés, qui ſouvent épuiſoient leurs facultés à les ſolliciter. Après les avoir obtenues, ils alloient les remplir pendant trois ans, au bout deſquels ils rentroient dans l'inaction, d'où ils ne pouvoient ſortir encore que par de nouvelles ſollicitations. Comment eſpérer qu'à peine échappés de la miſere, & prêt à y retomber, ils ne fuſſent pas violemment tentés de s'aſſurer des reſſources aux dépens des peuples ſur leſquels ils avoient une autorité paſſagere? Il s'agiſſoit de ſauver les Sujets du Roi de leur rapacité;

il s'agiſſoit de les ſauver d'eux-mêmes. Les hommes vertueux par le ſeul amour de la vertu, les hommes auxquels le mal répugne quand ils le peuvent faire impunément, ſont rares par-tout ; & les Corrégidors ne confirmoient que trop ſouvent ces triſtes vérités. M. le Comte de Florida Blanca, arrivant au miniſtere de Grace & de Juſtice, a eu le courage trop rare d'adopter un travail préparé par ſon prédéceſſeur & par M. le Comte de Campomanes ; travail dont l'objet étoit de fournir aux Corrégidors des motifs d'émulation, & de venir à l'appui de leur intégrité. Il a établi qu'à l'avenir ils ſeroient ſix ans en place au lieu de trois ; qu'il y auroit trois claſſes de *Corrégimientos* ; qu'ils paſſeroient de l'une à l'autre quand ils auroient bien rempli une premiere miſſion, & que leurs émolumens augmenteroient à chaque mutation ; qu'après avoir ainſi parcouru les trois claſſes à la ſatisfaction du Roi, ils auroient ce

qu'on appelle en Eſpagne les honneurs de *Togado*, c'eſt-à-dire le titre & les prérogatives attachés aux places de Conſeillers des Tribunaux ſupérieurs, ſoit que leur mérite reconnu fût recompenſé par une de ces places, ſoit qu'ils continuaſſent à occuper les *Corrégimientos* de la premiere claſſe. Quand je ſuis parti de Madrid on attendoit que tous les Corrégidors triennaux fuſſent au terme de leur commiſſion pour commencer cette opération, vraiment avantageuſe pour le peuple, qui, quelquefois auſſi dans les Monarchies, eſt compté pour quelque choſe.

Outre ces trois claſſes de Corrégidors, il y en a encore d'une autre eſpece : ce ſont ceux de Madrid & de Séville, deux villes dont la Magiſtrature a une organiſation particuliere. Les Corrégidors ſont à vie, & ne doivent pas être des hommes de loi; auſſi ne ſont-ils que des chefs de la police qui préſident au Corps-de-Ville, aux combats de taureaux

Conſtitution municipale de Madrid.

reaux & aux actes publics de la Ville. Les Lieutenans - Civils, *Tenientes de Villa*, ont une jurisdiction indépendante de leur autorité, & les suppléent dans leur présidence. Madrid & Séville ont outre cela des Régidores, espece d'Echevins qui veillent aussi à la police concurremment avec le Corrégidor. Voilà pour la constitution municipale de Madrid. Les *Alcaldes de Corte* n'en font pas partie, & tiennent, comme nous l'avons dit, à la Cour ; ce qui n'empêche pas que leur jurisdiction ne s'étende à l'intérieur de cette Capitale, qui est divisée en certain nombre de quartiers, repartis entre les différens Alcaldes de Corte. Chacun de ceux-ci a sous lui un *Alcalde de Barrio* (1), espece de Commissaire de quartier qui veille immédiatement au maintien de l'ordre public

(1) Il y a donc cinq especes d'Alcades ; *Alcalde Pédaneo*, *Alcalde Ordinario*, *Alcalde de Barrio*, *Alcalde Mayor*, & *Alcalde de Corte.*

dans l'étendue de son ressort. Enfin, il y a un Magistrat qui, sous le titre de Surintendant, est spécialement chargé de la police & du bon ordre en concurrence avec les *Alcaldes de Corte*, les *Régidores*, le *Corrégidor* & les *Tenientes de Villa*. Il résulte de cette organisation un peu compliquée, de fréquens conflits de jurisdiction entre ces Magistrats; mais aussi il est peu de Villes en Europe où la police soit aussi bien observée qu'à Madrid, où il regne plus de sûreté, où le crime échappe moins à la vigilance de la loi.

Complication de Jurisdiction dans cette Capitale.

Il nous reste à savoir présentement d'après quel code la Justice est administrée tant à Madrid que dans le reste de l'Espagne.

Loix reçues en Espagne.

On pourroit dire à la rigueur que les Loix Romaines y sont sans force; il y a même d'anciennes Ordonnances des Rois de Castille qui défendent, sous des peines rigoureuses, de les citer. Cependant, dans la pratique, on consulte sou-

vent ce code, qui a été long-tems l'objet d'une admiration aveugle, & contre lequel il est devenu de mode de déclamer avec amertume. Les Espagnols me paroissent tenir un juste milieu entre ces deux extrémités. Ils ne l'adoptent point entierement; ils ne regardent pas toutes ses décisions comme infaillibles; mais leurs Jurisconsultes y vont puiser des lumieres & des autorités, parce qu'ils trouvent que ce code, au milieu des loix contradictoires entr'elles, quelquefois absurdes, souvent étrangeres à nos mœurs, à notre constitution politique, en contient un grand nombre qui sont dictées par la raison même, & applicables à toutes les législations. L'instruction des procès se fait en Espagne conformément au Droit Romain, à quelques différences près dans les termes & dans l'emploi des documens. Ils y sont rapportés, non comme en France par des membres même des Tribunaux, mais par des Magistrats par-

ticuliers, sous le nom de *Relatores*, dont l'emploi est très-lucratif, & par conséquent fort recherché.

Les seules loix authentiques, d'après lesquelles la justice est administrée, sont consignées dans des codes publiés par leurs anciens Rois; tels sont *la Ley de las siete Partidas*, & *Ordenamiento-Real*, & *Fuero-Juzgo*, & *Fuero-Real.* Le principal, celui qui est de l'usage le plus habituel, est connu sous le nom de *Recopilacion*. C'est la collection de diverses Ordonnances isolées des Monarques d'Espagne, depuis les siecles les plus reculés jusqu'à nos jours. On en donne de tems en tems une nouvelle édition, où l'on insere toutes les loix qui ont été publiées depuis la derniere édition. Ce n'est même qu'après cette insertion que certaines Ordonnances acquierent force de loix. Telles sont celles qui émanent du Conseil de Castille sous le nom d'*Autos Accordatos*, & qui, provoquées quelque-

fois par des circonſtances paſſageres, peuvent être révoquées par ce Conſeil lui-même.

S'il eſt queſtion d'un nouveau Code criminel en Eſpagne.

On avoit prétendu & imprimé dans quelques papiers étrangers que le Monarque actuel vouloit donner à l'Eſpagne un nouveau *Code criminel*, & que le Conſeil de Caſtille avoit été chargé de le rédiger. L'aſſertion étoit au moins exagérée. Ce Conſeil qui ſait trop que les hommes ſe laiſſent conduire par les mots, auroit craint d'imprimer ſur la mémoire de Charles III une tache odieuſe, en plaçant ſon nom à la tête d'un *Code criminel*. Ce titre ſeul réveille des idées de ſévérité, de cruauté même, qui auroient trop contraſté avec la clémence & la bonté, vertus caractériſtiques du Roi régnant. Voici ce qui avoit donné lieu à cette erreur. Le Conſeil de Caſtille, par l'organe de M. le Comte de Campomanes, qui étoit alors un de ſes *Fiſcales* ou Procureurs généraux, avoit propoſé la reviſion & la réforme d'anciennes

loix criminelles, dont quelques-unes étoient absurdes, dégoûtantes ou impraticables; telles étoient celles qui condamnoient certains coupables à être percés de fleches; les faux témoins à avoir les dents arrachées, &c. Cette proposition ayant été approuvée par le Roi, le Conseil chargea quelques membres de différens Tribunaux de faire la revision des loix pénales, & de leur en substituer d'autres plus conformes à nos mœurs modernes. D'après les opérations de cette junte à laquelle présidoit M. de Campomanes, la salle des *Alcaldes de Corte* a été chargé de rédiger un rapport qui servira de base à la réforme projettée. En attendant que ce travail produise les fruits qu'on en espere, il a déjà donné lieu à un traité sur les loix pénales, ouvrage d'un Jurisconsulte jeune encore, nommé *Lardizabal*, qui parut en 1784, & qu'on peut lire avec plaisir & profit, même après celui du Marquis de Beccaria. C'est ici le cas de parler de la torture, cette

De la torture.

inſtitution barbare contre laquelle la philoſophie moderne s'eſt élevée avec force. Elle n'eſt pas encore formellement abolie en Eſpagne; elle y trouve même quelques défenſeurs. Il y a peu d'années qu'un Eccléſiaſtique, nommé *Caſtro*, en entreprit l'apologie en forme; mais ſon ouvrage qui a inſpiré une indignation preſque générale, a été réfuté d'une maniere victorieuſe, par un Juriſconſulte qui a été l'organe des ſentimens modérés du premier Tribunal de la Monarchie & de la partie ſaine de la nation. Dans la pratique, ſon ſyſtême a infiniment plus de partiſans que celui de ſon antagoniſte.

Le Droit Canon eſt le Code reçu en Eſpagne dans les affaires eccléſiaſtiques. Qu'on ne croie pas cependant que la Cour de Madrid ſoit ſoumiſe aveuglément aux ordres du Saint-Siege. Il n'y a peut-être pas de Royaume catholique où, ſurtout dans ces derniers tems, on ait fait plus d'heureux efforts pour alléger ce

Relations de la Cour d'Eſpagne avec le St.-Siege.

joug. Sans doute la Religion & ses Ministres y sont encore en grande vénération. Les Prêtres & même les Moines, sous le prétexte de diriger les consciences, se mêlent quelquefois d'intrigues temporelles, & abusent de la confiance qu'une docilité excessive leur livre. Mais ces abus, même sous le regne pieux des Monarques, ont été réprimés à beaucoup d'égards. Durant une grande partie de ce siecle, ils infectoient même les marches du trône. On se rappelle encore avec indignation le crédit dangereux dont jouissoient auprès de Philippe V le Pere d'Aubenton, & ses successeurs du même ordre; auprès de Ferdinand VI le Pere Rabago, dernier Jésuite qui se soit assis dans le confessional des Monarques Espagnols. Le Confesseur du Roi actuel est un Franciscain. Mais quoique ce Moine soit admis très-fréquemment auprès de son auguste pénitent, il n'étend gueres sa jurisdiction au-delà des limites que la vraie dévotion lui prescrit; &

A quoi se réduit à présent l'influence des Moines en Espagne.

Celle du Confesseur de Sa Majesté catholique.

quoiqu'on ait dit dans le reste de l'Europe, sur-tout à l'occasion de la derniere guerre, solitaire au milieu de la Cour, il se mêle très-peu des affaires du Gouvernement & d'intrigues temporelles, le Monarque, tout en lui marquant la déférence qu'il croit devoir au directeur de sa conscience, a réprimé plus d'une fois les saillies de son zele. Il est vrai que Sa Majesté le consulte ordinairement pour remplir les prélatures & autres dignités ecclésiastiques dont la collation lui appartient, & que sous ce point de vue le Confesseur du Roi d'Espagne peut être regardé dans le fait comme chargé de la feuille des bénéfices, quoique cette commission appartienne proprement à la Camara & au Ministre de Grace & de Justice. Mais, même sous ce rapport, son crédit a été circonscrit tout récemment, & la présentation aux Archevêchés & aux Evêchés vacans a été attribuée à son exclusion à M. le Comte de Flo-

rida Blanca, comme Miniſtre actuel de Grace & de Juſtice.

Cette faculté inconteſtable dont jouiſſent les Rois d'Eſpagne de nommer aux grands bénéfices de leurs Etats, ne remonte pas au-delà de 1753, époque de la ſignature du Concordat de la Cour de Rome avec le Saint-Siege.

Concordat de la Cour de Madrid avec le St.-Siege.

Juſqu'à cette époque, la collation des bénéfices avoit été l'objet de fréquentes conteſtations entre ces deux Cours. Les Rois d'Eſpagne y prétendoient en vertu de leur droit de patronage, comme ayant fondé & doté toutes les Egliſes de leurs Etats. Benoît XIV, ce Pontife modéré, qui ſentit que la vraie maniere de conſerver au moins les débris des droits du Saint-Siege dans un ſiecle où toutes les Puiſſances s'éclairoient ſur leurs abus, étoit de compoſer ſur quelques-uns, Benoît XIV voulut d'abord faire diſcuter cette matiere par les Cardinaux Aquaviva & Belluga; mais leur entremiſe ayant

produit des écrits où l'on s'aigrissoit de part & d'autre sans se rapprocher, on convint d'abandonner la voie de la discussion, & de négocier à l'amiable & de vive voix. Cette mission fut confiée de la part de l'Espagne à l'Abbé de Figueroa, homme d'un caractere doux & conciliant, qu'on a vu depuis à la tête du Conseil de Castille. Il en résulta le Concordat, qui a fixé d'une maniere irrévocable les relations de l'Espagne avec la Cour de Rome.

Collation des bénéfices.

Le Saint-Siege n'avoit pas disputé aux Rois Catholiques la nomination à tous les bénéfices consistoriaux, qui leur étoit assuré par différentes Bulles. Le Concordat les confirme dans cette possession, en réglant seulement que les titulaires seroient obligés de se pourvoir de Bulles.

La principale contestation rouloit sur les bénéfices à résidence & sur les bénéfices simples. Les Rois d'Espagne vouloient nommer à tous; les Papes pré-

tendoient conférer au moins ceux qui vaquoient dans les mois apoſtoliques.

Le Concordat en déſigna cinquante-deux qui ſeroient à la nomination du Saint-Siege, avec l'obligation de ne les conférer qu'à des Eſpagnols ; & il y fut ſtipulé que le Pape ne pourroit déléguer cette collation à perſonne ; que ces bénéfices ſeroient exempts de penſions, & que les Titulaires ne paieroient point de *cedulas bancarias.*

Ces cédules étoient des eſpeces de contrats paſſés avec la Chambre Apoſtolique, en vertu deſquels le Candidat auquel on promettoit un bénéfice, s'engageoit au paiement d'une certaine ſomme. Souvent il ne l'avoit pas ; alors la Chambre Apoſtolique la lui avançoit avec un énorme intérêt, & entretenoit en Eſpagne des agens qui veilloient à l'accompliſſement de ces engagemens. Cet abus ruineux faiſoit paſſer à Rome, une année dans l'autre, le cinquieme du revenu de tous les bénéfices. Un des inconvé-

niens dont il étoit la ſuite, étoit l'émigration de poſtulans qui alloient intriguer à Rome, & y déshonorer leur Nation.

Diſpoſitions du Concordat, relativement aux *ſpolios y vacantes.*

Il n'eſt pas le ſeul que le Concordat ait aboli ; auparavant le Pape diſpoſoit des *ſpolios y vacantes*, c'eſt-à-dire de la dépouille des Prélats défunts & du revenu des bénéfices vacants. L'adminiſtration de ces fonds étoit confiée à un bureau tout compoſé d'Italiens ſi habiles dans leur geſtion, que le quart du produit des bénéfices de l'Eſpagne diſparoiſſoit ſous leurs mains avides. Par le Concordat, le Saint-Siege a renoncé à cette ſource de revenus, ſous la ſeule condition que l'adminiſtration des *ſpolios y vacantes* ne ſeroit donnée qu'à un Eccléſiaſtique. Cette légere reſtriction n'empêche pas les Rois d'Eſpagne d'en diſpoſer comme bon leur ſemble. L'Adminiſtrateur qu'ils nomment, en emploie une partie à faire des avances aux nouveaux Prélats qui manquent de fonds pour leur établiſſe-

ment. On a remarqué, à la louange du haut Clergé Eſpagnol, que jamais la rentrée de ces avances n'a manqué; auſſi faut-il convenir que quoiqu'il y ait encore quelques fanatiques parmi les Prélats d'Eſpagne, ils ſont tous recommandables par leur charité, leur piété & l'auſtérité de leurs mœurs.

Emploi que fait le Roi de leur produit.

Quoique le Concordat ſtipule que le produit des *ſpolios y vacantes* ſera entièrement conſacré à des œuvres pies, le Roi, comme nous l'avons dit, ne ſe fait point ſcrupule d'en deſtiner une portion à l'encouragement de l'induſtrie, & même à la récompenſe des militaires. Mais cette ſource de bienfaiſance eſt beaucoup moins abondante qu'elle ne pourroit l'être. Les Chapitres, ordinairement chargés de liquider les ſucceſſions des Prélats, & d'adminiſtrer les revenus des grands bénéfices vacans, réduiſent quelquefois à un quart le produit net de ces deux revenus.

Comme le Concordat privoit le Saint-

Siege de ce que lui produisoient les *spolios y vacantes* & de quelques autres sources de revenus, & que rarement il a fait des sacrifices gratuits, il lui falloit bien une sorte de dédommagement. A raison des pensions qu'il imposoit sur les bénéfices d'Espagne & du produit des *cedulas bancarias*, la Cour de Madrid s'est engagée à lui payer d'une part 600,000 écus romains, en lui en faisant l'intérêt à trois pour cent, & de l'autre une somme de 310,000 écus aux mêmes conditions, pour l'indemniser du produit de l'expédition des bulles & de celui des annates. Enfin le Roi d'Espagne, par le même Concordat, assura, pour la subsistance du Nonce auprès de sa personne, une somme annuelle de 50,000 écus à prendre sur le revenu de la bulle de la Croisade (1), qui fut à cette occasion rendue perpétuelle.

Dédommagement que le Concordat de 1753 accorde au St.-Siege.

On voit que le Concordat de 1753 a

(1) Nous en parlerons à l'article des impôts.

beaucoup diminué les contributions que l'Eſpagne payoit au Saint-Siege. Il lui reſte cependant encore le produit des diſpenſes de mariages, qu'on peut bien évaluer à quinze cens mille francs par an.

Depuis cette époque, la Cour de Madrid a continué de ſoutenir avec chaleur les droits de l'autorité ſouveraine contre les prétentions du Saint-Siege. On ſe rappelle comment elle accueillit le Monitoire de Clément XIII contre l'Infant de Parme. Le Conſeil de Caſtille en fit recueillir tous les exemplaires, & ordonna qu'on en fit autant de toutes les lettres, bulles ou brefs qui ſe trouveroient contraires aux droits régaliens ou aux meſures priſes par le Gouvernement, renouvellant l'ancienne loi qui portoit *peine de mort & confiſcation de biens* contre tout Notaire & Procureur qui oſeroit les notifier.

A cette occaſion, le Conſeil de Caſtille, préſidé alors par M. le Comte d'Aranda, rappella tout ce que les Rois d'Eſpagne

d'Eſpagne, depuis Charles-Quint, avoient fait pour empêcher l'admiſſion de la Bulle *in Cœna Domini*, en tant qu'elle offenſoit la ſouveraineté & la juriſdiction des Tribunaux temporels, & enjoignit à tous les Archevêques & Evêques du Royaume d'en empêcher la publication & l'application dans leurs Diocèſes.

A ces preuves de la vigilance des Rois Catholiques à maintenir leur ſouveraineté, j'ajouterai que l'Eſpagne a, comme la France, la reſſource de ſes *appels comme d'abus*. Il parut l'année derniere un Ouvrage Eſpagnol qui traite cette matiere *ex profeſſo*, ſous le titre de *Maximas ſobre recurſos de fuerza y proteccion*. Le Clergé, & ſur-tout le Saint-Office, dont l'Auteur fit réimprimer à la ſuite de cet Ouvrage les anciennes conſtitutions qui n'étoient preſque plus connues, voulurent en empêcher la publication ; mais le Conſeil de Caſtille & le Miniſtere protégerent ouvertement l'Auteur, & le firent triompher de ces oppoſitions.

C'est aussi à la même époque que les droits de la nonciature en Espagne ont été restreints. Dès le regne de Charles-Quint elle avoit souffert quelques atteintes. Le Concile de 1528 commença à établir que l'Auditeur de la Nonciature seroit Espagnol.

A quoi se réduit en Espagne la jurisdiction du Nonce.

En 1564 le Conseil de Castille restreignit les facultés du Nonce, & lui renvoya ses lettres pour qu'il les fît rédiger conformément à cette restriction.

En 1640 la Nonciature éprouva de nouvelles vicissitudes. Il parut un Réglement qui établit sa forme & sa procédure, & auquel étoit joint le tarif de toutes les graces qui émanoient de ce Tribunal.

Cependant les Nonces abusoient souvent de la pieuse déférence des Espagnols pour étendre leurs facultés. Quelquefois ils arrivoient avec des Bulles qui les autorisoient à être collecteurs du produit *spolios y vacantes*, à s'opposer à l'intervention des Tribunaux séculiers

dans les *recursos por fuerza* ou appels comme d'abus. En 1641 un Nonce parut en Espagne muni d'une pareille Bulle; mais le Conseil de Castille, qui, comme le Parlement de Paris en France, a toujours soutenu avec zele l'autorité souveraine, examina la Bulle & l'annulla.

Sous la dynastie régnante, les Nonces ont encore fait des tentatives qui ne leur ont pas réussi. Quelquefois, lorsqu'ils s'absentoient, ils nommoient de leur chef des subdélégués qui les suppléoient. En 1739 le Nonce, dangereusement malade, chargea de ses fonctions l'Inquisiteur général; Philippe V s'en offensa, annulla cette nomination, & obligea le souverain Pontife de créer Nonce *par interim* l'Evêque d'Avila.

Enfin en 1771, la Cour de Madrid obtint du Pape Clément XIV, un bref, qui donnoit une nouvelle forme à la Nonciature, qui substituoit à l'Auditeur du Nonce, seul Juge de ce Tribunal, une rote modelée sur celle de Rome, &

composée de six Ecclésiastiques, nommés à la vérité par le Souverain Pontife, mais sur la présentation du roi d'Espagne ; ce qui étoit assurer ces places exclusivement aux sujets de ce Monarque. Ce bref portoit aussi que l'Auditeur du Nonce seroit toujours un Espagnol, mais n'auroit plus aucune jurisdiction.

Maximes reçues en Espagne sur l'autorité souveraine.

On doit observer encore que l'Espagne a adopté depuis long-tems, sur l'indépendance de la Souveraineté, des maximes fort semblables aux quatre fameux articles, qui furent sanctionnées par l'Assemblée du Clergé de France en 1682, & que tout sujet, au moment où un emploi public lui est conféré, est obligé d'en jurer l'observation.

Trop grande richesse du Clergé.

Il y a cependant encore en Espagne un très-grand abus enfanté par la religion mal-entendue ; c'est l'extrême richesse du Clergé & des Moines. Après les grandes principautés ecclésiastiques de l'Allemagne, les plus opulentes Pré-

latures de la Catholicité ſe trouvent en Eſpagne. Les Archevêchés de Tolede, de Séville, de St.-Jaques, de Valence, de Sarragoſſe, &c., ont plus de revenus qu'aucun des nôtres. Il y a des Monaſteres, & ſur-tout des Chartreuſes, dont les biens occupent la plus grande partie des cantons où ils ſont ſitués : & ces fondations religieuſes en dépeuplant, en appauvriſſant le pays qui les environne, augmentent encore la miſere & la fainéantiſe par la charité aveugle avec laquelle elles les ſoudoyent. La Galice eſt ſur-tout un exemple frappant de cet inconvénient. Les deux tiers de la Province ſont entre les mains du Clergé & des Moines. Il en réſulte que la Galice, quoique ſingulierement favoriſée par la nature qui l'a pourvue en abondance de toutes les choſes néceſſaires à la vie, eſt peut-être la patrie de l'Eſpagne la moins avancée, quant aux lumieres & à l'induſtrie.

Cependant le Gouvernement qui s'é-

claire de plus en plus, s'efforce d'atténuer les conséquences d'une pareille situation. D'abord la sagesse qu'il apporte dans le choix des Prélats, prévient en eux le déployement de ce luxe scandaleux, qui, en irritant l'indigence, diminue le respect qu'on doit à la religion. Leur résidence continuelle dans leur siege, fait du moins qu'ils consomment tout leur revenu dans le Pays qui le produit. Tous en employent une grande partie en aumônes. Plusieurs, & sur-tout les Archevêques de Tolede & de Valence, en consacrent une portion à l'encouragement de l'industrie, & ce n'est pas la seule maniere dont les richesses du Clergé concourent au bien de l'Etat. Nous verrons à l'article des impôts, qu'il paye des contributions considérables. Outre cela la Cour de Madrid s'est fait donner par le St.-Siége la faculté de grever de pensions tous les grands bénéfices jusqu'à la concurrence du tiers de leurs revenus; & cette faculté a été

Remedes qu'on y a apportés.

étendue par un bref en 1783, à tous les bénéfices ſimples qui rapportent plus de deux cens ducats, environ 550 liv.

Très-peu d'Ordres religieux ont leurs Généraux hors du pays.

On a ſenti en Eſpagne, plus vivement encore que dans les Etats où l'on ſe pique le plus de philoſophie, combien il étoit abſurde d'avoir des ordres Religieux dont les Généraux réſidaſſent hors du pays.

En conſéquence les Chartreux d'Eſpagne ont été, en 1784, détachés de leur dépendance de la grande Chartreuſe; & lorſque j'ai quitté Madrid, il n'y avoit plus dans tout le Royaume que deux ordres Monaſtiques qui euſſent leurs Généraux à Rome; encore n'attendoit-on plus que la mort des Généraux actuels pour les ſouſtraire à cette dangereuſe relation.

La ſévérité avec laquelle la Cour de Madrid a traité la Société de Jéſus, la vigueur ſoutenue avec laquelle elle a pourſuivi à Rome ſon entiere extinction, la tranquillité de la Nation à la

vue de ces mesures, ont prouvé d'ailleurs que l'Espagne n'est pas aussi soumise qu'on le croit communément au joug de la superstition, & à l'empire absolu des Moines. Ce n'est pas par de vaines assertions, c'est par des faits récents, incontestables, faciles à avérer, que nous avons essayé de combattre ce préjugé favori de l'Europe moderne. Survivra-t-il à de pareils argumens ?

De l'Inquisition.

Il n'est donc plus en Espagne qu'une institution Religieuse, à laquelle la philosophie gémit de voir encore ce Royaume asservi ; institution, dont je suis loin d'entreprendre l'apologie, mais contre laquelle je m'abstiendrai de ces déclamations rebattues qui n'apprendroient rien à une partie de mes lecteurs, & qui offenseroient l'autre. Ce n'est point par des invectives qu'on guérit une Nation de ses préjugés. Cette espece d'intolérance, plus intraitable peut-être que celle qui expire enfin presque par-tout, sous les loix mieux connues de la raison &

de l'humanité, ne fait qu'aigrir les maux, & irriter les malades. Je me l'interdirai donc sur-tout en parlant de l'intolérance religieuse, & de l'un de ses enfans les plus redoutables. On voit aisément que j'ai en vue le St.-Office, ce Tribunal auquel on a depuis long-tems prodigué toutes les qualifications odieuses, & qui a encore en Espagne deux puissans soutiens, la politique & la religion.

Ce que ses apologistes disent en sa faveur.

Ses défenseurs prétendent que l'autorité souveraine trouve en lui un moyen de se faire respecter, qui enchaînant les consciences des sujets par la terreur religieuse, offre un garant de plus de leur soumission, qui prévient dans le dogme & dans le culte, ces variations, ces incertitudes, dont le repos des sociétés n'a été que trop souvent troublé. Ils prétendent que la religion y gagne la conservation de son unité & de sa pureté, & il attribuent à l'inquisition la tranquillité dont l'Espagne a constamment joui sous ce rapport; tandis que les autres Etats

chrétiens de l'Europe étoient livrés en proie à toute l'âcreté des querelles religieuſes, au zèle turbulent des novateurs.

Ses inconvéniens.

Les antagoniſtes de l'inquiſition ſoutiennent au contraire, qu'elle a conſtamment écarté les lumieres de l'Eſpagne, qu'elle y alimente la ſuperſtition & le fanatiſme, qu'elle y tient les ames dans cet aſſujettiſſement ſervile, propre à réprimer les élans vigoureux du génie qui produiſent les grandes choſes dans tous les genres; qu'en reſſerrant les cœurs par la crainte, elle prévient les doux épanchemens de la confiance & de l'amitié; qu'elle bannit des relations les plus intimes, tout ce qui en fait le charme; qu'en un mot elle condamne depuis deux ſiecles l'Eſpagne à l'ignorance & à la barbarie.

Voilà ſans doute des inculpations bien graves; l'expoſé de l'etat actuel des choſes prouvera juſqu'à quel point elles ſont fondées.

Je ne répéterai pas ici ce que l'on

trouve par-tout ſur l'hiſtorique de l'établiſſement du St.-Office. Il eſt contemporain de nos guerres de religion, de toutes les atrocités que le fanatiſme a enfantées dans la plupart des Etats de la Chrétienté ; & ſous ce point de vue aucune Nation n'a de reproches à faire aux Eſpagnols.

Les rigueurs de ce Tribunal ne ſont plus ce qu'elles étoient autrefois.

Mais depuis cette époque les mœurs ſe ſont heureuſement adoucies par-tout, & ſi cette révolution n'a pas altéré la conſtitution primitive de l'inquiſition Eſpagnole, elle en a du moins tempéré les rigueurs : elle les a rendu moins éclatantes & plus rares. Ces tems ne ſont plus, où de fréquens *autodafé* étoient des ſolemnités pompeuſes, dont l'appareil, ſous prétexte d'honorer la religion, inſultoit à l'humanité ; où toute la Nation accouroit comme à un triomphe, où le Souverain & toute la Cour, en y aſſiſtant, croyoit faire l'acte le plus méritoire aux yeux de la Divinité, où l'on jouiſſoit du tourment des victimes li-

vrées à la fois aux bourreaux & aux malédictions du peuple, où l'on célébroit dans des écrits publics tous les détails de ces fêtes barbares, la part qu'on y avoit prise & jusqu'au plaisir qu'on y avoit goûté. A la suite de l'autodafé de 1680, il parut un ouvrage qui en contenoit la relation la plus circonstanciée. L'Auteur paroît s'y délecter comme à celle d'une réjouissance publique. *Il va rapporter*, dit-il, *avec une exactitude intéressante, toutes les circonstances de ce triomphe si glorieux de la foi, avec le catalogue des Seigneurs qui s'étoient rendus familiers, & le sommaire de la sentence des coupables.*

Tableau du dernier autodafé général.

Dans son épître dédicatoire, il appelle Charles II, *le Protecteur de l'Eglise ; la Colonne de la Foi ; le Capitaine général de la Milice de Dieu ; le Jupiter Chrétien*, parce que ce Monarque châtie les hérétiques, comme Jupiter autrefois foudroya les Titans.

Les Censeurs approuvent ensuite avec

la plus grande emphase l'ouvrage qui, disent-ils, *par la majesté de son sujet, doit paroître non-seulement aux yeux de l'Espagne, mais encore à ceux de tout le monde.*

L'Examinateur renchérit encore sur les Censeurs. *L'Auteur*, selon lui, *a répondu à l'attente d'une chose si desirée, dans un moment où la curiosité en faisoit l'objet de ses vœux, & où la pieuse impatience des vrais fideles se plaignoit de son retard.* Il est au-dessus de tout éloge pour avoir décrit avec une scrupuleuse attention tous les détails de cette cérémonie merveilleuse, prouvant par-là qu'il sentoit *qu'en ce qui regarde un Tribunal aussi grave, les plus légeres circonstances sont d'une importance extrême.* Quand il n'auroit pas si bien réussi, il eût été excusable; *car des actions si sublimes, si heroïques, ne se laissent point égaler par des paroles;* on lui permet donc d'imprimer cet ouvrage *pour la con-*

ſolation des dévots, la ſatisfaction des abſens, & l'exemple de la poſtérité.

Dans le cours de cette deſcription, vraiment ſinguliere d'un bout à l'autre par le ton emphatique qui y regne, l'Auteur célébre pluſieurs fois le zele pieux du Monarque qui aſſiſta à la cérémonie.

Ce Prince, dit-il en un endroit, *ayant donné à entendre qu'il ſeroit* BIEN-AISE *d'être préſent à la célébration d'un auto général, le Conſeil* (de l'inquiſition) *crut lui donner une marque de reſpect que de lui offrir l'occaſion de répéter l'exemple admirable de ſon auguſte pere Philippe IV;* enſorte que le théâtre de cette cérémonie fut tranſporté à Madrid, au lieu d'être à Tolede comme on l'avoit concerté d'abord. Le grand Inquiſiteur alla en conſéquence baiſer la main à Sa Majeſté, en l'aſſurant *qu'il alloit faire au plutôt des diſpoſitions pour le prompt accompliſſement d'une œuvre* QUI LUI ÉTOIT SI AGRÉABLE.

L'Auteur exalte ainsi, en finissant, le mérite que s'étoit acquis Charles II, en honorant de sa présence toute la cérémonie jusqu'au supplice des coupables exclusivement.

Ce fut une grande consolation, dit-il, *pour les fervens, un sujet de confusion pour les tiedes, & d'étonnement pour tous les assistans, d'être témoins d'une constance digne d'être admirée pendant bien des siecles. Depuis huit heures du matin Sa Majesté se tint à son balcon sans que la chaleur l'incommodât, sans être gênée par la grande affluence, & sans que des cérémonies aussi longues lui causassent de l'ennui. Sa dévotion & son zele furent tellement supérieurs à la fatigue, qu'il ne sortit pas même un quart-d'heure pour manger : & à la fin de la cérémonie, il demanda s'il y avoit encore quelque chose, & si l'on pouvoit s'en aller.*

Les Espagnols modernes sont bien loin de cette cruauté froide, qui ferme les cœurs à la pitié ; & ils peuvent du moins

plaindre impunément le petit nombre de victimes qui éprouvent encore les rigueurs du St.-Office.

Elles ont d'ailleurs été rares dans ce siecle, qui n'a pas même vu un seul *autodafé* général, tel que celui dont je viens de parler.

Arrêts les plus connus du St.-Office pendant ce siecle.

En 1714, des Moines dont le Couvent (de Correlia en Arragon) étoit voisin d'un Monastere de Religieuses, furent convaincus d'avoir abusé de l'ascendant qu'ils avoient pris sur elles pour les porter à des désordres qu'ils couvroient du voile de la religion. Ce double crime de sacrilege & de séduction, eût été puni ailleurs d'une maniere exemplaire par les Tribunaux temporels. Il excita l'animadversion du St.-Office qui condamna à mort les plus coupables, & les livra, selon l'usage, au bras séculier.

Contre des Moines d'Arragon.

Contre une famille de Maures.

Onze ans après, l'inquisition exerça un autre acte de sévérité, que nous n'entreprendrons pas également de justifier. Elle découvrit à Grenade une famille de

Maures

Maures qui s'occupoit paiſiblement de fabriquer des ſoieries, qui même excelloit dans cet art. Ses loix anciennes qu'on croyoit tombées en déſuétude, s'armerent cette fois de toute leur rigueur ; & cette malheureuſe famille fut brûlée vive.

En 1756, ſept perſonnes du peuple qui ſe trouvoient enfermées dans les priſons de l'inquiſition de Madrid, en ſortirent pour entendre leur ſentence prononcée, ſuivant l'uſage, dans l'égliſe des Dominicaines de cette Capitale. De ces ſept perſonnes, l'une qui étoit un Maître d'école fauſſement accuſé, fut abſous. Les trois faux témoins qui l'avoient dénoncé, & dont l'un étoit ſa propre femme, furent bannis pour huit ans, & condamnés à deux cens coups de fouet, qu'ils ne reçurent pas. Un autre ſubit réellement cette peine, & fut le ſeul alors qu'on punît corporellement, parce qu'il étoit (ſuivant ſa ſentence) *hérétique, apoſtat, judaïſant, & flottant dans ſa*

croyance, attaché à toutes les sectes, &c. Le seul crime de l'un des sept, qui étoit de Toulouse, consistoit dans son titre de *Franc-Maçon*; sa sentence portoit son bannissement perpétuel, & la confiscation de ses biens. Malheureusement pour lui & pour les membres du St-.Office, il n'en avoit pas. Si les Francs-Maçons étoient par-tout traités avec cette importance, leur société très-innocente, très-pacifique, pourroit bien devenir à son tour une secte redoutable. L'expérience de près de dix-huit siecles a assez appris au monde chrétien, que la véritable maniere de propager les sectes, d'enflammer le zele de ceux qui les embrassent, c'est de les persécuter.

En 1763, il y eut encore à Ilerena un Autodafé particulier, à la suite duquel quelques hérétiques furent livrés aux flammes. L'obscurité de ces victimes empêcha que leur châtiment n'acquit une certaine publicité; & la terreur universelle qu'inspire le nom seul de l'inqui-

sition, sembloit s'être calmée. Le Roi même, l'année d'auparavant, avoit restreint les droits de ce Tribunal. Son Président, le grand Inquisiteur, ayant publié contre la volonté expresse de S. M. une bulle qui proscrivoit un livre françois, fut relégué dans un Couvent à treize lieues de Madrid. Du fond de son exil il chercha à s'excuser, en alléguant l'usage immémorial qui attribuoit au St.-Office le droit exclusif de prohiber les livres dangereux. Il obtint sa grace au bout de quelques semaines; mais le Roi, après avoir pris l'avis de ses Ministres & de son Conseil de Castille, donna en Janvier 1762, une cédule qui, en établissant une nouvelle regle relativement à l'admission des bulles, portoit:

Qu'à l'avenir le grand Inquisiteur ne pourroit publier d'Edits, que lorsqu'ils lui auroit été envoyés par le Roi.

Restrictions apportées à la jurisdiction du Grand-Inquisiteur.

Que lorsqu'il recevroit des brefs, par lesquels des livres seroient prohibés, il eût à se conformer aux loix du pays, &

à publier la prohibition, non en s'étayant du bref, mais de sa propre autorité.

Qu'aucun de ces Edits ne seroit publié sans que le Roi l'eût vu & approuvé.

Qu'enfin le Saint-Office avant de condamner un Livre, en citeroit l'Auteur devant son Tribunal, pour entendre ce qu'il auroit à dire pour sa défense.

Ce petit triomphe de la raison & de l'autorité souveraine, fut à la vérité très-court. L'année suivante, le crédit du Confesseur de Sa Majesté Catholique produisit la révocation de cette pragmatique; mais M. le Comte d'Aranda, en qui la vigueur du caractere n'exclut point l'adresse qui paroît être sur-tout l'apanage des ames foibles, ayant su se ménager un Conseil mixte, composé de Magistrats & d'Evêques; qui avoit été créé à l'occasion de l'expulsion des Jésuites, M. le Comte d'Aranda, dis-je, fit revivre la cédule de 1761. Ce ne fut pas le seul effort de ce sage Administrateur, pour circonscrire

En particulier par Monsieur le Comte d'Aranda.

les droits du Saint-Office ; il crut quelque tems pouvoir lui enlever celui de s'approprier tous les biens des coupables qu'il condamne ; droit affreux, contre lequel on peut tonner sans scrupule, même en Espagne, parce que c'est servir à la fois la cause de Dieu & des hommes que de s'indigner que l'avidité ose se couvrir du manteau sacré de la religion, qu'elle puisse diriger, aiguiser le glaive de la Justice ; parce que par-tout où la raison, où la charité se font entendre, on doit épargner à des accusés le supplice anticipé, & assurément bien gratuit, de frémir en voyant leurs héritiers dans leurs Juges. M. le Comte d'Aranda alloit encore triompher de cette institution odieuse ; mais on objecta qu'elle fournissoit en grande partie au salaire des Employés du Tribunal ; qu'il eût fallu créer, pour y suppléer, un fonds de plus de six cens mille francs. Cette considération suspendit la révocation qui alloit être prononcée. C'est ainsi que dans tous les Gouverne-

mens les meilleures intentions sont déjouées par les circonstances, & que les abus se perpétuent, parce qu'ils se trouvent liés à des choses qu'on n'a pas eu le courage ou les moyens d'attaquer.

M. le Comte d'Aranda fut plus heureux dans une autre tentative. Chef du Conseil de Castille, qui, par état comme par inclination, s'est toujours montré zélé défenseur des droits de la souveraineté, prenant sur quelques Prélats en crédit l'ascendant de son caractere & de ses talens, & flattant d'ailleurs leur éloignement secret pour un Tribunal enrichi des dépouilles de l'Episcopat, il obtint en 1770 une cédule royale, qui bornoit la jurisdiction de l'Inquisition aux seuls crimes de l'hérésie contumace & de l'apostasie, & lui défendoit de faire subir aux Sujets de Sa Majesté l'opprobre de la prison, à moins que leurs crimes ne fussent évidemment prouvés. C'étoit la renfermer dans des bornes fort étroites; c'étoit la rappeller à l'unique objet peut-être qui

eût pu motiver son institution, dans un tems où les novateurs, en matiere de doctrine, offensoient à la fois la société & le Ciel par leur zele turbulent. Cette victoire ne scandalisa en Espagne qu'un petit nombre de gens foibles ou fanatiques. Elle fut célébrée, exagérée même dans les pays étrangers. On y crut toucher au moment où l'Hydre, que la phisophie avoit proscrite depuis long-tems, seroit enfin terrassée.

La retraite de M. le Comte d'Aranda qui suivit de près, n'avoit pas dissipé cette illusion, parce qu'on voyoit encore à la tête de l'Administration des citoyens éclairés, qui, malgré leur respect pour la religion, étoient imbus des mêmes principes. La sécurité s'étoit rétablie dans les esprits sans en bannir le respect pour le culte & pour ses Ministres; elle avoit pour garants la bonté & la modération du Monarque, les maximes tolérantes des principaux dépositaires de

Assoupissement passager du St.-Office.

son autorité. Le tems des rigueurs sacrées sembloit passé; le Saint-Office, en un mot, paroissoit assoupi, lorsque tout-à-coup il signala son réveil en 1777 aux dépens d'une illustre victime, & avec lui se réveillerent en Espagne la terreur & le faux zele; & au-delà de ses frontieres l'indignation des Apôtres d'une sage tolérance.

Don Pablo Olavidé devient sa victime.

Don Pablo Olavidé, né au Pérou, étoit parvenu par ses talens à une des premieres places de l'Administration, celle d'Intendant des quatre Royaumes d'Andalousie & d'Assistant de Séville. Ses succès dans ce poste important avoient excité l'admiration & la reconnoissance, mais en même tems l'envie bien plus active que ces deux sentimens, lorsqu'on lui offrit un nouveau moyen de signaler son zele. Le Roi avoit conçu un projet digne de sa bienfaisance, celui de défricher & de peupler cette partie de la Sierra Morena, que traverse la route de

Madrid à Cadix, canton autrefois habité & cultivé, mais qui depuis s'étoit couvert de bois, & étoit devenu le repaire des brigands & des bêtes féroces. Cette miſſion fut confiée à M. Olavidé; il la remplit de la maniere la plus diſtinguée; mais il ne put éviter l'écueil ordinaire des grandes entrepriſes. Il fit des mécontens; il s'attira ſur-tout l'averſion du Pere Romuald, Capucin Allemand, qui avoit apporté dans la Sierra Morena une patente de ſon Général, par laquelle il étoit déclaré Préfet des nouvelles Miſſions, & dont il voulut ſe prévaloir pour affecter une autorité illimitée dans tout ce qui tenoit même de loin à la religion. Il éprouva des oppoſitions de la part d'un Grand-Vicaire, auquel l'Evêque de Jaen avoit délégué ſes pouvoirs dans la Sierra Morena qui étoit de ſon Diocèſe. Il en éprouva ſur-tout de la part de M. Olavidé, qui d'ailleurs l'accueillit honnêtement, & l'admit même à ſon intimité. L'ambition trompée du Moine s'irrita.

Détail des complots formés contre lui.

Quelques propos inconsidérés qui échappèrent à M. Olavidé, dans ces momens où l'on ne s'observe pas assez parce qu'on est sans méfiance, servirent son ressentiment qu'il déguisa peut-être à ses propres yeux sous le nom du zele pour la religion. Il nourrit les mécontentémens de quelques Colons, ses compatriotes, & se servit d'eux pour décréditer le nouvel établissement & son chef. Les mémoires qu'ils firent remettre au Conseil de Castille étoient remplis des inculpations les plus graves contre M. Olavidé. Le Conseil les fit examiner par un Juge impartial, & remonta à la source corrompue d'où elles émanoient.

Cependant M. Olavidé, qui, loin du soupçon, continuoit ses opérations avec zele, fut tout-à-coup mandé à la Cour au mois de Novembre 1775, pour y traiter de différens objets relatifs à sa mission.

Tandis qu'il vivoit à Madrid dans la plus parfaite sécurité, le hasard lui fit

découvrir la trame odieuſe qui s'ourdiſſoit contre lui. Des lettres interceptées lui apprirent que le Pere Romuald conjuroit ſa perte pour s'enrichir de ſes dépouilles, & qu'il ſe flattoit même qu'une Cour reſpectable favoriſeroit ſes déteſtables complots. La connoiſſance de ces lettres parvint jusqu'au Monarque, qui en renvoya l'examen à un de ſes Tribunaux.

Mais ces armes n'étoient pas les ſeules qu'eut employées le Moine vindicatif & ambitieux. M. Olavidé apprit par quelques amis qui lui reſtoient dans la Sierra Morena, que dès l'année précédente le Pere Romuald l'avoit accuſé auprès du Miniſtre des Affaires étrangeres, de manquer d'égards pour le Culte divin & la diſcipline eccléſiaſtique dans les nouvelles Colonies, de poſſéder des livres défendus, & que plus récemment il l'avoit dénoncé au Saint-Office.

Quelqu'inquiétantes que fuſſent ces nouvelles, M. Olavidé crut avoir dans le témoi- *Il eſt dénoncé au St.-Office.*

gnage de sa conscience de quoi se rassurer. Il continua de rester à Madrid; il sollicita l'entremise des Ministres pour faire parvenir aux pieds du Trône les preuves de son innocence, pour faire au moins valoir les titres que ses longs services & les missions importantes qu'on lui avoit confiées sembloient lui donner à l'indulgence du Monarque. Il se présenta plusieurs fois au Grand-Inquisiteur avec les démonstrations de la soumission; il protesta de la pureté de sa croyance; il offrit de rétracter les propos qui pouvoient lui être échappés au préjudice de la religion. Ces offres, ces protestations furent froidement accueillies. Il en conclut qu'on prenoit des mesures légales, mais secrettes, pour avérer sa justification; & le mystérieux silence du Saint-Office ne lui paroissoit pas de mauvais augure.

Pendant près d'un an qu'il resta à Madrid, il y mena la conduite la plus exemplaire, espérant conjurer ainsi l'orage

qui cependant ne tarda pas à éclater.

Le 14 Novembre 1776 un Grand-d'Eſpagne, en qualité d'*Alguaſil Mayor* de l'Inquiſition, accompagné des Miniſtres de la Juſtice, vient l'arrêter dans ſa maiſon, & le conduit dans les priſons du Saint-Office. Depuis ce moment, il fut comme perdu pour ſa femme, pour ſes parens, pour ſes amis. Juſqu'au jour où ſa Sentence fut promulguée, ils ignorerent tous quelle partie du monde il habitoit, s'il reſpiroit encore, & tous avoient renoncé à l'eſpérance de le revoir.

Il eſt arrêté par ſon ordre.

Dans le même tems ſa femme vit arriver à la Caroline, où elle étoit reſtée, des Officiers de l'Inquiſition qui firent main-baſſe ſur tous ſes biens, ſes livres & ſes papiers, tandis qu'un autre détachement effectuoit la même opération dans ſa maiſon de Séville.

Cet événement produiſit en Eſpagne diverſes ſortes de ſenſations. Les rivaux de M. Olavidé, les ennemis que lui

Impreſſion que fait cet événement en Eſpagne.

avoient ſuſcité l'ambition & l'envie, & quelques dévots de bonne-foi dans leur zele amer pour la cauſe de Dieu, le regarderent comme un triomphe. Pluſieurs citoyens ſéveres n'y virent qu'un juſte châtiment, pour les imprudences qu'on attribuoit à l'illuſtre coupable, & qui ailleurs, diſoient-ils, auroient eu d'autres Juges, mais ne ſeroient pas reſtées impunies. La conſternation fut cependant le ſentiment le plus général. Chacun commença à trembler pour lui-même, à craindre de trouver juſques dans ſes liaiſons les plus intimes des eſpions & des accuſateurs; les cœurs ſe reſſerrerent & ſe flétrirent. Comment ſe livrer déſormais dans ſon intérieur aux doux épanchemens de la confiance & de l'amitié? Quel homme aſſez ſage, aſſez ſûr de lui-même pour calculer toutes ſes démarches, pour meſurer tous ſes propos, pour ne jamais fournir de matiere aux délations d'un ennemi caché, d'un domeſtique vendu, d'un ami, d'un fils même.

égaré par ses scrupules? Le St.-Office à la vérité est encore plus juste peut-être qu'il n'est sévere; mais ses formes sont si redoutables! Comment éclairer sa justice, lorsqu'on ignore & ses accusateurs & ce dont on est accusé? Comment conjurer des foudres qui se préparent dans le silence & dans l'obscurité de son dédale inaccessible.

Il réveille le zele des Tribunaux de l'Inquisition dans les Provinces.

Tels étoient les raisonnemens que dictoit la terreur, pendant que duroit la détention de M. Olavidé. C'est surtout, quand d'un calme profond on passe tout-à-coup aux agitations de la tempête, qu'on s'exagere les dangers. Les ames les plus intrépides sont ébranlées des secousses inattendues; l'assoupissement apparent de l'inquisition avoit rétabli la sécurité, son réveil subit effraya tout le monde. Cette premiere impression fut d'ailleurs prolongée par d'autres circonstances. Les Moines crurent que le moment étoit venu de reprendre leur empire. A peine M. Olavidé avoit-il été

arrêté, qu'on apprit qu'à Seville une mission de Capucins se livroit à tous les excès de son zele, déclamoit avec fureur contre les théâtres profanes qu'il avoit cherché à perfectionner dans cette ville. Dans le même tems les inquisitions des Provinces partageoient le triomphe de cette Capitale, & faisoient l'essai de leurs forces renaissantes. On vit celle de Cadix renouveller une cérémonie qu'elle avoit omise depuis un demi-siecle, & qui se répete tous les ans à Madrid, celle de faire la lecture solemnelle de tous les decrets du St.-Office, des Bulles sur lesquelles son pouvoir est fondé, de tous les anathêmes qu'il lance sur les crimes contre la religion. Elle voulut donner à cette cérémonie tout l'appareil propre à en imposer à la multitude. Elle fit afficher un Edit qui enjoignoit à tous les fideles, au-dessus de dix ans, d'y assister sous peine d'excommunication. Il sembloit que le St.-Office voulût insulter aux alarmes publiques.

Cependant

Cependant le procès de M. Olavidé s'intruisoit dans le plus profond secret. Son sort fut enfin décidé après un an & sept jours d'une détention rigoureuse, pendant laquelle il n'avoit pas même eu la consolation d'être approché par un seul de ses domestiques.

Le 21 Novembre 1778, il se tint dans l'intérieur de l'hôtel de l'Inquisition une assemblée à laquelle furent invitées quarante personnes de différens ordres, parmi lesquelles se trouvoient plusieurs Grands-d'Espagne, des Officiers Généraux, des Prêtres & des Moines.

Le sort de M. Olavidé se décide.

La séance dura trois heures & demie, le coupable parut vêtu de jaune, portant à la main un cierge verd, & assisté de deux Ministres du St.-Office. On y lut tous les détails de la procédure. La piece la plus intéressante, étoit la rélation circonstanciée qu'il avoit faite lui-même de sa vie entiere. Il y avouoit que dans ses voyages il avoit fréquenté les esprits forts, nommément Voltaire & Rousseau,

avec lesquels il avoit discuté des questions de religion, sans néanmoins se laisser séduire par leurs argumens ; qu'il étoit cependant revenu en Espagne, imbu de préventions contre le Clergé, & persuadé que ses priviléges & les opinions de l'Eglise Romaine, s'opposoient à la prospérité des Etats ; que depuis qu'il s'étoit trouvé à la tête des Colonies de la Sierra Morena, il s'étoit expliqué témérairement & sans réflexions sur les obstacles qui retardoient leurs progrès, sur l'infaillibilité du Pape, sur le Tribunal de l'inquisition ; mais que tous ses propos n'avoient pas eu le sens que leur avoient prêté ses Auditeurs.

Vinrent ensuite les dépositions de 78 témoins, qui l'accusoient d'avoir parlé souvent le langage des esprits forts du siecle, d'avoir proféré des blasphêmes, d'avoir jetté du ridicule sur les Peres de l'Eglise. L'accusé avouoit plusieurs de ces inculpations, en nioit quelques-unes, assurant qu'en tous cas ses discours n'a-

voient jamais été l'expreſſion de ſes véritables ſentimens ; que quelques-uns avoient eu pour objet d'animer au travail les Colons confiés à ſes ſoins, pour qui les pratiques extérieures de la Religion, n'étoient ſouvent qu'un prétexte dont ſe paroit leur oiſiveté ; qu'en s'élevant contre les inconvéniens du célibat, il avoit eu en vue d'encourager la population, ſi néceſſaire à la proſpérité de ſa patrie.

Ces moyens de ſe diſculper n'avoient paru ni reſpectueux, ni concluans. On lui faiſoit ſur-tout un crime d'avoir employé toutes ſortes de reſſorts pour égarer la Juſtice du St.-Office, pour intercepter ſes lettres, pour engager les témoins qu'on lui oppoſoit à ſe rétracter ; & ces griefs étoient prouvés par des écrits de ſa propre main.

Bref, le Tribunal l'avoit jugé atteint & convaincu de tous les torts qu'on lui imputoit ; & avoit en conſéquence pro- Sentence prononcée contre lui.

noncé ſa·ſentence. Elle le déclaroit *hérétique en forme.* Il en interrompit la lecture pour repouſſer cette qualification ; ce fut, pendant cette ſéance redoutable, le dernier effort de ſa conſtance. Il tomba évanoui du banc ſur lequel il étoit aſſis : quand il eut repris ſes ſens, on continua la lecture de la ſentence. Elle portoit la confiſcation de tous ſes biens, le déclaroit inhabile à poſſéder aucune charge, l'exiloit à 20 lieues de Madrid, des maiſons Royales, de Séville, le théâtre de ſon autorité éclipſée, de Lima ſa patrie ; elle le condamnoit à être enfermé pendant huit ans dans un Monaſtere où il devoit lire des ouvrages de piété qu'on indiquoit, faire pénitence, & ſe confeſſer une fois tous les mois. Il fit enſuite ſon abjuration ſolemnelle, & fut abſous des cenſures qu'il avoit encourues avec tout l'appareil preſcrit par les Canons.

Les aſſiſtans aſſurent qu'il donna des marques non-équivoques de réſignation

& de repentir, & ne purent lui refuser un mouvement de compassion.

On a prétendu que la clémence personnelle du Monarque, & (le croira-t-on), celle du grand Inquisiteur, avoient adouci la rigueur de sa sentence ; que quelques-uns de ses Juges avoient opiné pour la mort, plusieurs au moins pour une peine publique & afflictive ; que le parti de la sévérité étoit soutenu sur tout par un des entours du Monarque, dont le zele fanatique pour la cause de Dieu, lui faisoit croire que le scandale devoit être réparé par un exemple éclatant. Il étoit au reste fort difficile d'avérer les détails cachés de cet événement. La crainte avoit enchaîné d'un côté l'indiscrétion, de l'autre la curiosité. Une conjecture, une question pouvoit être mal interprêtée, & empoisonner la vie de son auteur, Le parti du silence paroissoit le plus sûr. Il sembloit qu'on fût dans une situation semblable à celle que peint Tacite, *vita agricolæ : adempto per in-*

Terreur qu'elle inspire.

quisitiones & loquendi audiendique commercio.

Raisons pour se rassurer.

Avouons cependant à la louange du gouvernement Espagnol, que cette crise ne fut pas longue. Les esprits se rassurerent en réfléchissant sur la bonté & sur l'équité du Souverain, & sur la sagesse de ses Ministres, sur-tout de celui qui, à la même époque, venoit d'être appellé auprès de sa personne. Les circonstances même où se trouvoit la victime qu'on venoit d'immoler, contribuerent à dissiper la terreur publique. Ses talens & ses succès avoient excité les regards de l'envie avant d'exciter l'animadversion du St.-Office; & les citoyens devenus plus calmes, espéroient se faire de leur obscurité un rempart contre les rigueurs de ce Tribunal. La suite prouva d'ailleurs qu'elles n'étoient que passageres, & que des principes plus doux dominoient dans le Conseil intime du Roi.

M. Olavidé n'est pas sur-

M. Olavidé commença à la vérité, à subir sa sentence. Il fut enfermé dans un

Couvent de la Manche. Mais s'étant plaint bientôt après du dérangement de sa santé, il obtint la permission d'aller prendre des eaux minérales qui étoient dans le voisinage ; n'ayant pas à se louer de leur effet, il eut la liberté d'aller en chercher en Catalogne, qu'il espéroit lui être plus salutaires. Si la sévérité qui avoit dicté sa sentence eût présidé à son exécution, on n'auroit pas manqué de moyens d'empêcher qu'il ne profitât de la proximité de la frontiere. Il trompa facilement la vigilance de ses gardiens, & disant un dernier adieu à sa patrie, qu'il chérissoit encore, il passa en France où sa réputation l'avoit précédé, où il fut accueilli comme un Martyr de l'intolérance, & où il mene sous le nom du Comte de Pilos, une vie douce, cherchant dans la Société des Gens-de-Lettres, dans l'intimité des amis estimables qu'il s'est faits, dans la jouissance modérée des plaisirs de notre Capitale, de quoi se consoler de la perte de son crédit & de

veillé avec sévérité.

Il s'échappe d'Espagne en France.

ſes places ; & ce qui eſt plus difficile pour ſon cœur, d'un banniſſement qui l'éloigne ſans retour de ſes concitoyens & de ſes proches. On aſſure que la Cour d'Eſpagne l'a fait réclamer auprès de la nôtre, mais que celle-ci, ſans prétendre que la France ſervît impunément d'aſyle à ceux que proſcrit une Nation alliée, a repréſenté amicalement au Cabinet de Madrid que les crimes de M. Olavidé, n'étoient pas du genre de ceux dont les Etats policés ſont convenus mutuellement de ſe livrer les auteurs. On ajoute que la Cour de Madrid, dont la ſévérité eſt bien loin d'être implacable, & qui n'avoit fait que céder, dit-on, à l'impulſion d'un ſentiment perſécuteur qu'elle ne partageoit pas, n'a pas inſiſté ſur ſa réclamation.

Il eſt réclamé par la Cour.

Depuis cet événement l'Inquiſition a juſtifié une fois les appréhenſions qu'il avoit fait naître. La tolérance, qui eſt l'humanité, a frémi du ſupplice d'une pauvre femme qui, convaincue de *ſorti-*

Sentences plus récentes du St.-Office.

lége & de *maléfice*, fut brûlée à Seville en 1780, par une ſentence de ce Tribunal.

Il n'a d'ailleurs exercé ſon autorité que de loin en loin, ſur quelques particuliers qui, ayant tenu des propos irréligieux, en ont été quittes pour une rétractation & des pénitences légeres.

J'étois encore à Madrid en 1784, lorſqu'il s'y paſſa une ſcène qui prouve que ce Tribunal, malgré la terreur qu'inſpireront toujours ſes formes, eſt quelquefois moins ſévere que bien des Tribunaux ſéculiers.

Aventure d'un Mendiant qui provoqua ſes rigueurs.

Un Mendiant établi à la porte d'une Egliſe, avoit employé ſes loiſirs à inventer & à débiter une eſpece de poudre à laquelle il attribuoit des facultés merveilleuſes. Il l'avoit compoſée d'ingrédiens dont le détail feroit rougir la pudeur des Lecteurs. Il avoit créé certaines formules biſarres qu'il falloit prononcer en s'adminiſtrant ce remede. Il exigeoit, pour qu'il opérât ſon effet, qu'on prît des

poſtures plus faciles à imaginer qu'à décrire. C'étoit une nouvelle édition de ces filtres amoureux auxquels nos ignorans aïeux ont eu foi long-tems; le ſien devoit avoir la propriété de ramener un amant dégoûté, d'attendrir une femme inſenſible. Tout ce qui flatte nos paſſions a des droits à notre crédulité. L'impoſteur ne manqua pas de trouver des chalands dans cette claſſe ſur laquelle le merveilleux a tant d'empire. Quelques ſuccès, produits par le haſard, accréditerent ſa recette. Il s'aſſocia quelques femmes du commun, qui la propagerent. Cependant, ſes poudres, comme on le croit bien, étoient ſouvent employées ſans ſuccès. La plupart de ſes dupes, moins irritées que confuſes, garderent le ſilence. Mais enfin quelques-unes éclaterent, & leurs plaintes parvinrent au Saint Office. Le Mendiant fut arrêté & conduit, ainſi que ſes complices, à l'Inquiſition, où leur procès fut ſuivi dans toutes les regles. L'impudent Empyrique avoua tout

dans ſes interrogatoires ; il expliqua la compoſition de ſes poudres ; il livra ſa recette & ſes formules. Il en réſulta une des procédures les plus ſingulieres dont jamais Tribunal ait retenti. Le jour de la vengeance arriva enfin. Les Juges, les coupables, & une foule de ſpectateurs des deux ſexes & de toutes les claſſes, ſe raſſemblerent dans l'Egliſe des Dominicaines de Madrid. On y célébra l'Office divin, qui fut interrompu par la lecture de l'étrange procédure. On ne crut pas profaner le Temple du Seigneur, en frappant ſes voûtes des détails obſcènes qui y étoient contenus. Telles étoient les loix du Saint-Office, & on n'y dérogea pas même en faveur des jeunes dames de qualité qui cachoient leur embarras derriere leur éventail. Il y a plus ; les Religieuſes, moins attachées à leurs ſcrupules qu'au privilége de leur Egliſe, ne perdirent rien de cette cérémonie, & leurs pudiques oreilles furent ſalies de la ſcandaleuſe relation. La Sentence fut

prononcée & exécutée à l'issue de la Messe.

Sa Sentence.

Elle déclaroit le Mendiant atteint & convaincu de maléfice, de profanation & d'imposture, & le condamnoit à être enfermé pour toujours, après avoir été fouetté dans les principaux quartiers de la Ville. Deux femmes, ses complices, étoient traitées avec plus d'indulgence.

Comment on la lui fit subir.

En effet, on vit bientôt sortir de l'Eglise des Dominicaines les trois coupables; ils étoient montés sur des ânes, & revêtus chacun d'un *sambenito* couvert de diables & autres figures symboliques. Ils portoient sur la tête le fatal bonnet pyramidal qui se nomme *coroza*, & qui ressemble trop peut-être à la coëffure pontificale de nos Prélats. L'homme étoit nud jusqu'à la ceinture, & étaloit aux yeux du public un embonpoint qu'on ne pouvoit attribuer qu'au débit de ses poudres. La marche étoit ouverte par M. le Marquis de Cogolludo, fils aîné de M. le Duc de Medina Celi,

qui, en qualité d'Alguafil Mayor, préfidoit à la cérémonie. Il étoit fuivi de plufieurs Grands-d'Efpagne familiers du Saint-Office, & des autres Officiers de ce Tribunal. Une foule de curieux affiégeoit toutes les fenêtres, & inondoit toutes les rues. L'entrée triomphante d'un Héros, rentrant dans fa Patrie après l'avoir fauvée, n'auroit eu rien de plus pompeux que la cérémonie dont un vil criminel étoit l'objet; & ce fpectacle, piquant pour la curiofité, n'eut, comme ceux de ce genre, rien d'affligeant pour la fenfibilité. Jamais Sentence méritée ne fut exécutée avec plus de douceur. De diftance en diftance, le Mendiant s'arrêtoit, le bourreau effleuroit à peine fes épaules de quelques coups de fouet; & auffi-tôt une main charitable lui préfentoit un verre de vin d'Efpagne pour ranimer fes forces & l'aider à fournir fa carriere. Il eft à defirer que le Saint-Office n'ait jamais à exercer d'autres rigueurs.

Réflexions sur l'état actuel du St.-Office.

Dans le fait, ce Tribunal, de nos jours au moins, est bien loin d'être aussi redoutable qu'on le croit encore dans les pays étrangers. Ses formes ont à la vérité de quoi alarmer ceux même qui comptent sur son équité. L'instruction du procès des accusés doit se faire dans le plus grand secret; l'Avocat qu'on leur accorde pour leur défense ne peut s'aboucher avec eux qu'en présence des Inquisiteurs. Mais ce qu'elles ont sur-tout d'odieux, c'est qu'en leur communiquant les dépositions qu'on a reçues contr'eux, on leur en cache soigneusement les auteurs (1). On ne peut s'empêcher de

(1) Les constitutions d'après lesquelles le St.-Office se dirige encore, sont de l'année 1561; elles étoient devenues fort rares: on les a réimprimées parmi les Pieces justificatives de l'Ouvrage qui a paru en 1785, sous le titre de *Maximas sobre recursos de fuerza.* Nous croyons que le Lecteur ne fera pas fâché d'en trouver une traduction à la fin de ce cet Ouvrage. Leur lecture rectifiera peut-être quelques-unes de ses idées sur le Saint-Office, en lui faisant connoître toutes les

regretter qu'un pays où les loix ſont tous les jours perfectionnées par la ſageſſe, où les lumieres font des progrès rapides dans toutes les branches de l'adminiſtration, conſerve encore dans un de ſes Tribunaux une maniere de procéder, dont toutes les Juriſprudences modernes ont ſenti les inconvéniens, & qui d'ailleurs ne tient pas eſſentiellement au but de ſon inſtitution. Quand le Saint-Office inſtruiroit publiquement le procès des coupables qui lui ſont dénoncés, quand il leur feroit connoître leurs accuſateurs, quand il les confronteroit avec eux, quand il leur laiſſeroit tous les moyens de prouver leur innocence & d'éclairer ſa juſtice, ſes loix en ſeroient-elles moins bien obſervées ? les intérêts ſacrés qui lui ſont confiés en ſeroient-ils moins bien ſervis ? Les apologiſtes de ſa conſtitution actuelle objecteront ſans doute que la cer-

précautions qu'elles preſcrivent, pour que les accuſés ne ſoient jamais condamnés qu'après une entiere conviction.

titude du secret qu'on garde inviolablement aux dénonciateurs, provoque des dépositions qui, sans cette garantie, ne lui parviendroient jamais; que la plupart seroient retenus par une fausse honte, par la crainte de s'exposer au cri de l'indignation publique & au ressentiment des accusés, ou par quelques autres motifs humains. Mais, quoi! son zele pour la cause de Dieu lui feroit-il appréhender de voir diminuer le nombre de ses justiciables! Nous ne lui ferons pas l'injure de le croire. La pureté du dogme, le respect pour le vrai culte, doivent sans doute être maintenus avec vigilance; ceux qui y portent atteinte méritent assurément d'être réprimés. Mais la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs, mais la tendresse filiale, mais la fidélité des domestiques envers leurs maîtres, mais l'indulgence charitable qu'on doit aux fautes de ses semblables, font-elles des vertus moins recommandables aux yeux de la Divinité? Et quand des motifs

aussi

auſſi louables préviendroient quelques délations, ſa cauſe ſeroit-elle trahie? D'ailleurs les autres Tribunaux n'ont-ils pas d'autres moyens de découvrir les coupables? La partie publique, chargée de la pourſuite des crimes, ne leur ſuffit-elle pas pour connoître & pour avérer légalement ceux dont la punition intéreſſe la ſociété ou la religion? & ceux de ce genre échappent-ils ſouvent au glaive de leur Juſtice? Quant à ceux qui reſteroient cachés ſans les révélations de quelques témoins qu'ils ont ſcandaliſés, que peut gagner la religion à leur publicité? Leur punition éclatante ne fait qu'étendre à tout un peuple un ſcandale qui peut-être ſe ſeroit renfermé entre un petit nombre d'individus. Ceux qui n'ont pour-ainſi-dire que Dieu pour témoin, ne pourroient-ils pas ſans inconvénient être abandonnés à ſa vengeance, bien plus juſte, bien moins facile à éluder que celle des hommes?

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions,

nous le répétons, aux formes près de sa procédure, l'Inquisition pourroit être de nos jours, citée comme un modele d'équité & même de douceur. Elle prend toutes les mesures possibles pour avérer l'exactitude des dépositions qu'elle reçoit. Qu'on ne dise pas que le ressentiment d'un ennemi caché, suffiroit pour provoquer ses foudres. Elle ne condamne personne sur le témoignage d'un seul accusateur, ni sans discuter les preuves des accusations. Il faut des délits graves & répétés pour encourir ses censures; avec un peu de circonspection dans ses propos & dans sa conduite, relativement à la religion, on peut facilement leur échapper, & vivre aussi tranquillement en Espagne qu'en aucun autre Etat de l'Europe. Le zele indiscret de quelques Commissaires de l'Inquisition, trouble à la vérité en certains endroits le repos des habitans par des descentes dans leurs maisons, pour y confisquer ou des tableaux trop licencieux, ou des livres prohibés;

Sa circonspection dans ses procédures.

Le zele de ses Ministres subalternes est souvent réprimé.

mais ce zele est presque toujours réprimé ou par la Cour, ou par le grand Inquisiteur, dont la place, sous ce regne, n'a été confiée qu'à des Prélats éclairés & sages. On m'a conté à Cadix, qu'une maison de commerçans François, ayant reçu un chargement de cuirs d'une de nos fabriques, fut fort alarmée en voyant paroître chez elle les Ministres du St.-Office. Ils demanderent à voir les cuirs nouvellement arrivés, & ayant remarqué qu'ils portoient l'empreinte de la Sainte-Vierge, qui étoit la marque de la fabrique, ils se récrierent sur cette profanation: ils prétendirent que ces cuirs étant destinés à faire des souliers, l'image de la Mere de Dieu couroit risque d'être foulée aux pieds, & ils les confisquerent. L'observation fut déférée au Tribunal suprême de Madrid, & le corps du délit lui fut envoyé. De leur côté, les commerçans alarmés recoururent à la Cour par la voie de leur Ambassadeur. La Cour & le Tribunal accueillirent la plainte

Exemple récent à Cadix.

comme elle le méritoit. Il fut enjoint aux officiers de l'Inquiſition de ne plus moleſter les étrangers pour de pareilles miſeres, & les commerçans recouvrerent leurs cuirs & leur tranquillité.

Autre exemple en Andalouſie.

Dans d'autres occaſions plus récentes encore, le Miniſtere & le grand Inquiſiteur lui-même, ont protégé des habitans contre les tracaſſeries des ſubalternes du St.-Office. Dans une ville d'Andalouſie, ils vouloient inquiéter une maiſon Françoiſe, parce qu'elle étoit proteſtante; & comme on leur objectoit que les Anglois & les autres Nations du Nord étoient tolérés en Eſpagne, quoique hérétiques, ils répondoient qu'on ne connoiſſoit en France d'autre religion que la catholique. La cauſe de cette maiſon perſécutée n'eut beſoin que d'être préſentée à la Cour pour y être gagnée.

Autorité du Tribunal de Madrid ſur ceux des Provinces.

Enfin, ſuppoſé qu'il y eut réellement plus d'intolérance dans les Provinces que dans la Capitale, il ne peut jamais en

résulter de grands inconvéniens, parce que les sentences des Tribunaux des Provinces n'ont de force qu'autant qu'elles ont obtenu la sanction de celui de Madrid, qui, pour cela, porte le nom de la *Suprema*. La Cour s'immisce d'ailleurs plus que jamais dans l'administration du St. Office, & ce n'est sûrement pas pour en augmenter la sévérité. En 1784, il fut réglé que quand il auroit fait le procès à quelque Grand-d'Espagne, à quelque Ministre de S. M., à quelque Officier de ses troupes, à quelque Membre de ses Tribunaux, ou en un mot à un homme en place, il présenteroit toute la procédure au Roi pour être revue & examinée. Les principaux citoyens ont donc obtenu par cette loi une sauve-garde de plus contre les rigueurs arbitraires du St.-Office. On regrette seulement qu'elle ait été accordée aux classes qui ne peuvent manquer de protection, plutôt qu'à celles dont l'obscurité rend souvent les plaintes impuissantes, & qu'on pourroit

Restriction mise en 1784 à l'autorité du Saint-Office.

par conséquent traiter plus impunément avec injustice. Mais presque par-tout le peuple est tour-à-tour opprimé ou oublié par les loix, parce qu'il n'a aucune part à leur rédaction.

Le St.-Office est resté jusqu'à nos jours en possession d'un droit qu'il perçoit dans les ports sur chaque bâtiment qui y entre, à raison de la visite qu'il est autorisé à y faire pour s'assurer qu'il ne contient rien dont la religion puisse s'offenser. Depuis long-tems la visite ne se fait plus ; mais le droit continue à se percevoir. On se réconcilieroit facilement avec le St.-Office, si on n'avoit pas contre lui d'autres griefs. Au reste nous terminerons tout ce que nous avons dit sur l'Inquisition, en formant un vœu bien sincere, bien éloigné de tout sentiment d'amertume ; c'est que les Rois d'Espagne se croyent enfin assez sûrs de la soumission de leurs sujets, de la vigilance de leurs cours de Justice temporelle, & du zele pieux des Prélats Espagnols,

Vœu de l'Auteur, relativement à l'Inquisition.

pour pouvoir se passer entierement de ce Tribunal.

De la Ste.-Hermandad.

Avant de quitter cette matiere, nous dirons deux mots d'un corps que bien des étrangers confondent avec le Saint-Office, & qui n'a avec lui d'autre rapport que celui de leur épithète commune. C'est la Ste.-Hermandad, dont il est beaucoup question dans les romans Espagnols; ce n'est autre chose qu'une confrairie qui est repartie dans différens cantons du Royaume de Castille seulement, & qui n'a d'autre objet que de veiller à la sûreté des campagnes, en poursuivant ceux qui la troublent. Elle est subordonnée au Conseil de Castille dont elle reçoit ses loix. Une des plus séveres est de ne pas étendre sa jurisdiction à l'enceinte des villes. Ses principaux détachemens sont fixés à Tolede, à Cindad Rodrigo & à Talavera.

En suivant la marche que je m'étois tracée, j'ai débuté dans l'administration intérieure de l'Espagne, par le Conseil

de Caſtille qui m'a mené naturellement à l'Adminiſtration de la Juſtice, à la légiſlation, & par elles au Tribunal du Saint-Office. Je vais continuer préſentement à paſſer en revue les divers conſeils de la Monarchie : ce qui me fournira un canevas naturel pour le développement de ſa conſtitution.

Fin du Tome premier.





TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.









